

Souveraine Magnifique

Eugène Ébodé

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

EUGÈNE ÉBODÉ

Souveraine
Magnifique

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

EUGÈNE ÉBODÉ

Souveraine
Magnifique

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

Les littératures dérivent de noirs continents.

Manfred Müller

EUGÈNE ÉBODÉ

Souveraine
Magnifique

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

*À Brigitta Züst, Maja Schaub
et Rabiaa Ébodé,
trois femmes puissantes.*

Le meurtre à tes côtés suit l'office divin,
Criant : Feu sur qui bouge !
Satan tient la burette, et ce n'est pas de vin
Que ton ciboire est rouge.

VICTOR HUGO,
Les Châtiments

« **J**e n'ai pas honte de ma vie, mais il y a au fond de ma gorge un dégoût sans âge. Je ne sais qui vous envoie, le diable ou le bon Dieu... »

Elle baissa les yeux. Il me semble qu'elle avait été davantage étonnée par les derniers mots éjectés de ses lèvres tel un jet brûlant que par ma présence imprévue dans sa maison. Une lueur fragile, imperceptible, qui avait glissé sur son iris, me le fit penser quand nos regards se croisèrent. Elle passa une main sur ses lèvres comme pour effacer ce qu'elle avait dit ou pour annuler ce qui n'aurait pas dû s'échapper d'une bouche si bien dessinée. Son nez fin s'allongea, frissonna comme celui des chats. Des veinules gonflées de souffrance ou de nervosité s'étirèrent sur son jeune visage ovale. On aurait dit de petits vers se faufilant sous la peau. Ils donnèrent à ses traits une dureté... la dureté qui effraie quand elle s'installe, bombe un front et le déforme. Malgré cela, malgré la pointe de ses ongles griffus, prête à lacérer un ennemi invisible mais qui paraissait danser, inquiétante et menaçante, derrière la brume et le voile de ses pensées, la jeune femme demeurait captivante. J'étais fasciné et n'arrivais pas à détacher mes yeux de sa personne, longue, fine, aux cheveux dressés au-dessus de la tête à la manière de l'artiste Grace Jones ; ils étaient luisants et crépus. Sa personne m'hypnotisait. Je la dévisageai longuement avant de tressaillir, comme si le coude d'un voisin bienveillant s'était enfoncé dans mes côtes pour me rappeler à une attitude plus décente.

A-t-on le droit de fixer les gens que l'on rencontre pour la première fois comme je le faisais ? Cela pouvait être inconvenant, car relevant de la mauvaise éducation ou du sans-gêne. Malsain, c'était malsain. Je me dis alors : « Ne la braquons pas, ne la mettons pas en situation de prendre une décision qui serait contraire à nos intérêts. » Mes yeux ne

devaient pas être ceux d'un inquisiteur, ni mon attitude celle d'un enquêteur. Je n'étais d'ailleurs ni l'un ni l'autre. Il n'était par conséquent pas question de courir le risque d'être mis à la porte. Si tôt !... Je devais plutôt tout entreprendre pour gagner sa confiance. Et là, elle me dirait peut-être ce que personne d'autre n'aurait pu m'apprendre ou me révéler sur la saison des coupe-coupe qui a ensanglanté le Pays des Mille Collines en 1994. C'était une intuition. Plus qu'une intuition, chaque seconde qui passait devant cette jeune personne me confortait dans ma conviction ! L'urgence était évidemment de ne rien brusquer ! « Baisse donc tes yeux, Baisse-les ! » Je le fis. Douloureusement. Il me fallait baisser les yeux, puis reprendre mon souffle, me recomposer un air accommodant, acceptable !

Respirons, respirons doucement, me suis-je dit. Guettons, guettons un signe encourageant de mon interlocutrice.

J'avais tant désiré venir sur ces collines... Nous restâmes donc un moment penchés, têtes courbées. Méditatifs. Moi par feinte, elle par nécessité. Nos têtes, inclinées vers le sol, pendaient-elles au-dessus d'un vide ou d'un volcan ? Je redoutai le volcan. Le vide me convenait. On peut s'y retrancher, profiter de son atmosphère cotonneuse pour se rétablir. Nous étions là, séparés par un mur. Transparent ? Était-il transparent ? Non, une séparation nette délimitait nos consciences et leurs mouvements, laissant le soin aux pensées, à nos pensées, de se décanter ou de devenir une mélasse de laquelle le pire ou le grotesque pouvaient surgir. J'eus envie de me lever et de partir. Ma foi, pourquoi pas ? Car il faut aussi savoir battre en retraite pour préserver l'avenir. N'importe quoi ! Non, mon gars, ne soyons pas pessimistes, tout s'arrangera ! Tout se réglera. Le temps qui passe épaissit certes les mystères et les incertitudes, mais il apprivoise les tempéraments impétueux, rabote les énervements, aplanit les difficultés. Le temps qui se rallonge se fragmente aussi en autant d'opportunités pour sortir d'une situation désespérée. On se calme et on attend !

Le suspense fut aussi, de manière spasmodique, entrecoupé d'un bruit irritant : une personne se mouchait à l'extérieur de la petite maison aux murs en torchis où nous nous trouvions. Voulait-elle ainsi nous signaler sa présence ? Envisageait-elle de se joindre à nous ? M'envoyait-elle un message du genre : « Je sais que vous êtes là-dedans. Je sais que vous avez réussi à la voir ! Mais je vous signale que je vous ai à l'œil » ? Sa façon de se moucher était particulière... Mais, bon sang !... je savais

qui faisait ça ! Ce bruit-là m'était familier. Ces grognements suivis d'un bruit de pot d'échappement obstrué ne pouvaient venir que du même individu. Bien sûr, il n'y avait aucun doute, ces pétarades s'échappaient des narines de l'inconnu que j'avais croisé la veille. Il m'était impossible d'oublier cet homme-là et la morve qu'il répandait dans la rue. Il me tendait une perche. Gluante. Je devais néanmoins m'en saisir pour rompre le silence. Je n'avais plus qu'à dire à Souveraine que j'étais presque tombé nez à nez avec ce type-là, la veille, à la descente du bus qui m'avait conduit de Kigali à la colline de Kuito...

Hier, quand j'ai approché cet homme, je tenais ma valise à la main. Je n'avais pas encore trouvé un motel. Je me suis arrêté devant lui et il a braqué sur moi un visage troublant. Je cherchais mon chemin. Je lui ai donc exposé mon problème : « Pourriez-vous me dire où habite Souveraine Magnifique, une rescapée... » Une projection de morve autour de lui a claqué. J'ai dû reculer pour ne pas la recevoir sur les pieds. Bigre, comment un homme si bien vêtu, au costume sombre, à la cravate noire, à la chemise immaculée, à la barbichette de professeur si bien peignée, pouvait-il faire ça ? Des miasmes s'étaient peut-être déposés sur mon pantalon. Un doigt, tendu vers une maison en torchis et en tuile, droit devant moi, m'indiquait la direction à suivre. J'étais pressé. Il n'y avait également pas lieu d'attendre la salve qui tordait et remuait encore le nez de l'inconnu de gauche à droite, le picotait et ne demandait plus qu'à jaillir. Ses narines frémissaient, enflaient, augmentaient de volume. L'homme fit cependant un effort, étouffa à grand-peine un éternuement, caressa sa barbichette de la main droite, tandis que de l'autre il comprima le projectile gluant qui menaçait de sortir. Je lui tournai le dos. Mais, alors que je m'enfuyais, le jet vint s'aplatir sous mes talons. Je faillis glisser en écrasant la giclée. Quelque chose clochait chez cet homme. Il me lança :

« Vous allez chez Souveraine Magnifique !... Vous... vous êtes un parent ?

— Non.

— La première maison devant vous... Attendez... Un instant... »

J'étais parti en soulevant mon chapeau, en guise d'au revoir. Il avait tenté de me retenir. Des mots heurtés s'étaient bousculés dans sa bouche. Manifestement, il tenait à poursuivre notre échange. Je ne partageais pas ce désir. Il m'avait semblé, en risquant un œil inquiet derrière moi, qu'il me faisait un signe de la main tout en expulsant de

son nez sa gelée morveuse. Non, ne ralentissons pas, mon vieux, il n'est pas nécessaire de rester dans les parages et de risquer de recevoir une infecte marmelade sur le museau !...

Il a lancé des mots dans la langue locale. Je ne la comprenais pas. J'ai accéléré le pas jusqu'à la maison et frappé à la porte. Une fenêtre donnait sur la rue. Un rideau a bougé à l'intérieur. Personne n'a ouvert. J'ai encore frappé. Sans obtenir plus de résultat. Au loin, l'inconnu aspergeait toujours le sol de pus ; je suis revenu sur mes pas, prenant soin cette fois de traverser la rue pour éviter de le croiser. Le lendemain, reposé, plus déterminé que jamais, je suis revenu au domicile de Souveraine. L'homme était toujours là, élégamment vêtu. Il arpentait la rue. J'ai soulevé mon chapeau en arrivant à sa hauteur et allongé la foulée. Cette fois, Souveraine Magnifique m'a ouvert la porte. J'ai bafouillé. Je ne m'attendais pas à tomber sur une jeune personne. La surprise vous embrume le cerveau.

« Je ne sais qui vous envoie, le diable ou le bon Dieu, répéta la jeune femme en levant enfin la tête et en me tirant de mes rêveries. Ou alors, c'est l'œil du voisin qui vous amène ?... »

Je n'avais jamais entendu cette expression. Je connaissais en revanche l'« œil de Caïn » pour avoir un peu feuilleté *La Légende des siècles*. Peut-être s'était-elle trompée. Mais l'œil de Caïn ne pouvait en rien s'appliquer à ma situation. Je n'avais pas tué mon frère, je n'avais tué personne. Je fronçai les sourcils :

« L'œil du voisin ?

— C'est le système d'autosurveillance promu par le gouvernement. Un voisin peut venir frapper chez vous à toute heure décente. On ne sait jamais, les menaces terroristes ou les infiltrations des troupes de l'ancienne armée peuvent à tout moment se produire. Alors, tout le monde surveille tout le monde.

— Je vois.

— C'est vous qui avez frappé à ma porte hier ?

— Oui... »

Puisque la conversation reprenait, il fallait lui répondre avant que la nuit tombe et que tout soit joué, me dis-je. La porte donnant vers l'arrière de la maison était ouverte et laissait entrevoir une bambouseraie. Il y avait encore de la méfiance dans l'air.

« Qui vous envoie ?

— Je suis ici par ma seule volonté, mademoiselle Souveraine

Magnifique ! C'est la première fois que je viens dans votre pays.

— Vous êtes du continent ?

— Oui. Ce que vous avez connu nous a aussi traumatisés. Je viens voir comment vit votre pays, vingt ans après la saison des coupe-coupe.

— Louable attention. Enfin, votre geste est rare. Depuis ce temps-là, nous nous sommes dispersés. Seuls les Occidentaux ou les juges viennent au Pays des Mille Collines. Pourtant les Africains peuvent entrer ici sans visa. Vous venez d'où ?

— Du Pays des Crevettes.

— Ah ! vous aussi, vous avez connu les Allemands et vous avez vécu sous leur administration. Voilà une chose qui nous rapproche !

— Pas moi, mes grands-parents ! Tout cela est bien loin maintenant. Ils nous ont laissé la discipline. À voir la manière dont vous êtes organisés ici, vous l'avez chérie et cultivée plus que nous.

— Détrompez-vous, nous l'avions déjà avant leur arrivée, monsieur. Nous ne sommes ni des clones ni des héritiers des Prussiens.

— Entendu ! Je ne voulais pas vous vexer.

— Je ne le suis pas. Vous êtes courageux de venir dans notre petit pays qui ne mesure que 26 338 malheureux kilomètres carrés.

— Oh ! la taille d'un État ne veut parfois rien dire. Ce qui compte, c'est la vitalité des gens, la puissance créatrice d'une nation, sa faculté à surmonter les crises et son influence dans le monde. Regardez la Suisse ! Elle est petite en superficie mais son influence en économie et dans la finance internationale est considérable et même redoutable. Regardez le Vatican !

— Vous avez raison, j'observe néanmoins que les Africains ont plus peur de nous que les autres peuples. Ici, plus on est voisins, plus on cultive la méfiance. Partagez-vous ce sentiment ?

— On n'est jamais vraiment prisonnier que des menottes qu'on veut bien porter. Remarquez, je ne me suis pas non plus précipité pour venir manifester ma compassion après tout ce qui s'est passé ici.

— Il vaut mieux tard que jamais ! Quel est votre jugement sur la tragédie qui nous a brisés ? Je veux dire celui de la communauté à laquelle vous appartenez ?

— Je ne viens juger personne. Quant à ma communauté, elle n'existe pas. Elle est en lambeaux.

— Comment ça ? Le Pays des Crevettes n'a d'opinion que sur les affaires de ballon rond ? C'est une blague !

— Euh ! disons qu'il y a surtout des communautés superposées chez moi. En réalité, les unes et les autres se méprisent et, à l'intérieur de chacune, les gens se détestent et se jalourent copieusement. Je n'ai donc pas cherché à rassembler quelque point de vue que ce soit. Je ne suis pas sociologue ou représentant de tel groupe ou de telle corporation. Je ne serais d'ailleurs pas là si j'avais tenté de faire ce travail. À vrai dire, c'est le cadet de mes soucis.

— Sur de telles bases, vous ne ferez que survoler notre situation ! »

Elle se dressa et se mit à marcher. C'était mauvais signe. Elle se reprit. « Pardonnez-moi, car je m'emporte... Ce que je veux dire, c'est que les gens de l'extérieur devraient désigner ceux qui nous ont écrasés, ceux qui nous ont machetés et qui avaient la ferme volonté de nous détruire. To-ta-le-ment !

— Je suis venu comprendre... Oui, comprendre.

— Nous avons subi des atrocités qu'il n'est pas possible d'énumérer et même de nommer tant les mots ont aujourd'hui perdu de leur sens.

— Restons donc prudents, dans ce cas.

— Écoutez-moi, monsieur : nous avons été déchiquetés comme de la viande, puis jetés aux chiens affamés. Nous avons été broyés comme des punaises, écrasés comme de la vermine, découpés comme on débite du bois mort, traînés le long des rues et des chemins de campagne, jetés à l'eau comme de la ferraille rouillée et exposés dans les champs comme de vulgaires épouvantails que les oiseaux venaient picorer. Voilà ce qui a été fait ici aux vieillards, aux femmes, aux enfants et même aux fœtus... On a ouvert le ventre des femmes enceintes et enlevé les fœtus qu'elles portaient pour les hacher. Il faut donc dire qui a fait ça. Autrement, à quoi ça sert de nous approcher ? De nous solliciter ? De venir nous faire parler ?

— Pardon, je me suis mal exprimé... Euh, excusez-moi, il y a un homme dehors qui se mouche ! Il veut peut-être entrer...

— Qui se sent morveux, se mouche. N'est-ce pas ce qu'on dit ? Non, il n'entrera pas ici. Ne nous occupons pas de lui. Répondez à ma question : Pourquoi êtes-vous ici ?

— Pour comprendre ce qui est arrivé à ce pays.

— À nous, surtout, les Longs !...

— Pourquoi ?

— Simplement parce que nous étions nés Longs, que nous étions plus effilés que les Courts. Ils nous ont toujours prêté une origine indéfinie,

bizarre ! À leurs yeux, nous ne sommes pas des citoyens légitimes de ce pays. Nous sommes de trop ! Certains ont conclu que nous avons vocation à retourner chez nous ou à disparaître. C'est insensé, car nous sommes d'ici et de nulle part ailleurs. Nous n'avons de pays que ces mille collines.

— Eh bien, cette histoire opposant Longs, Courts et même Très Courts me dépasse.

— À peine arrivé, vous êtes déjà exténué ? Vous voulez comprendre, m'avez-vous dit. Eh bien, les choses sont simples et claires : nous dérangeons !... J'avais huit ans en 1994. J'avais un papa et une maman... Elle attendait mon petit frère... vingt ans ont passé et je ne parviens pas à me résoudre à leur absence.

— Moi, j'avais trente ans à l'époque et je me trouvais chez moi, au Pays des Crevettes. Nous avons été sidérés par le déchaînement des violences et les horreurs qui ont déchiré votre nation. Ce mélange de folie, de haine, de sauvagerie et de panique générale aurait aussi pu se produire chez nous. Ce qui m'a frappé, permettez-moi de vous le dire, c'est l'attitude de mes compatriotes. Nous observions ce qui se passait ici comme un spectacle surréaliste qui ne nous concernait en rien. Or, la saison-catastrophe que vous avez connue peut avoir lieu partout en Afrique. Ce qui s'est passé ici peut se reproduire ailleurs.

— Évidemment ! On le voit bien avec les troubles et la guerre civile qui ravagent actuellement la Centrafrique !

— Vous avez raison. La chance a souri au Pays des Crevettes ! Elle ne l'a pas seulement aidé à remporter des compétitions de ballon ! Là-bas, croyez-moi, les gens se supportent si peu... Ils trouvent que les uns ont le sens des affaires et d'autres le goût de la politique voire l'art de la confiscation du pouvoir. Dans la mosaïque des populations qui compose mon pays, certains sont présentés comme uniquement doués pour mener des troupeaux de bœufs aux pâturages et d'autres réputés talentueux pour cultiver la terre. On aime, partout, à réduire des populations à des rôles qui les fâchent ou limitent leurs aptitudes. On entretient ce type de représentations comme si la naissance nous formait définitivement et bornait nos horizons individuels et collectifs. Voyons, les Brésiliens ne sont pas uniquement habiles en jeux de ballon, ils se montrent aussi très bons dans la nouvelle économie. La question est donc : Combien de temps encore les gens vont-ils continuer à se regarder comme des ennemis ? Ils devraient davantage mettre leurs

forces dans la coopération que dans les haines recuites. Nous, les gens des crevettes, avons eu plus de chance que vous, mademoiselle Magnifique.

— La chance ne sourit qu'aux audacieux.

— Vous ne le dites pas sérieusement. Il y a un peu d'ironie dans votre voix, n'est-ce pas ? Nous manquons d'audace pour ce qui est de nous entraider... Mais, après tout, vous avez raison de souligner que la chance ne sourit qu'aux audacieux. Je crains cependant que lorsqu'elle va s'en aller, déçue que nous n'ayons jamais su la saisir pleinement, le sang qui ruissellera alors dans le pays que je viens de quitter n'ait la force de torrents plus destructeurs que ceux que vous avez connus.

— Je ne vous le souhaite pas. Je ne le souhaite à aucun peuple. Je vous l'ai dit, maman attendait mon petit frère. De repenser à tout ça me tue !... »

Une vache meugla. Souveraine Magnifique tressaillit et se figea.

« Doliba, murmura-t-elle. Elle veut aller au pré ! »

La vache meugla encore. Et la jeune femme se crispa et se tortilla sur sa chaise comme si un souvenir tranchant venait de la transpercer. Des larmes se mirent à couler de ses yeux.

C'est le hasard qui m'a mis sur les traces de la survivante Souveraine Magnifique. Je voulais rencontrer tous ceux qui pouvaient me renseigner sur ce qui s'était passé ici. Avant de venir dans son pays, j'aurais dû cliquer sur internet pour connaître, d'une touche bien ajustée, tout ce qui s'y passe désormais. Il y a vingt ans, en cent funestes jours et cent horribles nuits d'avril à juillet 1994, un million d'êtres humains a été passé par les armes mais, surtout, par les machettes. J'ai fait comme tout le monde : dès que la stupeur est passée et que l'émotion est retombée, je suis retourné à mes petites affaires. J'ai un peu suivi, certaines années, ce qui se racontait sur les réseaux sociaux, car l'affaire continuait à me chiffonner. J'ai suivi les évolutions du tribunal pénal international constitué à Arusha, j'ai vu que la guerre civile avait eu des impacts au Congo. J'ai été mortifié par la cruauté des êtres humains envers leurs semblables. Ils peuvent agir pis que des bêtes sauvages. « Ce n'est pas nouveau, m'a dit un ami. Ce n'est pas nouveau, ça ! Ouvre les yeux sur le passé et tu seras édifié. » Il m'a cité des crimes commis dans les jardins des supplices en Chine, m'a décrit les massacres perpétrés dans la Rome antique par les empereurs, m'a conté les écartèlements qu'opéraient les Mayas, m'a barbouillé la cervelle avec les horreurs qui avaient lieu au cœur des ténèbres africaines d'avant la colonisation, m'a révélé quelles tueries avaient assombri le règne du Roi-Soleil, le grand Louis XIV, ce qui s'était passé pendant les guerres de Religion et notamment lors de la Saint-Barthélemy. Il m'a dit : « Qui en parle encore ? Qui verse des larmes sur ces bestialités-là ? » Mais enfin, est-ce parce que ces affreusetés-là ont eu lieu qu'on doit s'en accommoder et ne pas s'émouvoir ? « Oh ! gémir, ça soulage peut-être la conscience, mais ça ne va pas plus loin. Ce n'est vraiment pas nouveau, mon pauvre ami. Tes larmes viennent en

retard sur le théâtre des abominations causées par l'homme à l'homme... »

Les petites gens comme moi gémissent en retard ! Ce propos m'a fait mal !

Je suis donc parti pour le Pays des Mille Collines sans avertir cet ami. Il l'apprendra bien un jour. J'ai pris cette décision à la suite d'un cauchemar particulièrement violent. J'ai rêvé qu'une foule enragée brisait la porte de ma chambre. Elle hurlait et brandissait des poignards rougis au feu de bois. Je me suis cru dans l'un de ces moments de folie et de brutalité collectives qui s'empare des gens et les pousse au crime. J'ai repensé à la saison des coupe-coupe, aux cent jours et aux cent nuits qui ont fait couler des rivières de sang le long des vertes collines d'un petit État de l'Afrique centrale... Quand je me suis réveillé, ma peur paraissait ridicule, mais elle ne me quittait pas. J'ai bien vu que ma ville, tout aussi entourée de collines, tout aussi faite de terre rouge, latéritique, vaquait tranquillement à ses occupations. Les marchands de beignets étaient bien là, les vendeuses de poissons aussi, affairées comme d'habitude au bord des routes. Sur les avenues, les klaxons sonnaient. Les margouillats écrasés de soleil et haletants grimpaient toujours aussi fébrilement le long des arbres, s'arrêtaient, battaient la tête, respiraient lourdement et reprenaient leur course parmi les feuillages, happant de temps à autre insectes et moucheron. La ville était tranquille. Il y avait un match de foot décisif et qualificatif pour la future coupe du monde au Brésil. On rencontrait la pauvre Tunisie, engluée dans un printemps démocratique qui tournait à l'interminable hiver social. Elle était venue sans ambition, presque résignée, et fut battue. Fort heureusement, le match ne s'était pas achevé par des égorgements de supporters tunisiens ou des attaques de bus de joueurs par des hordes de fanatiques alcoolisés et agressifs. Aucun tireur de penalty n'avait été molesté, aucun joueur purement et simplement assassiné. Mais la tranquillité de la capitale m'a paru trompeuse au lendemain de cette qualification de nos lions redevenus provisoirement indomptables. Il y avait dans l'air un mensonge. Une quiétude hypocrite. Je devais partir. Il me fallait partir chez les Longs, les Courts et les Très Courts...

J'ai ramassé quelques économies, emprunté un peu d'argent et obtenu un congé sans solde de mon administration des Eaux et Forêts. Je suis parti, un point c'est tout. Ah ! un détail m'a encouragé : je

n'avais pas besoin de visa pour entrer au Pays des Mille Collines. Voyager a toujours été ma passion. Mais chaque voyage qu'on fait répond à des motivations particulières. On peut cependant partir de chez soi sur un coup de tête puis s'en mordre les doigts.

Je suis arrivé à Kigali la nuit. Juste après être sorti de l'aéroport, j'ai surtout été impressionné par les ombres imposantes que dressent les collines. Leurs silhouettes massives vous jaugent et vous intimident. J'ai aussi vu de grands et beaux immeubles baignés de lumières et des quartiers cossus à l'européenne. « Chaque président a eu son quartier, voici le lotissement des nouveaux riches », a simplement commenté le chauffeur alors que nous traversions des habitations luxueuses bordées par des clôtures aux murs épais et à la peinture toute fraîche. Le relief chahuté crée, la nuit, une ambiance particulière, et le voyageur qui la découvre oscille entre inquiétude et sensation de plénitude. Alors que la voiture montait les collines et les descendait, j'avais l'impression de me déplacer au cœur d'une constellation d'étoiles, de dévaler un interminable toboggan. J'avais demandé au chauffeur de me déposer dans un hôtel situé dans un quartier populaire, proche si possible de la gare routière. « Je veux un hôtel pas cher », telle avait été ma consigne. « Montez ! » avait laconiquement dit le conducteur. Je croyais que tous les chauffeurs de taxi du monde étaient bavards, que cela faisait partie du référentiel de leur métier. Mais non, ici, mon convoyeur ne me lança que quelques mots. Il se désintéressa de moi après le quartier des nouveaux riches et nous roulâmes bouches cousues pendant une demi-heure. Peut-être plus. Trente minutes sont longues quand on n'entend que le vrombissement des moteurs et que l'on commence à se poser des questions. Je ne connaissais pas la topographie de la ville et ignorais où me conduisait le taxi. De plus, une voix inquiète, tapie en moi, commençait à diffuser le murmure qui tend les nerfs et distille la peur : « Et si cet homme te conduit à la mort, hein ? Parle-lui ! Et si son but est de te faire les poches dans un coin sombre ? Et si la direction qu'il prend, là, vers cette sinistre montagne qui semble avancer à notre rencontre, est celle d'un repaire de malfrats ? Et si, à cette heure nocturne, à ce moment précis où la nuit est d'encre et qu'il n'y a personne pour te tirer de tout mauvais pas, cette auto file vers la mort ? » Il y eut heureusement des carrefours illuminés où se tenaient des hommes en uniforme. Comme j'appréciai ces carrefours-là et ces

hommes armés de Famas dont les canons généralement effrayants ne me parurent jamais aussi sympathiques que ce soir-là ! Le chauffeur ralentit. On lui fit signe de poursuivre sa route et mon soulagement, à peine esquissé, s'éteignit. Puis nous tombâmes sur une autre patrouille, près de la maison de la télévision. Six militaires barraient la chaussée. Ils tenaient, au cas où, des perce-pneus à la main, prêts à les jeter sous les roues d'une voiture suspecte. Ils ordonnèrent au chauffeur de se ranger sur le bas-côté de la route, puis d'ouvrir le coffre arrière du véhicule. Et même le coffre avant. On n'était jamais trop prudent. La brigade était composée de très jeunes gens. L'un bâilla. Mon soulagement se changea en frayeur. Et s'il ouvrait le feu sur nous ? Et si, par mégarde ou fatigue, son doigt glissait sur la détente ? Des coups auraient pu partir en rafales de cette arme que tenaient de frêles bras de jouvenceaux à peine pubères. Postés aux endroits stratégiques de la capitale, les militaires en treillis pouvaient paniquer à la vue d'un véhicule et faire feu sur ses occupants. Qui prouverait qu'ils n'avaient point agi par devoir, par réflexe d'autodéfense, mais obéi à une impulsion, que leur acte était irraisonné ?

Nous reprîmes la route. Mon cœur battait la chamade. Le chauffeur me déposa enfin, en sifflotant, devant le grand portail qui entourait les bungalows de l'hôtel. J'étais content. Il méritait une gratitude. Je réglai généreusement la course avant de me précipiter dans le hall de l'hôtel Le Printemps. Il était sur la colline du KIE, un quartier universitaire. La valise me battant les mollets, j'arrivai face au réceptionniste :

« Y a-t-il encore une chambre pour moi ? Un ami qui fréquente ce lieu m'en a dit le plus grand bien.

— C'est gentil de sa part. Un instant, s'il vous plaît ! Il nous reste... une suite...

— Je suis seul, patron, je n'ai pas besoin d'une suite !

— Hum... vous avez pourtant l'air d'un grand quelqu'un !

— Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, n'est-ce pas ? Cherchez encore, fouillez bien dans vos registres. Mon ami m'a juré qu'il a toujours bénéficié d'un excellent accueil chez vous...

— Hum ! Votre langue-là, elle est très mielleuse !...

— Combien coûte la suite ?

— Cent cinquante dollars.

— Pour la semaine ?

— Hey, vous aussi, *big man* ! Cent cinquante dollars, la nuit !... Une

suite est une suite !

— Ah, non ! À ce prix-là, je préfère coucher à la belle étoile, euh... dehors. Je dirai à mon ami combien j'ai été mal reçu dans cet établissement !

— Attendez ! Vous vous fâchez trop vite, mon ami ! Une minute !... Il reste une chambre que je n'avais pas vue. Trente-cinq dollars, *big man*, pas un en moins. Ceci est vraiment un prix d'ami !

— Je la prends ! »

Le lendemain, après avoir rapidement déjeuné, j'ai posé quelques questions aux employés du restaurant sur Kuito. Je ne connaissais rien de cette colline. Ils me renvoyèrent auprès du majordome de l'hôtel. Celui-ci m'apporta des cartes de la région. Kuito se trouvait entre deux capitales : Bujumbura et Kigali, mais aussi à mi-chemin de Bukavu, la capitale de la province du Sud Kivu, en République démocratique du Congo. J'expliquai à mon interlocuteur qu'il s'était tenu à Kuito un procès étonnant. Je lui indiquai que le nom de Souveraine avait frappé mon esprit, de même que l'étrange verdict qu'avait rendu le tribunal coutumier qui s'appelait *gacaca* et que l'on prononçait « *gatchacha* » : une vache avait été donnée aux protagonistes de cette affaire.

Il me signala que les juges élus au sein de cette juridiction de la palabre formaient l'*inyangamugayo*, ou le collège des sages. « Ah, bon ! », je fis. Quand je parlai de la sentence, le majordome ne manifesta pas de surprise. Il en avait sûrement entendu de plus abracadabrantes. D'après les bribes de conversation que j'avais recueillies dans l'avion, le criminel avait été condamné mais le rôle du ruminant me paraissait obscur. « Cela ne vous surprend donc pas que la sanction du tribunal ait été assortie d'une obligation, pour la rescapée, de cogérer une vache avec le meurtrier de ses parents ?

— C'est le prix de la réconciliation ! Il y a quand même eu sanction ! Oui, après la sanction, vient la réconciliation et la paix. Peut-être y aura-t-il le pardon, mais ça, monsieur, c'est aux victimes de l'accorder. Et puis, une vache n'est pas qu'une vache, me murmura-t-il. Elle n'efface pas l'horreur, elle rend possible la reprise d'une communauté de destin. Vous comprenez ?...

— Pas trop ! »

La vache, l'animal sacré des Longs, pouvait-elle aider à racheter les Courts ? Je me perdais dans un labyrinthe de supputations et de réflexions.

Ce que j'avais entendu dans l'avion qui me transportait à Kigali me paraissait toujours invraisemblable en quittant le majordome. Je lui dis qu'en allant à Kuito, j'espérais rencontrer les protagonistes de cette affaire. « Vous ne visitez pas notre capitale ? » Il m'aurait plu de le faire, mais tous mes esprits étaient tendus vers Kuito. Souveraine Magnifique ! Ce nom ne vous étonne pas ? Non !

Moi, il m'intriguait et me troublait. Quant à la vache, le désir de la voir enflammait aussi mon imagination. Était-il possible que la simple cogestion d'une vache permît à des personnes que l'abîme du crime avait séparées de se raccommoder ?

J'avais assez tardé, j'empoignai ma valise, j'enfonçai mon chapeau noir sur la tête, salvai le majordome et courus vers la gare routière. Elle ne se trouvait pas loin de l'hôtel. Le lieu grouillait déjà de monde. Toutes les gares routières sont faites d'attroupements et de bousculades ! Toutefois, il régnait ici un ordonnancement qui me fit bonne impression. Après avoir un peu tourné en rond, j'ai hâté le pas vers une dame à la mine avenante.

« Madame, je vais à Kuito. Quel autobus devrais-je, à votre avis, emprunter, s'il vous plaît ?

— Celui-là ! »

J'ai foncé vers le véhicule indiqué. Au moment où je m'installais dans le bus, le chauffeur m'a demandé, en fronçant les sourcils et en mâchonnant une allumette, si j'avais réservé ma place. Réserver ? Il fallait donc réserver ? Bien sûr ! Ah ! bon ? C'est comme ça, ici ! m'a-t-il dit. Ainsi, on n'arrivait pas les mains dans les poches ou le dos courbé sous les bagages pour bondir dans la première voiture en partance ? Non !... Ça alors !... J'étais ahuri. Il m'a parlé dans la langue nationale, puis en swahili, l'air un peu courroucé ; s'avisant que je ne les comprenais pas, il a dit en pointant un doigt vers des bureaux où se vendaient les tickets :

« On demande d'abord aux gens qui sont là-bas s'il y a encore des places disponibles vers la destination où vous voulez vous rendre.

— Merci. »

Il n'a pas eu besoin de le répéter. J'ai bondi au guichet, les billets de banque à la main.

« Vous avez réservé ?

— Non !

— C'est risqué de débarquer comme ça, et de vouloir voyager,

monsieur. Vous croyez qu'on est encore au Moyen Âge ou au temps des présidents fainéants ? », me sermonna le préposé aux tickets.

Moyen Âge ? Présidents fainéants ?...

Contrairement à ce que j'avais imaginé, ici, on ne badinait pas avec l'organisation. Les rues étaient bien tenues, incroyablement propres ; les chaussées n'étaient pas défoncées et les trottoirs avaient un aspect impeccable ; les piétons y marchaient sans être bousculés par les motos ou les voitures alors que, dans mon pays, les routes n'étaient pas toujours aussi bien entretenues et les autos n'hésitaient pas à rouler sur les trottoirs, écrasant les piétons qui ne s'écartaient pas prestement de leurs roues. Ici, les caniveaux n'étaient pas sales ou remplis de détritux, les façades des maisons étaient ordonnées et d'une netteté étonnante. Les arrière-cours n'étaient pas des dépotoirs où s'entassaient des carcasses de voitures, des peaux de bananes, d'oranges pressées ou un amoncellement de papiers gras attendant les pluies pour constituer un amas gluant où pulluleraient de dangereuses bactéries. Les sacs plastique qui tapissaient généralement les terrains vierges des villes de mon pays n'existaient pas ici.

Ordonné, tout était ordonné : les autobus étaient rangés sur des places de parking réservées et marquées au sol, les vendeurs de tickets de transport avaient des sourires avenants et non cette morgue que ceux de mon pays affichaient en permanence comme s'ils étaient debout sur des braises qui leur cuisaient pieds et âme. Dans les bureaux de change, des pancartes indiquaient sans équivoque les taux du jour. Le billet vert, le dollar, était la monnaie étalon. Il régnait ici en maître. Les échoppes d'alimentation et les pâtisseries que je traversais et à l'intérieur desquelles je risquai un œil me réjouirent ; elles n'étaient pas envahies par les sempiternels mouches et moucherons qu'il me fallait d'ordinaire écarter, là-bas, dans mon pays, avant de mordre dans un sandwich ou tout simplement avant d'accéder au moindre produit comestible. Les encombrants insectes prompts à proliférer sous la crasse et à agir en meutes, en grappes, ne me brouillaient pas la vue dans les épiceries de Kigali. J'achetai des pâtisseries, y plantai mes dents avec une joie d'autant plus intense qu'elles étaient goûteuses et appétissantes. Avisant les objets de souvenirs qui débordaient sur les étals, je pressai le pas pour les découvrir.

Ce que je ne trouvai pas immédiatement, et que je m'empressai de rechercher après avoir retiré mon ticket pour Kuito, ce furent les cartes

postales ! J'aimais en recevoir. J'aimais en envoyer aux miens. Je voulais donc en acheter une poignée, ne réfléchissant pas cette fois à la dépense. Il me pressait de les expédier au pays, je montrerais ainsi à mes amis et proches combien étincelante était Kigali. Malgré la saison des coupe-coupe, ils verraient comment une nation pourtant meurtrie avait su se reconstruire et mettre en place une urbanisation moderne ! Certes, notre capitale, Yaoundé — qu'on appelait aussi Ongola ou la barricade —, était tout aussi collineuse que Kigali, mais moindrement chahutée. Elle avait à sa tête un délégué du gouvernement à poigne : Gilbert Tsimi Evouna. Il avait remis la ville à l'endroit, fait détruire les édifices qui occupaient illégalement ou de manière abusive un terrain, qui ne respectaient pas le coefficient d'occupation du sol ou ne disposaient d'aucun permis de construire. L'incorruptible délégué cassait et bâtissait. Indifférent aux puissants comme aux groupes influents, il faisait régner un climat de terreur auprès des habitués de la combine. Il avait coutume de dire qu'il ne se déplaçait plus sans son cercueil, tant il avait reçu de menaces, tant il savait que les efforts d'assainissement des mœurs et des espaces publics, de restructuration urbaine commandaient une vigilance absolue et un respect sans faille des règles de construction et d'impact sur l'environnement. La salubrité publique était son credo et la loi commune son cheval de bataille qu'il enfourchait sans répit. Il menait tambour battant ce combat et d'aucuns commençaient à dire qu'il visait plus haut, qu'il n'assainissait pas par conviction, mais par calcul. Un jour, le poste de président serait vacant. Et notre héraut d'un urbanisme volontariste proposerait de se mettre au service de la nation, avec son cercueil sous le bras et des fossoyeurs prêts à creuser sa dernière demeure...

Je peinaï à trouver ces fameuses cartes postales ! L'heure tournait. J'en découvris enfin quelques-unes dans une boutique étroite, au moment où j'allais renoncer. Une joie vive m'envahit. Elle fut courte. C'étaient pour la plupart des photographies de grands singes aux larges nez envahis d'une brousse de poils. D'autres représentaient de paisibles girafes, de vieux crocodiles paresseusement allongés sur la berge d'un fleuve, ou de plus jeunes, aux yeux inquiétants et qui, sortant de la rivière aux teintes rouges, le museau perlé de gouttes d'eau, exhibaient de terrifiants crocs. Était-ce le sang des victimes de ces carnivores ou la latérite qui avait rougi cette étendue liquide ? Je restai un moment songeur avant d'abandonner ces dérangeantes

images. Puis, remuant vivement un tas de photographies, je découvris de nouvelles illustrations ! Elles présentaient des villes du Qatar ! Doha ! Doha sous toutes ses lumières ! Que faisaient de telles cartes ici ? Je regardai le vendeur. « On vend ce qui marche et fait rêver. Tu crois quoi, mon frère ! Qu'on va montrer Kinshasa ? » Je restai bouche bée. « Il faut manger, non ? Tu en prends combien ? Je te fais un prix de gros ! » J'aurais préféré trouver des montagnes d'images de Kinshasa qu'une seule reproduction de Doha ! Je tournai les talons, furieux, et j'abandonnai ma recherche. Les voyageurs faisaient encore la queue pour acheter leurs tickets. Ils ne se bousculaient ni ne s'invectivaient. Je croisai aussi des aveugles, des mendiants, des manchots, des unijambistes, des enfants dépenaillés, des femmes à la maigreur de zombies... Ils tendaient la main pour récolter quelques pièces de monnaie. Je ne donnai rien, n'étant pas certain de posséder assez pour mon séjour. Mais je plaignis ces infortunés de la vie. Nombre d'entre eux portaient des cicatrices au corps et au visage. Elles dataient peut-être de la saison des cadavres qui avait secoué et traversé le pays comme une onde maléfique, abrutissante et d'une monstruosité implacable. Je m'assis, soudain assommé. Je restai sous le soleil de Kigali, avec autour de moi les éclopés qui m'avaient suivi. Ils tendaient la main. Levant les yeux j'aperçus mon bus qui était sur le départ. Je détalai et je me précipitai vers l'autobus. Il vrombissait déjà. Je me jetai à l'intérieur, ravi d'occuper une place qui me plaisait, au milieu du véhicule, à droite, côté fenêtre. Je respirai, un peu chiffonné de n'avoir rien donné aux mendiants. M'avaient-ils lancé des injures ou des malédictions ? On vérifia les billets. On me fit changer de place. J'avais en réalité hérité du numéro 1 et non du 7. On m'installa à la place du mort, à l'avant de la cabine... Je priai mentalement pour que le chauffeur ne fût pas un adepte de la vitesse...

Pouvais-je résumer tout cela à Souveraine ? Je lui en touchai un mot sans toutefois m'attarder sur la conversation entendue dans l'avion et qui m'avait mis sur sa piste. Elle me fit, mi-soupçonneuse mi-curieuse :

« Qu'est-ce qui vous a conduit chez moi ?

— Le hasard et aussi, je l'avoue, cette vache dont on m'a dit que vous l'avez reçue en partage avec... avec le meurtrier de vos parents !

— L'histoire de Doliba, la vache, a donc traversé les frontières ? Oh !... Je ne... je ne sais quoi dire... Mon Dieu !... »

Elle se prit la tête dans les mains. Le ruissellement de larmes allait certainement reprendre. Je sentais que quelque chose l'avait touchée. Je ne parvenais pas à l'identifier.

■ Il est toujours désarmant de voir pleurer quelqu'un pour qui on éprouve une sympathie immédiate, totale. Les larmes ravinèrent son visage ovale. Elle posa ses fines mains sur sa haute chevelure que des doigts serrèrent et agrippèrent bientôt comme on se saisit d'une touffe d'herbe pour l'arracher de la terre. Son profil, si semblable à celui des anciennes princesses du pays collineux et crevassé, n'en était que plus poignant. Je voyais ce joli visage sous la brume des larmes et j'en étais peiné ; il se déformait tandis qu'elle se balançait comme l'on fait lors de funérailles, sous l'emprise de la tristesse, sous l'empire des ondes douloureuses que le souvenir du défunt impose et déclenche ou qu'une blessure mal refermée actionne. Je restai immobile car la pudeur autant que l'embarras m'interdisaient de sonder plus avant les raisons de son abattement. La vache meugla. Elle était peut-être le déclencheur de cette crise émotionnelle à laquelle j'assistai, désarmé et muet. Ne sachant quoi faire, je me trouvais inutile. Une gêne me pinçait le ventre. Partons ! Il ne suffisait pas de le penser, encore eût-il fallu trouver les forces nécessaires pour me lever et me traîner au-dehors. Un bruit de morve s'aplatissant au sol ne tarda pas à m'avertir que l'intrigant inconnu était encore à son poste, aux aguets. L'idée de le rencontrer me déplut et une crainte sourde me cramponna à mon siège. Peut-être travaillait-il pour la police ? Un coq, crête dressée, entra dans la maison par la porte arrière, celle qui donnait sur la bambouseraie. Il passa fièrement entre nous, allongeant cou et pattes d'un mouvement synchronisé. Il entra dans une pièce et en ressortit rapidement, rebroussa chemin en glougloutant. Sur le pas de la porte par laquelle il était arrivé, ses plumes frétilèrent, ainsi qu'un oiseau qui se prépare à l'envol. Quand il eut disparu de notre vue, je me levai, comme pour le suivre, mais c'était pour prendre congé. J'en avais assez de me tordre

les mains et de ne pouvoir rien dire. Au diable l'inconnu qui campait devant la maison. Il valait encore mieux l'affronter que de rester là, idiot et incapable de la moindre initiative. J'aurais aimé stopper la peine de la rescapée, mais toutes mes hypothèses, à peine imaginées, éclataient telles des bulles de savon, me laissant insatisfait et sans la réaction appropriée. J'avais esquissé un geste vers la pleureuse, mais je ne pouvais raisonnablement m'approcher d'elle ni la toucher. On ne touche pas une personne qu'on ne connaît pas sous prétexte qu'elle est en larmes. On lui parle. Oui, on lui parle. Mais voilà, l'envie ne manquait pas, les idées foisonnaient, mais mon immobilité persistait. J'étais tétanisé. Je m'évaporais, m'engourdissais, me maudissais aussi. Je bafouillai en me redressant sur mon siège, certainement brûlant :

« Je peux peu... euh rien. Je reviens demain, si vous voulez... »

Elle dirigea vers moi un regard mélancolique, perdu, franc, désarmant de puissance et ruisselant d'un sincère désarroi.

« Non. Restez. Je vous fais peur, c'est ça ?

— Pas du tout ! Non, vraiment pas du tout ! »

Je me suis rassis, croisant et décroisant mes bras. Puis j'ai dit :

« Je suis désolé... je ne sais pas ce qui vous viendrait en aide.

— C'est rien. C'est rien. Mon père disait à ma mère, quand les souvenirs des années de cactus — c'est ainsi qu'il nommait les bouffées de haine qui se produisaient entre les Longs et les Courts — lui faisaient mal au ventre : "Ne te laisse pas tordre par le passé. Sinon, il reviendra te tourmenter. Il reviendra même avec une plus grande violence." Je ne le comprends que maintenant.

— Ces années de cactus ont-elles des dates précises ? Pardonnez mon ignorance...

— La bêtise et le goût du sang sont souvent montés dans les têtes des gens qui nous en voulaient à dates fixes. Il y a eu beaucoup d'années de cactus avant la terrible tragédie d'il y a vingt ans. Tenez, il y a eu la Toussaint rouge en 1959, mais aussi Noël 1963, puis 1973, et, à une petite échelle, il y a eu la Pentecôte 1983. Tout ce cycle ressemblait à la réplique d'un volcan mal éteint... un volcan de haine.

« Tous les dix ans ou presque, la marmite à désastre se mettait à chauffer et son couvercle sautait ; et le bouillon de haine se déversait comme une lave projetant des flammes mortelles sur des villes, des villages et des hameaux perdus. Nous en étions les destinataires, les

victimes toujours surprises et parfois résignées. Comprenez donc, monsieur, qu'à la fin des années quatre-vingt, les Longs en exil, fugitifs des différents pogroms, redoutèrent de voir à nouveau s'élancer sur les routes de l'exil des cohortes de rescapés. Ils se sont organisés en Ouganda et en Tanzanie. Ils ont créé une armée rebelle dans le but de contraindre le pouvoir de Kigali à la négociation et au partage des responsabilités. En Afrique, le pouvoir ne se divise pas ? C'est bien là le drame ! Il est possible, comme vous le suggérez, que, le pouvoir ne se divisant pas chez nous, les rebelles n'aient pas simplement cherché à le conquérir en partie. Que voulez-vous que je vous dise. Je suis une pauvre fille qui pleure et pas une experte militaire. Le pouvoir ! Il faut toujours le ravir en entier et le garder toujours ? Vous êtes bien cynique ! Quoi qu'il en soit, l'armée rebelle constituée des Longs en exil voulait contraindre les Courts, qui n'avaient fait qu'amplifier et étendre le discours de la haine, à sortir de leur logique de destruction par la force des baïonnettes. Les extrémistes Courts planifiaient déjà le carnage des Longs. Les exilés redoutaient ce scénario. Les maximalistes et autres extrémistes qui gonflaient les rangs des Courts militaient pour notre éradication définitive. Que faisaient les Très Courts ? Ils n'ont jamais compté. Ils ont toujours été discrets et peu intéressés par les combats pour le gouvernement des hommes. Ils lui préfèrent celui de la forêt. »

Je voulus l'interrompre. Elle se tut. Me lança un regard de braise avant de poursuivre :

« En attaquant les positions de l'armée régulière, les exilés remportèrent des succès qui contraignirent effectivement le pouvoir à la négociation. Au début des années quatre-vingt-dix, Arusha fut choisie comme la ville des pourparlers de paix. Parmi les pays frontaliers, la Tanzanie supportait de moins en moins les réfugiés et en avait assez des attermoissements des belligérants. L'opinion publique locale commençait à soutenir des thèses xénophobes. Mais les accords en discussion ne furent qu'un marché de dupes. Le pouvoir des Courts, harcelé par ses extrémistes mais essuyant des revers militaires, voulait gagner du temps, reconstituer ses troupes et jeter toutes ses forces dans les batailles militaires contre les rebelles. La France fut donc appelée à la rescousse, dites-vous ? C'est exact et elle joua un tango absurde... Appuyant les négociations, et armant la main des dirigeants en place qui redoutaient d'épuiser leur crédit par d'interminables bras de fer diplomatiques. Pendant ce temps, les doctrinaires et tenants de l'éradication des Longs

créaient et préparaient les milices dans le Pays des Mille Collines afin qu'elles fussent prêtes à déployer toute leur puissance exterminatrice le jour où l'ordre serait donné d'en finir avec tout Long, homme ou femme, vieillard ou nourrisson qui se trouverait à portée de machette... Voilà !... »

Le souvenir de ces événements a épuisé Souveraine Magnifique. D'autres sanglots n'ont pas tardé à l'assaillir. Le jus salé de la tristesse coulait sur ses joues. J'allais encore me lever et prendre mon chapeau, car c'est tout ce que je savais faire, quand elle dit en reniflant :

« J'aurais dû éternuer quand j'étais sur l'armoire de mes grands-parents, le jour du massacre... J'aurais vraiment dû éternuer, car les poussières entassées sur ce meuble me piquaient les narines. Je savais, depuis que j'avais eu l'âge de comprendre, autour de mes quatre ans, que nous, les Longs, étions en sursis dans notre propre pays. Mes parents en parlaient et il était arrivé que je surprenne leurs chuchotements ; toute l'angoisse qu'ils essayaient de comprimer et de me cacher parvenait néanmoins à m'atteindre. Mais quand on est enfant, on oublie vite les problèmes des adultes. Avant les derniers massacres, nous en avons donc connu plusieurs, ainsi que je vous l'ai dit. Mais le monde n'a été ému que par la dernière catastrophe, oubliant celles qui l'ont précédée et préparée. Je vous compte parmi les gens myopes ou oublieux de cette affaire ! »

J'ai sursauté :

« Moi ?

— Oui, vous et tous ces Africains qui parlent tout le temps de solidarité, d'hospitalité et qui sont les plus indifférents au malheur qui frappe leurs voisins. J'ai passé ma prime jeunesse à faire et à défaire ma valise, car nous devions nous tenir prêts, si nous en avions encore la possibilité, à prendre la fuite là où nous le pourrions, dès que les tueries commenceraient. Cela faisait beaucoup de paramètres à prendre en compte pour mener une existence normale. La moindre rumeur nous mettait dans des états indescriptibles. Mes parents m'ont appris à dissimuler mes émotions. À les masquer. Mais un long séjour chez les volubiles Congolais m'a changée. Père pensait que les choses finiraient par se calmer ici. Malgré son optimisme, les ennuis gonflaient, gonflaient et les brimades ou les restrictions qui nous frappaient se multipliaient. L'explosion était chaque fois reportée. Les Courts étant

beaucoup plus nombreux que nous, nous comptions sur des voisins dont le cœur n'était pas noirci par le ressentiment pour nous préserver des éruptions de violence. Papa choyait particulièrement les Constellation. Trop. Il évitait de créer, par une attitude ou un comportement inadéquats, un prétexte qui aurait fragilisé nos relations de bon voisinage. Il offrait des cadeaux aux enfants, de la bière aux parents et avait toujours une chèvre pour eux au Nouvel An.

— La déflagration qui a eu lieu ici était inscrite dans l'histoire tumultueuse du pays depuis l'arrivée des colons...

— Mère redoutait cette déflagration-là. Puis, père, cela me revient, ne l'évoquait plus que lorsque les délicates oreilles de maman ne traînaient pas là où il en parlait. Il profitait du passage d'un Long pour lui dire que toute peur extrême n'apporte que le malheur extrême. Les Sud-Africains avaient bien réussi à libérer Nelson Mandela et à faire la paix, disait-il. "Et ils ont réalisé cette réconciliation malgré les extrémistes des deux camps", appuyait-il. J'étais trop petite pour le suivre et saisir ce que disait mon père. Maintenant, je crois que, si Mandela n'avait pas eu son prix Nobel en 1993, les longues machettes qu'on aiguisait déjà ici auraient été mises en service cette année-là. Il m'a semblé étonnant qu'on n'ait pas relevé ce point, durant les funérailles du héros Madiba. Rétrospectivement, je pense que, si mon pays est resté à peu près tranquille en 1993, c'est parce que les tenants de la solution terminale, celle qui visait à nous éradiquer comme des cafards, ont simplement eu peur de tacher de sang la consécration de Mandela. Quand il est ensuite devenu président, en mai 1994, les éradicateurs avaient déjà engagé l'œuvre de concassage des Longs, cette œuvre qui avait été différée et qui ne pouvait plus attendre, tant le volcan exterminationniste, déjà en fusion, était proche de l'éruption. »

J'ai grimacé. Elle a continué :

« Père me demandait toujours d'être sage chez les voisins. Chaque fois que je rentrais à la maison, son interrogation était toujours la même : "As-tu été sage ?" Cela m'agaçait car, quand on est enfant, comment peut-on tout le temps se contrôler ? La perfection n'est pas dans l'enfance, même si l'innocence y a son plus puissant siège. Je me renfrognais donc souvent et je tenais tête à mon père. Je disais que, si un autre enfant m'insultait, j'avais le droit de répliquer, de ne pas me laisser cracher dessus par un Court ou un Très Court. Père ne voulait rien savoir. Quand j'allais dans sa cordonnerie et que nous nous

trouvions au milieu des peaux qui avaient séché et à partir desquelles lui et ses apprentis fabriquaient des souliers et des sandales, son propos était invariablement le même : "Souris à la vie et elle te sourira. Tu comprends ça, ma belle ?" J'opinais de la tête pour ne pas le vexer, mais je n'étais pas disposée à sourire tout le temps. Je comprends à présent sa préoccupation et d'où venait son insistance.

« À l'âge de cinq ans, je me souviens qu'il a voulu qu'on ait une vache ! Quelle belle idée ! Elle avait une jolie tête et c'est moi qui allais la traire le matin. J'aimais ça, voir son pis gonflé comme une outre et me saisir de ses mamelles qui pendaient et qui m'attendaient. Père m'avait initiée à cet art de la cueillette du lait. Quand notre vache, Nourandou, a eu un veau, il fallait d'abord le conduire à la tétée, puis on le retirait et on le ramenait dans son enclos. On ne l'aurait pas contraint à arrêter de boire le lait que le glouton aurait englouti tout ce que portait sa mère et il ne serait rien resté pour la maisonnée. Cela me procurait un réel bonheur de prendre le relais du veau. La vache appréciait ma présence et mes gestes, j'en suis sûre. Elle aurait été fâchée de me voir qu'elle aurait su le manifester. Le contact de mes petits doigts qui pressaient, pressaient gentiment ses mamelles lui plaisait ! Puis papa finissait un travail qui était fatigant pour une petite fille qui bâillait encore, car j'avais été très tôt extraite de mon lit pour accomplir cette utile besogne. Je ne me plaignais pas, puisque c'était à ma demande que père venait écouter ma nuit. S'il ne le faisait pas, il savait que je me serais plainte, aurais refusé de m'alimenter, aurais inquiété ma mère qui me trouvait bien trop malingre et chétive pour sauter un repas.

« Parfois, c'est moi qui ramenaient Nourandou du pré. Elle me reconnaissait, me léchouillait et se prêtait à tous mes caprices. Elle acceptait mes tapettes, avec la main, pas avec le bâton ! Et nous revenions à la maison, moi bavardant, elle meuglant le long du chemin. Nous nous racontions notre journée. Nous traversions parfois le champ de notre voisin, Modeste Constellation, quand il était en friche. En ce temps-là, personne n'aurait pu imaginer la suite des choses. Quand j'ai eu sept ans, l'année précédant la saison des raccourcissements, mon père s'est tassé. Il me prenait souvent à part, me regardait avec une intensité qui n'était pas coutumière, car il y avait une inquiétude qui dansait au fond de ses yeux malgré les sourires destinés à en masquer la nostalgique brillance. Il a commencé à me dire qu'il avait connu un

temps béni sous la monarchie des Longs, puis tout s'était dégradé avec les Belges. Il me parlait du dernier *mwami*, notre roi. Puis sa voix se voilait. À sept ans, que pouvez-vous comprendre à un tel langage ? J'ai remis depuis, bout à bout, les propos de mon père. Ma mère n'a pas été une femme qui affronte le désordre ou le désastre. Elle le sentait au loin. Elle en pleurait d'effroi dans sa cuisine. Elle prétextait alors que c'étaient les fumées de l'âtre qui faisaient couler les larmes. J'y ai cru, mais je sais à présent qu'il n'en était rien. La fumée ne vous soulève pas le cœur. Elle ne vous fait pas sangloter, ne provoque pas de soubresauts dans la poitrine. N'est-ce pas ? La fumée pique les yeux, mais vous laisse le cœur et la poitrine tranquilles.

« Venez, monsieur, venez donc voir ce qui se construit là-bas, sur l'ancien terrain où était situé le magasin de mon père...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le centre qui abritera bientôt les métiers de la cordonnerie et qui portera le nom de mon père. Mon Dieu, il faudra que le prénom de ma pauvre mère y figure aussi ! Je vous ennuie avec tout ça ?

— Non.

— Restez encore un peu. Voici une assiette de cacahuètes ! Un voyageur a besoin d'être nourri. Oui, restez encore un peu et tant pis si c'est le diable qui vous envoie... »

« **M**on père, Donatien Magnifique, était incontestablement le cordonnier le plus apprécié de Kuito. Ce qu'il reste de gens honnêtes sur cette colline vous le dira. Ma mère, Beauté Magnifique, fabriquait des paniers en osier qu'elle vendait à la maison ou au grand marché du samedi. Je l'y ai maintes fois accompagnée. C'était pour moi une occasion de sortir avec elle, de ne pas toujours être fourrée dans l'atelier de mon père. Là-bas, il n'y avait que des hommes. J'aimais respirer l'odeur du cuir et de la colle ; elle m'étourdissait quand je plongeais mon nez dans les grandes cuves en plastique où mon père et ses employés la stockaient. Avec maman, je m'amusais aussi, mais différemment. Il y avait toujours foule au marché. Voir des tas de gens me divertissait. Je prenais surtout plaisir à être active, à aider maman à emballer les objets que les clients avaient achetés. Mais il arrivait que la palabre n'en finisse plus, tire en longueur. Assister aux interminables négociations entre commerçants et clients de chez nous était épuisant. Vous le savez bien, n'est-ce pas ? Ces longs négoce africains tendent les nerfs. J'avais hâte d'emballer le panier avec le papier journal que père récupérait chez les missionnaires, mais je devais patienter et me morfondre dans mon coin avant d'être autorisée à accomplir ma tâche. Parfois, les échanges s'éternisant, je m'endormais sur les cuisses de ma mère.

« On nous dit taiseux sur nos collines, mais nos marchés sont tout aussi bruyants et palabreurs que leurs équivalents africains.

« La famille Constellation, nos proches voisins... et la nôtre étaient liées. Oh ! comme la vie est terrible !... ces proches-là ont crucifié ma mémoire... Pas tous, je dois dire. Le père, Modeste Constellation, a tout détruit en participant aux tueries, coupe-coupe à la main. Parler de cet individu m'est pénible...

« Modeste Constellation était un cultivateur de manioc et de céréales. Il savait donc manier les coupe-coupe, ces instruments qui avaient autrefois été utilisés par les troupes noires de l'armée coloniale française comme une arme blanche. Ah ! ce bougre cultivait du bon maïs dans la plaine où sa parcelle était bien exposée. C'est terrible à dire, mais nous ne l'avions jamais imaginé en assassin. Les gens savent dissimuler les scorpions qu'ils portent en eux ? Vous avez raison. Ah, elle est juste votre remarque ! Ce voisin-là n'était pas un partisan du ravage final ou de l'extermination des Longs, cette idée folle qui gangrenait les esprits depuis longtemps déjà et qui éclatait ainsi que je vous l'ai dit tous les dix ans comme un hideux furoncle. Elle a d'abord été diffusée sur les ondes de radio, puis le bouche-à-oreille l'a répandue telle une traînée de poudre dans le pays. Voilà comment elle s'est développée. Voilà comment des gens à qui l'on aurait donné le bon Dieu sans confession se sont mis à tuer, ont participé à ces moissons de crânes et de jarrets qui, pendant cent jours et cent nuits, ont semé l'effroi et l'abomination sur nos collines...

« Sa femme le secondait souvent et lui donnait notamment des coups de main lorsqu'il fallait retourner la terre avant les semailles et avant l'arrivée de l'hivernage. Elle n'hésitait pas ensuite à l'aider pour l'entretien des plantations et l'arrachage des mauvaises herbes. Père se ravitaillait en bière de maïs chez eux, car Modeste avait la réputation d'être un bon brasseur, même si cette activité était réservée aux femmes. La fermentation de la bière de maïs était notre première religion que le christianisme avait peiné à supplanter. Notre maître brasseur était un homme humble et qui ne demandait jamais rien à mon père, s'offusquant souvent de sa prodigalité. Il était, autant que je me souvienne, à l'image de son prénom. On dirait qu'un secret difficile à percer permet aux prénoms de façonner les caractères de ceux qui les portent. Est-ce à force d'être nommé d'une manière ou d'une autre qu'on finit par épouser ou par adopter insidieusement tel ou tel comportement ? Modeste, plaisantait mon père, n'était intéressé que par ce qui était petit. Il était lui-même court et sec. Ses champs auraient pu lui faire gagner beaucoup d'argent, tant sa terre fertile produisait, mais il offrait une bonne part de ses récoltes à sa famille.

« Mélancolie Constellation, la femme de Modeste, était notre amie et plus que cela, elle a été ma véritable première maîtresse d'école ! Elle

s'entendait bien avec ma mère, même si les Constellation étaient des Courts et nous des Longs. Mélancolie est une femme que je n'oublierai jamais. Elle a eu deux enfants, deux garçons : Philombe d'abord, puis Quentin. Ils étaient mes aînés, respectivement de trois et de deux ans. Vous voulez boire quelque chose ?...

— Non, merci !

— Mélancolie était — je dis "était" car l'histoire a mal tourné — une femme un peu plus grande que lui, tout aussi généreuse mais au visage triste. Oh ! chez nous, on vous l'a sûrement dit, la gaieté n'est pas la chose qu'on affiche le plus ! Vous l'avez remarqué, n'est-ce pas ? Dites-le, ça ne me vexera pas ! Vous ne voulez pas vous mouiller ? Soit !... Vous n'imaginerez jamais l'animation qui envahissait soudain son visage et l'illuminait dès l'instant où elle mettait sa blouse et prenait la pose de l'institutrice bénévole qu'elle avait décidé d'être. C'est elle qui nous a appris à lire et à compter ! Dès qu'elle endossait l'habit de l'enseignante, au propre comme au figuré, elle rayonnait.

« Enseigner a été sa passion. Elle nous réunissait autour de la grande table de sa maison. Nous rejoignaient, en maugréant, Philombe et Quentin. Elle nous apprenait à réciter l'alphabet, à combiner les lettres et à égrener les chiffres. Elle le faisait avec une motivation d'autant plus louable que personne n'avait exigé d'elle la pratique de cette activité éducative. D'autres enfants du voisinage nous retrouvaient et Mélancolie se montrait, quel que soit notre nombre, attentionnée et d'une humeur égale. C'était une personne au ton enjoué et à l'esprit vif que nous ne connaissions pas le reste du temps. Enseigner donnait une substance à son existence. C'est un soleil inconnu qui éclairait alors son visage et ses traits d'ordinaire éteints. Mère était convaincue que la vocation de Mélancolie était la transmission des connaissances. Elle me disait : "Lâche donc cette bêche, tu pourrais te blesser avec... Laisse ce chasse-mouches et arrête de pourchasser de pauvres bêtes qui ont aussi le droit de vivre... Pose, là, cette bassine et va donc voir Mélancolie qui t'attend pour te faire découvrir les belles choses du livre. Va suivre ses leçons !"

« Je les ai aimées ! J'ai aussi su me faire apprécier comme élève. Mélancolie me touchait la main avec tendresse pour m'aider à former mes premiers mots. Elle encourageait mes récitations, me regardait avec les feux de la passion découvrir un monde muet et étrange, celui des lettres, qui ensemble se mettaient soudain à sonner, à parler, à révéler des connaissances enfouies dans les mots et les signes. Quand elle

m'apprenait une nouvelle conjugaison, cette affaire compliquée que la langue française a établie et peaufinée pour donner des insomnies aux élèves, ses cils battaient une cadence particulière. Il y avait un sentiment jubilatoire qui agitait ces battements-là. C'était un papillonnement joyeux lorsque je réussissais à conjuguer les verbes correctement, que j'enchaînais les exercices sur ceux du premier et du deuxième groupe avant de choir dans le périlleux abîme du troisième. Elle ne se moquait jamais de mes erreurs, mais un discret sourire étirait ses lèvres. Puis elle redevenait sérieuse et pédagogue. Elle aimait la conjugaison, et je m'en souviens comme si c'était hier, parce que celle-ci, argumentait-elle, présente les différentes nuances du temps qui vient, qui viendra, qui est venu, qui reviendra peut-être... selon les circonstances ou les caprices de la nature ! Mélancolie était pour moi quelqu'un qui chassait les ombres de l'ignorance et écartait les mystères avec la lumineuse gomme de la connaissance.

« Ses enfants, généralement renfrognés, ne prenaient aucun plaisir durant sa classe. Ils jetaient toujours un œil vers la porte, attendant comme le Messie un copain venu les délivrer de la prison dans laquelle l'étude les enfermait. Ils voulaient aller jouer dans la rue ou auraient préféré rejoindre leur père dans les champs. Je ne dis pas qu'ils avaient tort, car il ne sert à rien de contraindre les enfants à faire ce qu'ils prennent pour une corvée. Ils causaient de la peine à leur maman. Elle aurait tellement voulu qu'ils sussent déchiffrer les mots ! Elle les grondait un peu, leur disant que leur âge, plus avancé que le mien, aurait dû leur donner une meilleure assurance dans notre petite école. Ils se raidissaient davantage, croisaient les bras, la mine contrariée et la lippe chagrine.

« Tout ce manège aurait pu, aurait dû la décourager. Elle prenait cela comme un défi, un challenge qu'elle devait relever. Elle nous servait du lait pour détendre l'atmosphère. Les garçons le buvaient goulûment mais revenaient s'asseoir dans la classe improvisée avec la même raideur dans les muscles et un manque d'entrain aux exercices les plus faciles. Ils ne voulaient lire dans mon allant à répondre à la maîtresse qu'un zèle et une flagornerie féminins. Ils me menaçaient du regard quand je levais le doigt, préférant rester bouche cousue plutôt que de risquer un mot, même faux, comme leur mère les y encourageait. Elle ne perdait pas patience, persistait à m'ériger en modèle : "Voyez donc avec quelle belle application Souveraine trace ses lettres et répond aux questions !

Ne vous précipitez pas, et vous agirez correctement ! Vous en êtes capables, mes enfants ! ” Elle osait aussi un brin d’humour : “Si vous ne savez ni lire ni écrire, je suis certaine que Souveraine n’acceptera aucun de vous comme mari !” Ils me regardaient. Ils auraient voulu dire une méchanceté, du genre : “Elle est moche, on n’en veut pas”, mais ils restaient cois. Je travaillais de manière d’autant plus soutenue que mon désir d’échapper à la compagnie des deux paresseux grandissait au fur et à mesure que je prenais goût à l’école. Ne vous méprenez pas, monsieur, ce que je dis là n’est pas le signe d’un ostracisme et d’une suffisance que je nourrissais à l’endroit de ces garçons. Je dis simplement que je n’ai jamais envisagé de passer ma vie avec deux mufles pareils. En dehors de la classe et quand elle ne se trouvait pas dans les champs, Mélancolie lisait la Bible. Elle la lisait même en latin, langue que ses études chez les bonnes sœurs lui avaient permis de connaître avant son mariage. Seulement, voilà, au cours de ces lectures, elle retombait dans ses langueurs. Pessimiste, elle s’entendait sur ce point avec ma mère. Mélancolie la confortait en effet dans l’idée qu’un grand malheur nous menaçait. Son mari ne partageait pas cette vision. Souvent, il préférait, à l’approche des récoltes, éloigner Mélancolie de son champ afin, pensait-il, qu’elle n’attire pas la malédiction sur ses récoltes. La pauvre femme prenait cela avec philosophie, se contentant d’un haussement d’épaules lorsque son mari lui déclara un jour, en ma présence, qu’elle avait mieux à faire dans la maison que dans les champs. “Les enfants ont besoin de leçons, je pense, dit-il hypocritement. — C’est ainsi !” lâcha-t-elle, fataliste.

« Ce mari-là, se plaignit un jour ma mère, n’est pas bon ! Mon père la rabroua. Elle répondit par ce dicton qui m’est resté : “*Amagambo aharinwe Nankana*, les paroles crucifient Nankana.” Autrement dit : il n’y a pas de fumée sans feu. Que voulait-elle dire ? Mon père lui rétorqua que ce genre de commentaire pouvait nous attirer des ennuis. Il lui rappela que, si Modeste avait eu vent de ce qu’elle avait proféré, il en aurait été affecté, il se serait même senti diffamé. “Ma femme, comment n’arrives-tu pas à comprendre qu’on ne doit pas dire tout ce qu’on pense ?” Que cachait la pensée de maman ? Modeste était humble en tout, mais il avait la réputation de courir les jupons et d’entretenir des relations extraconjugales dans les environs de Kuito. Mère essuya ses lèvres et, sans chercher à se défendre davantage ou à en rajouter, elle fonça vers la cuisine, puis revint passer ses nerfs sur le

petit bois qu'elle cassa avec énergie avant d'aller tresser ses ustensiles favoris, là aussi, avec une ardeur décuplée.

« Beauté Magnifique, ma mère, était ce qu'on appelle une belle femme. Ses larges épaules et sa poitrine alerte, comme en témoignent ces rares photos que j'ai conservées d'elle, montrent combien elle avait été gâtée par la nature. Tenez, jetez-y un œil. Quoi ? J'ai hérité de son allure ? Cela ne me console pas de sa perte. J'ai vécu une enfance particulière mais peu, finalement, avec ma mère. Elle m'a été enlevée au moment où j'avais le plus besoin d'elle. Mes premières règles ont eu lieu peu après sa mort. J'ai cru que c'était l'annonce imminente de la mienne. Ma maman n'était plus là, elle qui avait mené une existence faite de chuchotements et de réprobations m'aurait dit des choses à l'oreille, elle aurait su désamorcer mes peurs. Père, lui, ne voulait choquer personne. Ce n'est pas parce qu'il était un poltron. Il fallait beaucoup de courage pour vivre dans un milieu où la menace n'était jamais loin, car toujours diffuse et pesante. Et il en a eu, du courage, pour vivre au milieu des loups !

« Notre sveltesse, nos longs nez, nos mages, nos rites, notre ancienne monarchie avaient créé un sentiment étrange d'infériorité chez certains Courts. Nous avons beau répéter que la monarchie était celle du pays et n'appartenait à aucun groupe en particulier, on nous rétorquait que nous nous distinguions par nos mythes autour de la divine vache qui nous donnait son lait pour nous sustenter, sa peau pour nous couvrir ou nous chausser, ses cornes pour en faire des bijoux ou des instruments de musique, sa bouse pour fertiliser nos sols et cimenter la paille, sa chair pour nous nourrir et ses os pour toute une série d'objets d'art ou d'ustensiles de cuisine. Nous étions accusés de tenir davantage à ces mythes qu'à la personne de Jésus-Christ le fils de Dieu qui était mort sur la croix pour nous. On avait fini par nous identifier à ceux qui l'avaient crucifié. Nous étions placés, comme des âmes prématurément détruites, sur le rebord de nos existences. Quand on est enfant, on ne voit pas tout, même si l'on a des oreilles qui captent les moindres murmures ou devinent les mots qu'on étouffe. Dans l'instant où ces choses qu'on voile sont dites ou prononcées, même de manière allusive, l'enfant les absorbe, il s'en imbibe comme une éponge. Cela finit par peser sur une vie. On ne s'en affranchit aussi que dans la mesure où l'on espère encore. Est-ce que je crois en l'avenir ? Que voulez-vous dire, monsieur ? La possibilité de remettre un jour les éléments de ce pays à

l'endroit ! Vous êtes philosophe ou devin ? Moi, je ne suis qu'une survivante d'une saison des horreurs !... »

« **L'**histoire rapporte que le tambour était l'instrument royal qui nous alertait d'un danger. Parfois, on le battait aussi depuis le palais du *mwami*, notre roi, pour annoncer de bonnes nouvelles. Aujourd'hui on le bat en tous sens et surtout pour le divertissement et la musique. Là n'est pas le problème qui nous occupe. Permettez-moi de vous dire que, le jour de malheur qui vit disparaître mes parents, ce fut un tambourinement qui heurta longuement la porte de notre maison. Depuis, je ne peux entendre résonner un tambour sans prendre peur. Celui qui sonnait l'épouvante à nos oreilles au commencement de la nuit du long coupe-coupe me cause encore d'inexprimables frayeurs aujourd'hui. Quiconque eût entendu ce bruit-là, dans les circonstances troubles qui nous entouraient, eût été pris de tremblements. Père n'était pas homme à s'angoisser. L'orgueil et l'expérience que possèdent ceux qui ont connu l'enfer l'avaient recouvert d'une carapace invisible.

« Je le revois d'abord écoutant le tambourinement. Mère et moi étions vertes, pâles, grises, blêmes. Puis, comme s'il avait compris que ces notes-là annonçaient l'hallali, mon père s'était rapetissé, m'avait tirée vers lui, avait inspecté les lieux de la maison où nous pouvions espérer un refuge. Il ne vit aucun recoin suffisamment sombre et qui aurait constitué une cachette idéale où il m'aurait placée à l'abri de l'œil du diable. Il me semble que sa main, posée sur ma tête brûlante, a essayé d'absorber l'incendie qui montait en moi. Mon père m'a pris par la main et, de l'autre, a empoigné mère. Nous nous sommes retrouvés dans la chambre des parents. Leurs visages luisaient, gouttaient. Une forte odeur de transpiration frappa mes narines. Notre tour était-il arrivé ? La veille, des corps jonchant la rue nous avaient fait comprendre que les gens qui tranchaient les pieds et les têtes "pour raccourcir les cafards", selon l'expression des massacreurs, étaient à

notre porte.

« Nous étions dans la chambre. Père a regardé mère puis caressé son ventre qui portait petit frère. Il m'a ensuite hissée sur ses épaules et ordonné de me basculer sur la vieille et imposante armoire qui nous venait de mes grands-parents. J'ai enjambé le cadre ouvragé et en bois qui surplombait le meuble ancien. Derrière cet abri, je pouvais voir ce qui se passait sans être repérée. Mon père tenait à cette armoire qui avait parfois été jugée encombrante par ma mère. "C'est mon seul héritage matériel", prétendait-il pour la conserver. Il devait aussi penser que ses parents avaient eux aussi connu le cycle des violences, ce cycle qui revenait tous les dix ans comme une peste, comme un choléra, comme une grippe aphteuse, pour nous casser, nous tuer. À peine étais-je installée sur le mobilier poussiéreux que je voulus en descendre.

« Les muettes suppliques de ma mère et le chuchotement de mon père me maintinrent à la position de surplomb que j'occupais et m'y figèrent. Père m'avait dit : "Tu ne bouges pas. Quoi qu'il arrive, ma fille". Nous faisons partie des Longs et de la tribu des propriétaires de bovidés. Nous venions du mystère ou, comme on disait ici, de nulle part. Les extrémistes Courts entendaient procéder au rétrécissement radical ! On aurait dû partir. Mais on croit toujours que le malheur est pour les autres. En quelques minutes, que dis-je, en un temps aussi bref que le sourire d'une hyène, le voisin, notre voisin, Modeste, fut la tornade qui se déversa dans la maison. Aucune digue n'avait été construite contre pareil déluge. Nous étions trois. Non, quatre, puisque mère portait petit frère. Nous étions dans la chambre des parents. Moi en haut, eux en bas... quand la porte céda.

« Modeste fut dans la chambre. Sa voix éclata dans le dos de mes parents :

« "Vous êtes sourds ou quoi ?

« — Ah, c'est toi, Modeste !" soupira mon père. Il sembla rassuré et le fit savoir. "Ah ! comme je suis soulagé. Toi au moins, tu nous sauveras...

« — Où est la petite ?

« — Nous avons craint le pire, en entendant les coups à la porte.

« — J'ai posé une question. Où est la petite ?"

« Je faillis dire que j'étais là, tout là-haut, qu'il ne fallait pas faire de bruit. Mère montra une direction à Modeste en agitant les bras. Elle

indiquait le dehors. Elle m'évacuait de la chambre. Si j'avais claqué des dents, on m'aurait entendue et je ne serais pas là aujourd'hui. Je ne parlerais pas. Morte, je le serais comme ceux que l'on a abattus dans les églises, dans les écoles, dans les maisons de l'État ou dans les paroisses. Je serais un cadavre au masque répugnant et grimaçant. Je serais couverte de chaux pour montrer aux sceptiques, comme on le présente aujourd'hui dans le mémorial des victimes, les œuvres de la folie collective qui a embrasé notre pays. Mais j'ai évité le geste qui trahit. Puisque je n'étais pas là, puisque maman montrait la porte que j'étais supposée avoir prise, Modeste Constellation souffla :

« "Quand ? Quand ?

« — Il y a une heure, nous l'avons envoyée chercher du lait chez Ntarifuni. Crois-tu qu'elle rentrera ? Pouvons-nous aller la chercher ensemble ?"

« Le voisin se gratta la tête. Visiblement, mon absence perturbait ses plans. Modeste faillit se précipiter dans la direction désignée par ma mère. Il se ravisa et brandit alors sa longue et rutilante machette. Considérait-il qu'on avait trop parlé et qu'on perdait du temps ? Il trancha la tête de mon père. La lame avait cinglé à la vitesse d'un éclair. Ce fut horrible, car un flot de sang jaillit. Il monta jusqu'au plafond, inonda mon refuge. La tête alla s'écraser au mur. Le corps sans tête resta d'abord debout, puis tomba lourdement après des convulsions sur le carrelage. Ma mère cria, ce fut un long râle dans la nuit. Il aurait dû ameuter toute la colline. Mais nous étions seuls dans la brutalité du jour finissant. Les cris de ma maman n'attirèrent aucune oreille compatissante sur ce théâtre infernal. Elle s'agita et fondit, les bras et les griffes en avant, sur l'assassin. Il se dégagea. Lui déchira ses vêtements et son ventre rond de femme enceinte apparut. Et... mon Dieu, et... Modeste ouvrit son pantalon et demanda à ma mère de saisir sa tige... Je ne savais pas ce que signifiait cette expression :

« "Anime ma tige !..." », gronda-t-il.

« Mère a crié encore plus fort, elle est tombée face contre terre et a rampé vers la tête de mon père. Ses mains allaient l'étreindre. L'assassin a alors lancé son pied et tapé fort sur la tête décapitée comme on frappe dans un ballon. Est-il possible que celui qui a fait ça ait agi en tant qu'homme ? Une bête féroce n'aurait pu procéder de la sorte ! N'est-ce pas ? Je vous le demande. Répondez, pour l'amour du genre humain...

« Comment ai-je gardé les yeux ouverts pendant tout cela ? Je ne le sais pas. Je ne me l'explique pas. Je me le reproche beaucoup. Je n'avais plus de voix pour crier, je n'avais plus de possibilité de fermer les yeux. Je n'avais même plus la force de respirer, je crois. J'ai été prise dans un tourbillon qui ne s'arrêtait pas de tourner. Ne vous êtes-vous jamais trouvé dans la situation de ne pas pouvoir interrompre un cauchemar ? Vous vous battez pour vous réveiller et vous avez l'impression que des cordes vous entravent les bras, les pieds. Vous gigotez en vain, comme un poisson pris dans d'épais filets. Vous hurlez, mais aucun son ne sort de votre bouche et aucun secours ne vient à votre rescousse. Vous grattez vos draps, vos petits poings heurtent le vide. Le vide vous empoigne et vous secoue. Vous êtes plongé dans l'ignoble et vous y restez. Et vous y êtes enfermé. J'étais comme ferrée. Je n'ai rien pu faire d'autre que d'assister à la suite, car il y eut une suite...

« Le voisin avait maintenant son pantalon sur les chevilles et ma mère était étalée par terre, couverte de sang, du sang de mon père. L'assassin avait les yeux exorbités. C'étaient des flammes. Il les braquait maintenant sur ma mère. Oh ! j'ai vu à quoi ressemble l'enfer... Il voulait quelque chose. L'homme réclamait quelque chose à ma pauvre mère. Elle s'est débattue. Elle l'a griffé, elle l'a mordu. Il lui a alors ouvert le ventre. Des boyaux ont giclé, mon petit frère est sorti. Un coup de machette l'a coupé en deux et un autre a tranché la tête de maman. Le sanguinaire a quitté la chambre mais, avant de sortir de la maison, il est revenu vers le cadavre de mon père. Il lui a déchiré le pantalon. Il a ricané. Il était barbouillé. Il n'a pas vu mes yeux rougis entre les fentes de l'armoire. Il tenait toujours sa machette à la main. Il l'a soulevée et il a sectionné l'entrejambe de mon père. Il a pris ses bourses après lui avoir retiré la vie ! Comment peut-on faire ça ? Il a eu un mouvement de... de triomphe. Un geste du diable. Puis il est parti en riant. »

« **N**'itabiye iba ishaka iyayo ! Même la vache qui ne meugle pas veut voir son veau ! » Je vous le dis, monsieur, car certains de mes camarades d'école à Bukavu, quand je me suis trouvée en exil là-bas, ont pensé que j'étais sans cœur puisque je refusais de leur parler de mes parents. Vous en savez maintenant plus qu'eux ! Que je suis sotte, j'aurais pu leur raconter l'histoire de la reine mère Nyirakigeri Rwabugiri. Vers la fin du dix-neuvième siècle, on l'enveloppa de calomnies. On l'accusait de ne penser qu'à elle, de ne vivre que pour ses parures et de négliger son fils. Sa famille ne comptait-elle plus ? Pourquoi n'aidait-elle pas Rwabugiri, son fils et monarque régnant ? Était-ce qu'elle respectait plus l'or des étrangers qu'elle ne se préoccupait des difficultés du prince ? Et la rumeur colporta l'idée qu'elle aurait voulu que les faiseurs de roi, les mages en charge du code ésotérique qui régissait la marche de la monarchie, fussent congédiés. C'était une grave accusation, voyez-vous ! Les mages se sont peut-être divisés sur la conduite de la reine mère et sur celle à tenir. Ils n'étaient pas hommes à prendre facilement la mouche. Mais la rumeur enflait...

« Le pays se trouvait à un carrefour en ce temps-là. Le roi Kigeri IV Rwabugiri guerroyait, du Burundi au Kivu, pour donner à son long règne une plus grande assise territoriale. Ce qu'on appelle la modernité arrivait avec ses déguisements sympathiques mais malfaisants. Ce qu'on appelle le passé devait justifier son maintien ou disparaître. Il y eut donc une bataille importante : la bataille d'Ijwi, dans le Kivu. Kigeri IV y perdit ses fidèles lieutenants, parmi lesquels Nyirimigabo. On rendit la reine mère coupable de cet échec. Si elle avait prié pour son fils, commentait-on, l'armée royale eût triomphé ! Toujours est-il que la reine mère fut assassinée, parce qu'elle avait négligé son fils ! Je ne me

prends pas pour une reine mère ! Mais je sais que ce ne sont pas des déclarations émues, tous les matins et tous les soirs que Dieu fait, qui prouveront que mes pensées n'ont jamais déserté la mémoire des miens ! Et puis vous êtes un tourmenteur ! Mon tourmenteur. Pourquoi ne l'avouez-vous pas ?... Le dicton sur la vache qui ne meugle pas nous enseigne que les sentiments les plus forts n'ont pas besoin d'être criés sur les toits. Vous me poussez à le faire ! C'est aussi à l'école de Mélancolie que j'ai appris ce dicton et beaucoup d'autres encore. Entendez-vous comme moi des hurlements dans le vent... vous les entendez, n'est-ce pas ?

— Non.

— Pardon... Ce sont les souvenirs qui me reviennent comme l'odeur des saisons sèches ; ça me brise... Chaque nuit me ramène à ce moment où je me réveillai au milieu des chairs hachées de mes parents. Qui peut me garantir que le couvercle qui bout ne va pas à nouveau se soulever et laisser couler le bouillon de haine ? Je ne tiens pas tant que ça à ce monde, croyez-moi... Il me semble que je prostitue ma mémoire en vous parlant. Plus que cela, qu'est-ce qui me prouve que, depuis que je vous ai ouvert ma porte, je ne trahis pas les miens ? Je vois souvent des squelettes qui sortent des trous de la bêtise et qui viennent se mêler à d'autres squelettes. Et nous, mes parents et moi, les écrasons avec nos mots irrévélés, avec nos yeux étoilés...

— Il n'y a que les consciences soucieuses de repousser le mal qui peuvent se coaliser et éviter le retour des démons.

— La vôtre, parlez-moi de la vôtre. Que dit-elle précisément, cher étranger ?

— Elle plaint les morts et frémit à l'idée que d'autres pourraient s'ajouter à ceux que nous déplorons. L'histoire n'est jamais finie.

— Peut-être faut-il croire que c'est l'homme qui est fini. L'histoire ne s'écrit plus. Elle bégaie.

— Ne bégayons pas avec elle !

— Si vous le dites. Mais crions donc, crions ! Halte aux coupe-coupe !

— En criant au loup il apparaît. Il y a quand même une vie après les coupe-coupe. Ne le pensez-vous pas ? Avez-vous encore la force d'aimer, mademoiselle Souveraine ?

— La force ?.... Demandez-moi plutôt par quel miracle je suis descendue de l'armoire de mes parents. Vous passez à côté de la vraie

question, monsieur !

— Bien sûr ! Je suis bête. C'est en effet la bonne question. Et la vache ? Qui a eu l'idée de la mettre en cogestion entre vous et l'assassin ?...

— Vous le saurez !...

— Comme vous voulez !...

— Lorsque je suis descendue de l'armoire, après la tuerie, la nuit était complète. Il n'y avait plus aucun bruit sur la colline. Tout était calme. Je voulais croire que je sortais d'un cauchemar. Mais je me trouvais toujours au-dessus de l'armoire. Le film des événements m'est revenu. L'exécrable odeur qui régnait dans la chambre m'a remis les idées en place. Je ne pouvais plus compter sur personne. J'ai enjambé le cadre ouvragé dans lequel je me trouvais et j'ai glissé le long du meuble. Je suis tombée sur le ventre de ma mère et ses viscères m'ont aspergée de sang. J'ai rampé, je n'ai pas hurlé. Après être sortie un instant respirer un air plus frais, je suis revenue dans la maison, poussée par une force inouïe. Tout était sombre. Je me suis jetée au sol. J'ai étreint les restes de petit frère. J'ai respiré l'odeur des miens. J'ai baigné dans le sang coagulé des miens. Et puis, la douleur devenant intenable, j'ai rebondi comme un cabri contre les murs de la maison. Ma tête heurtait le mur et repartait ricocher contre l'armoire. J'étais une chose bondissante, un tas de chairs désarticulées parmi des morceaux de chair écartelée. Puis, avec la fatigue et les chocs, je me suis évanouie. Il est possible que des gens soient venus. Je ne peux le dire avec précision. Ils ont sûrement vu le spectacle qu'ils s'attendaient à trouver là. Ils sont repartis heureux, je présume, après leurs opérations de contrôle.

« Mère avait prétendu que je me trouvais ailleurs. Si les inspecteurs de l'extermination sont venus, ils n'étaient pas accompagnés de notre voisin, car ce dernier m'aurait vue étendue au milieu des cadavres. Or Modeste ne m'avait pas assassinée. Ma présence l'aurait intrigué. Quand je me suis réveillée, il flottait dans la maison une odeur encore plus épouvantable. La porte était ouverte. Il faisait toujours nuit. Combien de temps étais-je restée au milieu de mes parents et de mon frère découpés ? Un jour ? Deux ? Trois ? Je n'en sais rien. Je n'ai jamais cherché à le savoir. Les criminels le savent. Malgré les odeurs, je ne voulais pas quitter mes parents. On ne quitte pas les siens parce

qu'une odeur vous soulève le cœur. J'ai erré dans la maison silencieuse, oscillant entre l'envie de rester là, d'attendre la seconde tournée des machettes, et le désir de courir, de me sauver. J'ai finalement choisi de franchir le seuil de la porte. Je suis partie en titubant, après un dernier signe de la main aux morts. J'ai couru en zigzaguant vers le ruisseau, il était à trois kilomètres. Mais j'ai pris le chemin le plus long, qui passait par le bois. J'ai couru longtemps. J'avais soif. Puis j'ai vu l'eau. Le nez dans le ruisseau, j'ai bientôt bu plus qu'il ne le fallait. Une fois ma soif étanchée, j'ai aussi bu pour m'étouffer et en finir. Mais voilà, au bout d'un moment, j'ai recraché le trop-plein d'eau engloutie à la hâte. C'est aux premières lueurs de la journée qu'un homme m'a trouvée là. Il m'a remuée. Je me suis mise debout et suis retombée. L'instinct vous porte à fuir quand bien même vos forces sont maigres. L'homme m'a tendu une main. J'ai failli la mordre. Il m'a parlé. M'a rassurée. Je n'ai pas cru, je ne pouvais pas croire qu'on entendait encore des paroles comme les siennes, surtout qu'il avait la corpulence des Courts : "Viens à la maison. Nous allons te protéger." Trop tard, trop tard, me hurlait une voix qui me poussait à me débattre. Et je dis à l'homme : "Tu veux me découper en morceaux ? Laisse-moi me noyer ici. Laisse-moi finir dans l'eau.

« — Dieu est grand, Dieu seul est grand et Mohammed est son prophète ! Ne te débats pas comme ça, je ne suis pas un assassin.

« — Qu'est-ce qui me le prouve ? Tu vas certainement sortir une tige...

« — Une tige, mon enfant ? Pour te frapper ? Il y a assez de malheurs comme ça. Allez, viens, on te soignera, Sara et moi... Mais, c'est toi, Souveraine !"

« Il me connaissait. Je cessai de me débattre. "Je suis Souleymane. Souleymane Babazimpa !"

« Je ne connaissais plus personne. Plus personne ne pouvait gagner ma confiance.

« Il m'a soulevée et prise dans ses bras. On a péniblement remonté la colline. Quand on est arrivés chez lui, j'ai vu à sa montre de poignet qu'il était sept heures. Il me posa à terre et me présenta à Sara, sa femme, qui sortait de leur maison et était venue à notre rencontre. Il lui dit en me désignant : "*Ageze mu gahinga ka nyaga na nde !* Elle est arrivée dans un désert !" Chez nous, l'expression désigne quelqu'un

sans secours et en pleine détresse. Sara me tendit un bol de lait que je commençai à boire. Je suspendis mon action quand elle murmura à l'intention de son mari : "*Aga kurikiwe n'abagabo ntikabasiga !* Ce que poursuivent les hommes ne leur échappe pas !" Il la regarda avec un mélange de stupeur, de réprobation et de bonté. Il riposta vivement en tournant son visage dans ma direction : "Tu n'es pas un buffle. Et ceux qui te pourchassent devront passer sur nos corps avant de t'atteindre." Je pus alors, en entendant ces mots, vider d'un trait mon bol de lait. »

« **J**e suis restée chez Sara et Souleymane Babazimpa plus d'un mois. Cinq fois par jour, ils faisaient s'envoler leurs prières de l'aube, de la mi-journée, de l'après-midi, du coucher du soleil et du soir. Chacun priait dans son espace, et jamais tous les deux ensemble. La première fois que j'entendis leur prière, dans la langue arabe que je ne connaissais pas, je crus qu'on complotait pour ma fin. Le réflexe est de se raidir, de lancer aussi au vent du hasard une supplique à un protecteur invisible et caché dans le ventre du destin. L'instinct de vie réapparaissait certains jours, lorsque le souvenir de mes parents suppliciés ne m'obsédait pas trop. Mes sauveurs me prodiguaient tout ce qu'ils pouvaient pour que je tienne le choc. Ils priaient beaucoup et je les entendais lancer d'une voix implorante : "*Bissimillahi rahmani rahim.*" Ils m'ont expliqué qu'ils invoquaient Allah : "Au nom de Dieu le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux." Ces voix-là, là, me tenaient en vie, comme on maintient éveillé un malade afin qu'il ne sombre pas dans un coma irréparable. Mes hôtes m'ont expliqué que leur conversion à l'islam avait eu lieu après la précédente saison des coupe-coupe. Ils m'ont dit leur espoir d'accomplir un jour le pèlerinage à La Mecque. Ils m'ont dit que ceux qui étaient membres de leur religion avaient refusé les machettes. Ils avaient compris que le Malin, Shaytan le méchant, celui qui avait été décroché des étoiles et du cercle de Lumière, était à l'œuvre au Pays des Mille Collines.

« Ils me racontèrent que ce mystérieux Shaytan, d'abord ange près du Créateur, s'était rebellé au point de défier Allah, de jurer au Très Miséricordieux qu'il viendrait sur terre, le miel aux dents, détourner les hommes et les femmes du bon chemin. Le Malin, dont l'orgueil avait grandi de manière démesurée, avait été déchu. Il voulait malgré tout prouver sa puissance de destruction en enrolant les naïfs. Ici, au Pays

des Mille Collines, il recrutait des machetteurs, enrégimentait les faibles d'esprit, réussissait à corrompre tous ceux qui lui prêtaient attention et ne lui ôtaient pas ses masques. Pauvres de nous, ce Shaytan qui connaissait nos points faibles avait pris ses quartiers décennaux dans nos collines, y prospérant sous les crucifix, dans les temples, dans l'appareil d'État, à la faveur de la plus petite brume qui sait si bien couvrir les manœuvres des fourbes. Et le déchu savait se glisser partout, usant avec succès du miel de sa parole pour happer les cœurs et les polluer de ses sombres messages. C'est bien ainsi, m'apprit Souleymane, que Shaytan attrapait ses fidèles, les remodelait pour une œuvre de haine et de catastrophe. Il voulait, au jour du jugement dernier, toiser Allah et lui dire : "Comptons nos divisions et on verra lequel d'entre nous deux possède l'armée la plus nombreuse." Ceux qui suivent Shaytan ne sont que des envieux, a dit Sara. Et elle a ajouté : "*Barashaka ibya Macigata !* Ils courent la langue par terre derrière les biens de Macigata !" Ils lorgnent et envient toujours les biens d'autrui...

« J'ai trouvé chez les Babazimpa un front désuni quant aux endroits où ils priaient pour l'élévation de leurs âmes, mais uni dans la pratique de la bonté. Pendant mon séjour, j'ai été nourrie et réconfortée. Des idées noires me poussaient souvent à vouloir aller me jeter dans le ruisseau où Souleymane m'avait trouvée. Mais il n'était pas assez profond pour que je m'y noie. On ne se noie pas dans une flaque d'eau. "On ne se retire pas de la vie, avait surenchéri Sara. C'est mal, c'est céder aux risettes de Shaytan. On lutte !"

« Peut-être... Je ne disais rien. Mais maintenant je répliquerais que nous n'avons pas toujours la raison comme guide. Quand elle s'évapore ou nous abandonne, tout nous échappe et l'envie de mourir nous submerge. J'ai alors parfois la sensation de me trouver sous une montagne qui, tout à coup, commence à s'effondrer.

« Vivre chez mes sauveurs ne fut pas une partie de plaisir. Des hommes armés sont venus à plusieurs reprises. Parfois, il s'en est fallu d'un cheveu qu'ils ne me découvrent et me tirent de la cachette où je me réfugiais à la moindre présence étrangère suspecte. Les massacreurs parcouraient la colline pour y arracher les Longs, "ces mauvaises herbes, disaient-ils, qui étouffent et nuisent à la fertilité du sol national". Ils réclamaient encore des têtes à machetter. Les troupes de miliciens assoiffés de sang arrivaient par paquets, compacts, comme une meute qui ne chasse le buffle derrière lequel elle est lancée que rassemblée. Ils

ne m'avaient pas trouvée.

« Des femmes, chargées d'innocentes cruches et enroulées dans nos vieux pagnes, avaient aussi fait escale chez Souleymane et Sara. Au hasard de conversations anodines, elles avaient glissé un mot sur les cancrelats fugitifs qui s'étaient éparpillés dans la brousse et qu'il fallait écraser. N'en avez-vous pas vu ? Non ! répondaient Sara et Souleymane. Vraiment ? Pouvez-vous le jurer sur la tête de vos enfants ? "Mais on n'a pas d'enfants. Comment voulez-vous que nous jurions sur leurs têtes ?" Ah, oui, quelle idée aussi de ne pas en avoir ! Le pays va maintenant être propre pour eux. C'est maintenant qu'il faut en faire. Vous avez entendu la radio ? "On n'a pas de radio. Les piles sont bien chères, par les temps qui courent. Que dit-elle donc ?" Vos yeux et vos oreilles de musulmans vous égarent. Vous êtes nés chrétiens, non ? Ne l'oubliez pas ! Qui s'écarte de la famille chrétienne le regrette tôt ou tard. On se demande ce qui nous retient de vous briser les jarrets, à vous aussi, même si vous êtes de la famille des Courts, vous trahissez quand même l'autre famille chrétienne ! Et quand on prend la fâcheuse habitude de trahir, eh bien, on trahit encore ! Réfléchissez à ça et à votre éloignement de l'Église de Jésus-Christ. Il est furieux, vous savez ? Oh, tous les prophètes doivent bien être furieux de ce qui se passe. Quoi, Babazimpa ? Surveille tes paroles... On ne tolérera pas longtemps tes agissements. Messieurs, la barbarie n'est pas un programme. Souvenez-vous des croisades !... Hein, que dis-tu, Souleymane Babazimpa ? Tu es dans l'opposition, n'est-ce pas ? Je dis que ce qui se passe n'est pas normal. Voici que des chrétiens tuent des chrétiens. C'est à n'y rien comprendre !... Nous ne pourchassons pas des chrétiens... Mais des... des cancrelats ! C'est pas pareil, Babazimpa ! Et puis, c'est très politique ça, c'est politique, ce que tu dis, toi qui as choisi l'islam contre la religion de ta mère ! Ma foi me guide ! Quelle foi, Babazimpa ? Il faut en finir avec les nuisibles. Ils ont tué le Président. Ta femme et toi, vous deux-là, les musulmans, vous êtes au courant que les cancrelats ont tué le Président en faisant tomber son avion ?...

« Oui, on savait que le Président avait été tué la veille du déclenchement du ravage final. Le gouvernement et les miliciens avaient donc décrété que ceux qui avaient signé cet acte et qui se trouvaient forcément du côté des Longs et de leurs valets — quelques Courts bien

pensants, mais que l'on appelait les poltrons — méritaient un châtiment exemplaire et un nettoyage définitif. Les femmes qui s'arrêtaient sous nos fenêtres et qui pénétraient d'ailleurs dans la maison, déposant au seuil de la porte leurs sauts d'eau, nous épiaient en réalité. Les hommes venaient à leur rescousse et ils reparlaient de la mort du Président. Elle était selon eux un drame inacceptable : "Vous vous rendez compte, abattre l'avion dans lequel se trouvait le Président ! Dieu du ciel, il a quand même voulu mourir chez lui, presque dans son lit." L'avion dans lequel il était et qu'un missile avait frappé était en effet venu s'écraser dans le jardin du domicile privé du président Habyarimana ! "Prions, prions, Sara, prions, Souleymane, pour son âme ! Il a sacrifié son corps pour nous. Prions !"...

« Si Babazimpa avait été ici, face à vous, il vous aurait dit :

« "Sara et moi baissions la tête et des Notre Père qui es aux cieux, mêlés à nos versets islamiques, éclataient derrière les gémissements. Puis les voix lugubres des Courts assoiffés de sang allaient certainement troubler la petite Souveraine dans sa cachette..."

« "Vous n'avez pas la radio, Babazimpa, reprirent les visiteurs, mais c'est terrible, ce qui est arrivé. Le président Juvénal Habyarimana n'était d'ailleurs pas seul dans son avion. Ce sont les rebelles, ces Longs que nous allons raccourcir jusqu'au dernier, qui ont fait le coup !

« — Il y avait aussi à son bord Cyprien Ntaryamira, le président du Burundi et des ministres. Le Burundi réclame des explications.

« — Savez-vous, Sara et Souleymane, que c'est sur la colline de Kanombe, où est situé l'aéroport de Kigali, que le président assassiné est tombé ? Son avion s'est écrasé dans sa résidence privée. Il est venu s'éteindre sous les yeux de son totem, le python géant qu'il entretenait et nourrissait lui-même sous le grand fromager millénaire de son immense jardin.

« — Pauvre animal orphelin ! Vous savez quoi ? Il a versé des larmes quand il a rampé vers le corps déchiqueté de son bienheureux maître.

« — N'écoutez pas les calomnies de nos ennemis, qui prétendent avoir attrapé le python. Il n'est pas tombé entre leurs mains. Ils ne l'ont pas tué, comme ils le laissent entendre. N'est-ce pas, Rifa ?

« — Oui, il a disparu, le lendemain de la mort calamiteuse de notre bien-aimé président. Si nos adversaires l'avaient tué, ils n'auraient pas manqué de l'exhiber partout. Sur les portes de la résidence présidentielle, vous ne le savez pas, Souleymane, car vous n'avez pas

de radio, la croix à cinq branches qui se trouvait à l'entrée de la chapelle de sa maison et qui représentait les cinq enfants de notre regretté Habyarimana, s'est mise à saigner. N'est-ce pas la preuve que le ciel est avec nous ?

« — Disons-le, mes amis, le président Habyarimana a été trop lent à écraser la vermine et trop bon. Il aurait dû finir le travail préconisé depuis les années cinquante par le manifeste des Courts.

« — Absolument ! Voilà ce qui lui est arrivé ! Ah ! comme le dit le chef de 'Ceux qui combattent ensemble', je veux parler de nos valeureux soldats de l'ombre, il ne faut plus avoir la main qui tremble. Il faut trancher, couper, réduire les Longs à néant. La vengeance doit être totale, sinon nous retournerons en esclavage. Les Longs veulent encore nous imposer leur loi. Vous savez bien qu'ils ne pensent qu'à remettre en place la monarchie et à soumettre la majorité à leur volonté. Moi, Crépin Siruju, je ne fais pas de politique, mais les Longs ne veulent nous voir que courbant l'échine devant eux et les servant comme si notre unique vocation consistait à faire briller leurs souliers. Vous n'avez pas d'enfant, Sara et Souleymane ! Vous ne savez donc pas ce que c'est que de donner naissance à des êtres qui n'auront qu'à obéir à une minorité. Ces Longs, ils sont quand même moins nombreux que nous ! Et si on les laisse faire, nous ne serons jamais bons qu'à leur torcher le cul ! Et puis, pendant que je parle, j'ai oublié de vous poser cette question : Avez-vous reçu de nouvelles machettes ?

« — Non.

« — En voici une ! Je vous l'ai apportée, car on ne sait jamais... Si un cafard vient à traîner ici, vous avez maintenant ce avec quoi vous l'achèverez. Que Dieu vous bénisse !..."

« Moi, Souveraine, j'ai frissonné quand j'ai vu la machette neuve remise à Souleymane. Ne finirait-il pas, au rythme infernal auquel Shaytan soumettait sa résistance, par lâcher prise et, un jour, abattre l'objet sur moi ? Qu'est-ce qui l'en empêcherait ? Les gens continuaient à le visiter, à vouloir l'enrôler. Il prétendit qu'il avait rallié une équipe chargée de livrer des patates à une garnison militaire qui combattait l'armée rebelle. Il me raconta qu'ils avaient déjà vécu des événements sanglants analogues onze années auparavant sur une autre colline, avant de s'établir à Kuito. Les responsables et les auteurs de ces meurtres perpétrés sur les Longs n'avaient pas été arrêtés. Il en avait été ulcéré. Il

avait donc dénoncé cette culture de l'impunité dans laquelle nombre de Courts se vautraient. En signe de protestation, une nuit, il avait écrit à la chaux, sur tous les murs des maisons des criminels, cette phrase : *Karaba zi kurye !* Cela voulait dire : "Lave-toi les mains qu'ils te mangent !". En d'autres termes, l'expression s'adressait à un malfaiteur qu'on prévenait de se préparer à subir la punition due à son forfait. Cela n'avait pas plu. On avait su quel justicier en était l'auteur. Souleymane avait failli être lynché. Il avait dû quitter la colline et se résoudre au règne de l'impunité. La culture de la *kubana*, de la cohabitation, à laquelle il tenait semblait un vœu pieu. Souleymane voulait toujours y croire comme il croyait en Allah. Mais voilà, quand les tueries avaient repris en 1994, plus industrielles et plus monstrueuses que jamais, il décida de ne pas flancher. Il voulait vaincre Shaytan. Il ne quitterait pas Kuito !

« Chez Souleymane, je devais donc me cacher au moindre bruit suspect et me jeter sous le lit, dans la cuisine, derrière les marmites. Un jour, j'ai remué une jambe et une casserole en a heurté une autre. Une femme qui revenait du ruisseau avec sa charge sur la tête s'inquiéta de ce bruit.

« "C'est une souris, maugréa Sara. On en a beaucoup, ces temps-ci, à cause de tous ces morts qui sont abandonnés partout, qui pullulent partout..." »

« Quitter la colline où j'étais réfugiée devenait urgent. Les massacreurs se montraient nerveux et impitoyables depuis que l'armée rebelle, formée de nos compatriotes exilés, prenait le dessus sur la soldatesque gouvernementale. Celle-ci pleurait toujours le Président pulvérisé dans son oiseau de fer volant. Les insurgés, organisés et pressés de mettre fin au carnage final qui décimait les Longs, transperçaient les lignes de défense des Courts. Ils gagnaient du terrain, infligeant défaite sur défaite à une armée bientôt disloquée et qui se débandait sur les fronts principaux. Les troupes des libérateurs, il faut bien les nommer ainsi, avançaient, mais il y avait des champs de mines qu'il fallait éviter et les opérations de contournement ralentissaient la prise de Kigali. À mesure que leur situation se dégradait, les miliciens déployaient une activité toujours plus meurtrière à l'encontre des Longs. Nous étions en juin 1994 et les tueries commencées en avril se poursuivaient. Je devais partir car les exterminateurs fouillaient maintenant, dans les localités proches de Kuito, toutes les maisons appartenant aux Courts dont le comportement était jugé peu conforme aux ordres de la radio des Mille Collines.

« Ces justes et courageux Courts étaient présentés comme de "purs crétins à écraser". Nombreux, chez qui l'on avait trouvé des Longs qu'ils protégeaient, étaient extraits de leurs maisons, déshabillés, fouettés et décapités. Ceux sur qui pesaient des doutes avaient aussi été expulsés de leurs habitations et jetés nus sur les routes. Les miliciens balançaient à l'intérieur de leurs domiciles des gaz asphyxiants. Si un Long toussait ou en sortait, on le découpait, et on appliquait une lugubre et épouvantable sanction à celui qui l'avait protégé : elle consistait à débiter le malheureux, c'est-à-dire à le découper en tranches comme on tronçonne du bois.

« Dans ces conditions, Souleymane, la crème des hommes, était en danger. Il m'avait parlé de son frère Ibrahima, établi à Bukavu. Il pensait que je devais le rejoindre, car, un jour ou l'autre, on me trouverait chez lui et on nous décimerait tous. Comment faire pour gagner Bukavu ? Nous étions pris entre plusieurs feux : celui des sinistres miliciens, celui des petites gens qui aiment à dénoncer, celui d'une armée au bord de la déroute et qui tirait alors, dans son affolement, sur tout ce qui bougeait. Voyager jusqu'au Zaïre était compliqué et dangereux sur des routes peu sûres, fermées par endroits, coupées par des pillards, impraticables sous la menace des clous que les miliciens y déversaient et des machettes qui venaient finir le cynique travail. On arrachait brutalement de malheureux fuyards des véhicules aux pneus crevés, avant de leur trancher la gorge. Je devais donc m'aventurer dans une zone périlleuse, naviguer au préalable sur un lac autour duquel la sécurité était incertaine, avant d'espérer atteindre la petite ville de Kolobito où, selon Souleymane, il n'y avait plus personne à massacrer, mais où rôdaient encore des gens ivres, drogués et malfaisants. Les hordes de Shaytan les plus virulentes s'étaient dispersées comme des vautours mobiles qui semaient la mort partout et dans les forêts où on leur avait dit que les Longs se terraient désormais, munis de quelques frondes, flèches, billes et morceaux de bois pour se défendre. Un milicien, semble-t-il, avait été abattu avec une boule de pétanque et un autre avait pris une pique de brochette d'agneau dans l'œil. Même borgne, il voulait encore aller tuer les Longs, jurait qu'il "tronçonnerait ces longs arbres jusqu'au dernier". Les femmes qui s'arrêtaient chez Souleymane colportaient ces chroniques de la démence civile. La route, les points d'eau et les sous-bois étaient donc devenus les lieux idéaux pour la traque. C'est ainsi que, le jour même de mon départ du domicile de mes sauveurs, une femme dévastée se présenta. Malgré son état, son air effaré, ses cheveux noués par la crasse et le désespoir, je la reconnus : Dorlothée Avelimanga ! Mon Dieu, elle transpirait le déchirement même ! Ses cheveux n'avaient pas été peignés depuis plusieurs jours.

« Dorlothée était une Longue. Elle avait épousé un Très Court, Melchior-Gaspard Avelimanga, un danseur électrique qui avait choisi Épileptique Avelimanga pour nom de scène.

« L'éprouvée se tenait devant nous, spectrale, désespérée. Je courus vers

elle, me dégageant de la peur de l'approcher qui tentait de me ligoter. Depuis des années, la rumeur la faisait passer pour folle. En fait, les Courts s'énervaient qu'une femme aussi grande et belle ait épousé un homme aussi petit que le bondissant Avelimanga. Il avait une tête carrée, des yeux globuleux, des lèvres épaisses. Et les Courts s'étranglaient de rage : "Qu'est-ce qu'elle lui trouve ? C'est n'importe quoi ! Elle a fait ce choix pour nous ridiculiser", grommelaient les Courts les plus radicaux. Dorlothée aimait son homme, car les sentiments ne s'alignent ni ne s'ajustent sur ce type de considérations brandi par les aigris. Mais Dorlothée le battait aussi et, ça, c'était le pompon !

« Là, chez mes sauveurs, la femme qui se présentait à nous aurait effrayé Shaytan ! Je la revois, hagarde, la langue jaunâtre, les cils couverts de merde, les lèvres blêmes, la bouche tordue. Elle parlait de manière hachée puis s'interrompait sans finir ses phrases, ses yeux hallucinés fixant le vide. Parfois, ils se mettaient à clignoter, dangereusement. On avait fendu son mari. "Comme du bois ?" interrogea Sara. Elle fit un signe approbateur et se couvrit les yeux de ses deux mains pleines de boue et de sang séché. Mais l'horreur hurlait encore en elle et la pauvre femme se lamenta : "La mort m'a refusée. Elle m'a refusée...", ne cessait-elle de gémir. À l'heure de mon départ pour Bukavu, elle refusa de nous suivre, bien que Souleymane lui ordonnât de ne pas rester là, lui dît que les tueurs reviendraient... Elle prétendit que ce n'était pas la peine de fuir une hyène si on devait, quelques mètres plus loin, se jeter dans sa gueule. "Autant l'attendre ici. Là, sur cette pierre", lâcha-t-elle en se laissant tomber sur un rocher à côté duquel se tenait Sara.

« Ma fuite à travers la forêt, à pied, dans la nuit, n'a pas été le voyage de mes rêves. En ai-je d'ailleurs un ? Oui, monsieur. Mais il est toujours tourné vers mes parents. On a beau dire, on a beau faire, on a beau ne rien faire et laisser couler sa vie comme une brume, on rechute toujours au point de non-rupture avec soi-même : on retombe sur son tourment essentiel. Pour moi, il était tout entier contenu dans cette interrogation : "Pourquoi mes parents sont-ils partis et pas moi ?" Je sais, vous me l'avez déjà déclaré, il faut vivre pour témoigner ! Alors je témoigne, mais ce n'est pas une vie... Ma fuite, Souleymane l'a bien organisée !

« Nous avons repoussé les ronces avec la machette donnée par les gens qui patrouillaient sous les ordres des Interahamwe, la milice armée

gouvernementale en continuelle déroute. Si l'on croisait des tueurs, Souleymane me jura qu'il les affronterait. La lame du coupe-coupe qu'il brandit brilla dangereusement dans la nuit. Mon protecteur aurait-il été capable de l'utiliser si l'on nous agressait ? Je le crois. Il y avait une telle détermination en lui, une foi inflexible qui me galvanisait aussi. Quand j'ai eu faim, il m'a nourri. Quand je glissais, il me tenait un moment la main. Quand je tombais, il venait me relever. Quand mon souffle se hachait car la fatigue me brûlait les poumons et me lançait un paquet de fourmis dans les jambes, il me portait. Nous avons marché des heures dans la nuit, pendant que les assassins dormaient. À l'aube, il a dit sa prière sur un tapis d'herbes puis nous avons continué la marche. On a buté sur des corps qui pourrissaient dans la forêt. Leur odeur nous alertait aussi, mais cette odeur-là était partout. Nous avons effrayé des animaux qui venaient manger de la chair humaine. Leurs yeux de charognards dérangés dans leur besoin fuyaient en balayant la nuit de leurs mobiles et effrayantes. Elles filaient, transperçant les ténèbres et la brume comme des lucioles gorgées de sang. On marchait encore plus vite, pour s'écarter des zones de puanteur, pour ne pas devenir soi-même une viande sur laquelle viendraient s'abattre vautours et chacals. Malgré moi, des larmes ont ruisselé sur mon visage, puis elles ont tari. Je divague, monsieur ?

— Bien sûr que non !

— Le bagage qui contenait mes vêtements et quelques victuailles nous encombraient. Je proposai de l'abandonner. Souleymane refusa. "Tout ce chemin parcouru pour rien ? On va bientôt arriver au lac. Il y aura bien une pirogue libre sur la côte !" ... On a encore marché jusqu'à épuisement avant que n'apparaisse, sous le jour naissant, mais pris dans la gangue de la brume, quelque chose que l'œil exercé de mon guide distingua et annonça : une étendue d'eau. "C'est le lac !" fit-il vivement. Il repéra une pirogue. Il m'y installa. Il n'y avait pas de temps à perdre ni de souffle à reprendre. On pagaya. Souleymane fit le gros des efforts, mes petites mains ne servant à rien d'autre qu'à trembler. "On va y arriver ! On va y arriver", m'encourageait le saint homme qui devait entendre les claquements nerveux de mes dents. Il faisait aussi froid, ce matin-là. Et puis il y avait des corps gonflés comme des baudruches dans le lac. Nous les repoussions pour passer. "Prends un gilet supplémentaire. Prends-le donc !" Et je tirai de mon barda et jetai sur les épaules un pull-over, le premier que mes doigts rencontrèrent.

“J’ai connu tes parents. Ils ont donné des chaussures à ceux qui n’en avaient pas. C’étaient des gens bien... Nous serons bientôt à Kolobito. Le soleil nous y réchauffera. Tu y prendras la première voiture qui pourra te transporter jusqu’à Cyanguu. La ville est contrôlée par les exterminateurs.” Est-ce que ça valait vraiment la peine d’y aller ? De s’époumoner pour cela ? Dorlothée n’avait-elle pas eu raison de rester à Kuito ?...

— Quel drôle de prénom, quand même !

— Monsieur, c’est comme ça, chez nous. Seuls les prénoms sont drôles, nous disent souvent les étrangers. Pour nous, ce ne sont que des prénoms... Et pourquoi n’irais-je pas plutôt à Bujumbura ? j’ai demandé à Souleymane Babazimpa. “Bujumbura n’est guère plus facile d’accès que le Zaïre. Au moins, ce dernier est grand et donc plus difficile à contrôler. Bukavu me paraît plus jouable. Mon frère Ibrahimia t’y accordera toute l’aide et l’attention nécessaires.” J’insistai : je préférerais Bujumbura. Il ne flancha pas et répliqua : “Buja m’inquiète aussi. À tout moment, ce qui se passe ici peut surgir là-bas ! Nos populations sont semblables et les gens de ce pays cousin couvent la même fièvre que celle qui tue chez nous. Et c’est une fièvre qui n’a pas encore de vaccin pour la prévenir ni de médicament pour la guérir. Il ne faut pas y aller ou baisser les bras, tu comprends, Souveraine ? — Oui, je t’entends, oncle Souleymane...” Il fut content de ce mot et m’étreignit. “Il te reste le plus dur à faire : approcher l’échoppe d’Ibrahimia ! Tu lui remettras les kolas du pays que j’ai mises dans ton bagage... Ce n’est pas le plus important. Tu pourras aussi les partager avec les adultes qui voyageront avec toi.”

« Il se tut.

« Des questions m’assaillirent. Pourquoi restait-il ? Retrouverait-il sa femme, la merveilleuse Sara, vivante, après m’avoir mise dans une voiture ? Les machettes continueraient-elles d’épargner Dorlothée ? Elle tenait désormais compagnie à Sara et, comme la mort ne voulait pas d’elle, Sara ne se trouvait-elle pas en danger ? Je songeai à mille scénarios. Ils moulinaient dans ma petite tête d’oisillon effrayé et qui volait d’une pensée fragile à une autre, farfelue ou tragique. J’étais encore sous la protection d’un saint homme qui voulait, malgré toutes les horreurs qui nous environnaient, demeurer à Kuito.

« Nous avons payagé et payagé et avons enfin accosté. Restait à gagner la terre ferme et le cœur de Kolobito. Un timide soleil perça la

brume à dix heures. Nous étions trempés et tremblants. Moi de froid et de frayeurs, mon guide de toute l'eau reçue et des angoisses qu'il dissimulait tant bien que mal. Je voyais néanmoins à ses pommettes qui tressautaient que son calme n'était qu'apparent. On s'assit. Il me frictionna le dos, me réconforta encore. On marcha sur la terre ferme. Il fallait couper à travers le bois pour rejoindre la route. Ne pas être à découvert était la consigne que nous observions. Midi nous trouva sur la portion de route à peu près tranquille, selon les indications qui avaient été transmises à mon sauveur. Il me demanda d'attendre sous un palmier et se retira pour prier. Il revint et nous marchâmes encore un moment qui me sembla interminable. Les bruits de voitures nous alertèrent que nous étions au bout de nos peines. Il fallait s'assurer que les occupants de ces véhicules étaient bien de notre camp et non de celui des assassins. On allait bientôt le savoir. "Par Allah le Miséricordieux, celui qui est, a été et sera ! Ô unique pourvoyeur de bienfaits et pourfendeur des injustices, fais en sorte que cette enfant atteigne Cyangugu, puis Bukavu !"

« Il n'avait d'ailleurs cessé de psalmodier des prières sur le chemin. Les vrombissements des moteurs se rapprochèrent et Souleymane me demanda de l'attendre derrière un buisson. J'ai obéi. Il est parti vérifier que nous ne tomberions pas sur des patrouilles de la mort, bourrées de miliciens et de battes en bois cloutées, ces gourdins qui fracassaient les crânes dans le pays. Les véhicules qui étaient là étaient bondés de Longs et de Courts sympathiques. Ces derniers avaient refusé la carte de bourreau pour brandir celle du tendre et s'enfuyaient à leurs risques et périls en notre maudite compagnie. Avant de me fourrer dans un minibus Toyota gris, Souleymane me noua deux bras frémissants autour des reins, donna de l'argent au chauffeur après avoir parlementé, car on parlementait même en ces circonstances-là. Alors que nous étions prêts à partir, un troupeau de bovins coupa la route. Nous dûmes patienter un moment, qui nous parut infini, que les bêtes aient quitté la chaussée. C'était un troupeau sans berger et qui meuglait à fendre l'âme. L'homme avait certainement péri sous les gourdins et ses vaches s'étaient enfuies. Loin du théâtre où s'était déroulé le meurtre, elles erraient ensemble à Kolobito et poussaient maintenant dans l'air empesé la plainte, poignante et cacophonique, sur l'absent. Il fallait les voir se contorsionner de douleur et remuer leurs lourdes têtes pleines de chagrin. Les nôtres l'étaient aussi, mais que pouvions-nous faire ?

Leurs pis alourdis de lait les empêchaient aussi d'avancer. Le chauffeur klaxonna à la fois de rage et d'impatience, mais les pauvres animaux meuglèrent et vinrent poser leurs museaux baveux sur les vitres du minibus, les badigeonnant de leurs peines et frustrations, nous faisant sentir leur haleine chaude et chargée de détresse. Nous étions embarqués dans la même galère ! Elles ne pouvaient le comprendre.

« Serrés dans la voiture, nous regardions douloureusement ces vaches dodelinantes qui agitaient leurs cornes comme pour se délester d'un poids encombrant. Nous étions sans réponse. Nous étions aussi des larmes ambulantes qui voulaient filer vers le Zaïre pour l'arroser de nos suppliques. Les vaches bloquaient la route, compactes, interdisant tout passage en force. Puis le troupeau bougea, maladroitement, maladivement. Allaient-elles s'écrouler et s'affaïsser ? Leurs hésitations auraient suscité beaucoup de compassion en d'autres temps, mais là cela créa une tension palpable à l'intérieur de notre véhicule. Je sentis bourgeonner en moi ce qui nous reste encore de fibres d'amour même quand on a les sens déjà en alerte maximale et vibrants d'une forte indignation. Les vaches ne s'affaïssèrent pas. Elles marchèrent à petits sabots vers le bois. Qui les y croiserait ? Des vachers surgis de la brume ? Des soldats en déroute et affamés ? De petits paysans voyant tomber dans leurs mains un trésor inattendu ? Ce troupeau-là avait-il été délaissé par son berger qui avait fui pour sauver sa peau ? "Non, grommela un homme dans la voiture, comme s'il avait entendu ce que je disais en moi-même. On n'abandonne jamais ses vaches !" Le véhicule qui piaffait fit crisser ses pneus au démarrage, laissant derrière nous un nuage de fumée qui m'empêcha d'admirer une dernière fois le visage de mon sauveur. Avant qu'on se sépare, il avait vidé dans mon gousset tout l'argent qu'il possédait. »

« **Q**uand le minibus s'est ébranlé, et tandis que nos têtes ricochaient sur les sièges au rythme saccadé des nerveux changements de vitesse du chauffeur, j'ai pleuré. J'ai encore pleuré en silence. Mon sort dépendait du hasard. Je pensai aussi au triste sort des vaches et mon désespoir augmenta. La folle conduite du chauffeur pouvait finir par un choc frontal avec un autre véhicule ou une chute dans un ravin. Le chauffeur roulait vraiment trop vite. Remarquez, l'armée silencieuse des machetteurs pouvait surgir de n'importe quelle colline et, munie de clous, de coupe-coupe et de gourdins, venir nous achever... J'eus alors une envie de lait ! Je voulais boire du lait. Sentir son rafraîchissant arôme m'eût procuré une joie intense. Pendant que nous foncions vers l'horizon bleuté, celui qui forme le décor de nos paysages, je pensais que le lait aurait pu faire dissoudre l'angoisse qui montait en moi au fur et à mesure que notre conducteur prenait les virages en épingle à cheveux. On était ballottés de gauche à droite, on était projetés les uns sur les autres. On frôlait la mort. Avant de périr, je voulais boire du lait. Les images des vaches de Kolobito que nous avions laissées derrière nous revinrent me hanter. J'avais bien vu qu'elles étaient alourdies par le lait qui n'avait sûrement pas été tiré depuis plusieurs jours. Et ce lait-là chatouillait mes papilles et augmentait mon amour de ce breuvage. Le chant du désespoir des bovins esseulés avait sûrement continué dans la plaine où elles s'étaient élancées. Un fermier les entendrait peut-être et verrait, à leurs pis surgonflés, le moyen de les soulager et de s'enrichir : en pressant des mamelles impatientes de l'être. Aurait-il seulement assez d'amour et de compassion pour les consoler de la perte de leur vacher ?

« Dans le minibus, les visages étaient anxieux. Chacun gisait au fond d'un monde de terreurs passées ou redoutées. Des images de parents

perdus, découpés, des scènes atroces trottaient en boucle dans nos têtes. Des femmes qui se trouvaient dans le véhicule, prostrées, se serraient le bas-ventre. Elles avaient peut-être souffert des assauts de tiges non désirées et criminelles. Qui pourrait recoudre leur intimité outragée ? Il y eut plus tard, à Bukavu, un homme qui leur redonnait vie, le docteur Denis Mukwege. On l'appelait l'homme qui sait réparer les femmes. Nombre de mes compatriotes violentées se précipitèrent chez ce drôle de couturier ! Celui-là mérite toute notre reconnaissance !

« Avant d'arriver à lui, avant d'atteindre Bukavu, la traversée de la campagne fut nerveuse, éprouvante. Parfois, le chauffeur, alerté par une connaissance que nous croisions dans un village et auprès de qui il s'informait, prenait des sentiers de broussaille, coupait à travers champs. L'usage des téléphones portables n'était pas répandu comme aujourd'hui, sinon nous aurions pu, par les soins d'un indicateur bienveillant, savoir si la route était sûre. Nous avançâmes dans l'incertitude. Nos paysages ne sont pas si monotones que ça. Certaines collines portaient déjà l'allure blonde que leur donnent les plantes de maïs séchées ou les feuilles de bananiers morts. À d'autres endroits, ce n'est pas la couleur rouge de la latérite qui sautait aux yeux, mais celle du sang des victimes. Des corps de femmes et d'hommes gisaient çà et là le long de notre route. Des enfants s'étaient peut-être enfuis, plus vifs que leurs parents, plus vifs que les bedonnants assassins qui n'avaient pu leur courir après. Nos vertes collines avaient été tristement repeintes. Les meurtriers ne s'empressaient pas de donner des sépultures aux cadavres, ils les laissaient pourrir au soleil pour que les mouches et les vautours s'en saisissent. Puis, avant la ville frontalière de Cyangugu, je découvris un spectacle étonnant : des champs de thé s'étendaient sur plusieurs hectares. Ils offraient un calme trompeur au paysage empuanti que nous traversions. Les petits bouquets de plantes de thé, alignés et réguliers, s'apparentaient à des boutons de gazon surélevés.

« J'ai pensé, des années plus tard, lors de mon voyage de retour, qu'il devait être doux de s'étendre sur ce tapis de verdure. J'aurais aimé vérifier la réalité de cette sensation, mais sans doute l'occasion ne s'en présenterait-elle jamais.

« Au cours de notre fuite qui remonte à vingt ans, nous avons fait une pause déjeuner qui me revient en mémoire, car le chauffeur avait faim. Il s'était arrêté dans un village qu'il savait inoffensif. Trois paysans passablement âgés et deux paysannes nous servirent à boire. Ils nous

proposèrent, contre de l'argent, de l'eau, des brochettes de viande, de la bière de banane, des maracujas, ou fruits de la Passion, et des bananes plantain, vertes et cuites à l'eau. Notre troupe se jeta sur tout ce qui était comestible.

« Les hommes, et surtout mon voisin, le petit vieux, engloutirent goulûment les brochettes d'agneau qui cuisaient sous un hangar. Je notai que chacun dissimulait les piques en bambou, dures aux flammes, dans les poches. Ceux qui le firent avaient-ils l'impression de posséder enfin une arme de défense contre les assassins ? Je le crois. C'étaient de pauvres armes, des fléchettes qui n'auraient pas fait le poids devant le métal hurlant des machettes ! Dans la poche intérieure de ma robe, j'avais caché le gousset contenant les billets donnés par Souleymane. Je n'osai les sortir en public. La peur d'attirer la foudre sur moi m'ordonna de ne rien faire. Je n'avais pas faim. Je ne voulais qu'une chose : ce sacré lait ! Il n'y avait pas de lait de vache chez ces paysans-là. Je leur tournai le dos. Le lait ! Mon corps n'était attaché qu'à ce liquide-là. Nous remontâmes dans le Toyota gris et nous avançâmes cahin-caha, nos têtes bourdonnantes et nos membres engourdis, qui, malgré la courte halte, réclamaient une terre hospitalière. On roula encore un moment. Le chauffeur nous annonça que le centre-ville de Cyangugu restait dangereux. Nous ne pouvions, ne devions nous y risquer.

« "Passerons-nous par Kamembe ? osa un connaisseur de la région.

« — Non, non ! s'agaça le chauffeur. Il y a un aéroport dans la ville et des troupes militaires très actives dans le secteur.

« — De nombreux dangers y guettent les rescapés, c'est ça ?

« — Exactement !"

« On y massacrait et on y dépouillait quiconque voulait se réfugier chez nos voisins zairois, nous apprit-il. Il faudrait passer la rivière Ruzizi, loin de la zone des affrontements, prévint encore le chauffeur. Peut-être à la nage !

« "Ceux qui ne savent pas nager vont avoir des ennuis, annonça-t-il, lugubre.

« — Chauffeur, comment réagissent les Zairois en ce moment ? Savez-vous s'ils sont gentils avec les nôtres ? souffla un vieux monsieur sec et tendu, dont le coude osseux et dur me transperçait les côtes. Que pensent-ils de ce qui nous arrive ?"

« Il ne reçut pas de réponse. Le vieux murmura encore : "Pourquoi ce grand pays ne vient-il pas à notre secours ? Son maréchal de président

a la tête ailleurs !" J'étais petite à l'époque et je ne comprenais pas ce qui se disait. Le chauffeur ne donna aucune réponse, se contentant de grommeler dans sa barbe. Rétrospectivement, je pense que les Zaïrois en avaient peut-être simplement assez des sales histoires qui déversaient des réfugiés chez eux, sans interruption depuis cinquante ans. Des réfugiés Longs et Courts qui avaient pris racine chez eux causeraient peut-être à leur tour des problèmes insolubles. Cela est une autre histoire... La mienne est encore longue...

« Moi, je pensais que ces Zaïrois vers qui je me dirigeais étaient des hommes et des femmes admirables, qui n'avaient pas succombé aux risettes de Shaytan, qui avaient refusé de goûter ses paroles, fussent-elles de miel et de goyave, et lui avaient même botté les fesses. Ah ! sur la route, je désirais voir Bukavu et y boire du lait, renâtrer ! À huit ans, que savais-je de la vie des hommes, des femmes, de la politique et de la géographie ? Je connaissais maintenant les œuvres maléfiques de Shaytan. Je n'ignorais plus son expulsion du paradis. Je pouvais aussi affirmer qu'il avait trouvé des oreilles sensibles chez nous. S'installerait-il dans le Kivu ? Oh ! quelle pensée horrible ! Il ne recevait quand même pas de permis de séjour partout. Je pensais : pourquoi les pays n'implantent-ils pas à leurs frontières des panneaux géants interdisant l'accès à Shaytan ? Aux alentours de Kamembe, le chauffeur haussa encore la voix, nous donna des consignes strictes. Il nous prévint qu'il s'apprêtait à prendre un dernier chemin de terre pour contourner les pièges dressés par l'armée des machettes. Il nous demanda aussi de baisser nos têtes, de les coincer entre nos genoux car le véhicule allait traverser une zone où l'on tirait à vue et à l'aveuglette. Et il fonça effectivement entre les broussailles qui battaient la tôle de manière effrayante. Des coups de feu retentirent bientôt. J'entendis le petit vieux à côté de moi qui jurait et maudissait les forces du mal : "La malédiction sur vous qui fabriquez les armes ! L'abomination, totale et dévastatrice, sur vous qui aidez les exterminateurs ! Que la calamité des calamités s'empare de vous et foudroie tous ceux qui ont transporté puis livré ces instruments de Shaytan ! Le courroux d'Allah sur la tête des criminels !" »

« Il croyait donc au Dieu de Souleymane ! Je le considérai avec un œil plus avenant et ne me plaignis plus de son coude qui me meurtrissait toujours les flancs. Combien d'échines courbées pouvaient-elles se relever et contester le règne de Shaytan ?

« Le minibus poursuivit sa course cahotante sous les détonations. Brinquebalés, les voyageurs qui avaient mangé auraient pu rendre leur repas. Le vieux hoqueta, mais son estomac tint bon. On manqua vraiment de verser dans le fossé. Puis le véhicule s'immobilisa et le chauffeur nous annonça que nous pouvions nous redresser : nous étions arrivés ! Il nous prévint qu'il fallait descendre de la voiture, ramasser nos maigres affaires et suivre un sentier qui débouchait sur la berge de la rivière Ruzizi. Celle-ci est un exutoire du lac Kivu qui sépare le Pays des Mille Collines du Zaïre. C'est là que se trouvaient des passeurs.

« Ce jour-là, je vis aussi un juste, un Court, mais qui était de grande taille et qui portait secours aux plus affectés et aux plus malades des fugitifs. Polycarpe Logambugu ! Il nous distribua de l'eau et des victuailles. Il prit avec lui les blessés et les emmena dans son embarcation. Il me demanda mon nom, me réconforta et me dit de venir le voir quand je serais à Bukavu. Je promis de le faire. Les plus valides furent aidés par les passeurs, contre rémunération. Ils nous déposèrent d'abord dans un refuge situé sur l'île aux Vierges. Cette île du lac Kivu devait son nom, je l'ai appris très vite, aux jeunes femmes du Pays des Mille Collines qui s'y réfugièrent jadis, selon la légende, pour échapper aux tyrannies domestiques de leurs maîtres. Les Congolais de Bukavu, prétend-on aussi, adorèrent longtemps aller y prendre femme. Celles qui s'y trouvaient, réputées vierges, étaient aussi, raconte-t-on, élancées, fines et d'une distinction qui affolait les Congolais !

« Nous avons passé la nuit au clair de lune, sur des nattes. Pour moi, elle fut agitée de cauchemars. Je me réveillais et demandais si nous étions bien à Bukavu. "Presque, presque, me répondait-on. Dors, dors !" Le lendemain, il fallut dire si j'avais un parent de l'autre côté, à Bukavu. J'annonçai que j'en avais un : Ibrahima ! "Il y en a beaucoup ici, des Ibrahima, tu sais !" J'avais oublié son nom. "Euh, il a une échoppe d'alimentation. Il vend de tout. On peut même trouver des tissus chez lui. — Des gens comme ça, on en trouve en pagaille ! — Il est originaire du Pays des Mille Collines... — Là, c'est comme si tu nous annonçais qu'il y a des Chinois en Chine, hein, petite ! Bukavu, c'est l'ONU, il y a tout le monde ici : les Longs, les Courts, les Très Courts. Et quelques Congolais, hein ! — Moi, je vous parle de mon oncle, Ibrahima ! Il prie cinq fois par jours. — Non, ce que tu racontes ne suffit pas. Je m'en fous, s'il prie même dix mille fois. Il crèche dans quel quartier, ce gars-là ? — J'ai oublié. Je ne sais plus ! Il me l'a dit, l'autre

oncle, Souleymane. Ah ! Ibrahima a quitté l'Église des chrétiens, car Shaytan y est entré, avec la bouche barbouillée de miel, pour attraper plein de gens et pour qu'ils le suivent." L'homme qui travaillait dans ce camp a froncé les sourcils, puis il a posé une main sur mon front : "Tu dois avoir un peu de fièvre, hein, petite ? Bon, tu es fatiguée, n'est-ce pas ? Tu bois la soupe qui t'attend sous la tente, là-bas. On t'emmène ensuite au camp de réfugiés de Panzi, à Bukavu. Tu t'expliqueras mieux là-bas, petite, car ce que tu racontes là me donne mal au crâne." Il transpirait. Moi, je soupirai et murmurai : "Y a-t-il au moins du lait sous la tente ?"

« **J**e me suis donc retrouvée à Panzi, dans la banlieue de Bukavu. Je ne sais si c'est le chaos qui y régnait ou mon état psychologique qui m'a fait détester cette ville. Les Congolais, certainement agacés par tout le chahut que nous leur apportions, avaient les nerfs à fleur de peau. D'anciens militaires de l'armée, qui pleuraient le président abattu dans l'avion, avaient aussi échoué dans ce camp. Certains avaient même conservé leurs armes et s'en servaient pour nous terroriser ou abattre leurs ennemis. Longs et Courts étaient mélangés. Il y avait des pickpockets qui venaient faire les poches aux réfugiés ou arnaquer ceux qui avaient un petit pactole. Des escrocs vendaient des mirages à ces gens fortunés : des carrières remplies d'or, des participations à des entreprises de forage de pétrole, des défenses d'éléphants fictives et toutes sortes d'affaires tarabiscotées. Certains de mes concitoyens, qui s'étaient retrouvés là par les hasards de la débandade et de la guerre civile, réglaient, parfois à la mitraillette, de vieux et lointains comptes. On n'avait pas le temps d'écouter mon histoire sur l'oncle Ibrahim, ainsi que j'appelais le frère de Souleymane, cet homme qui ne laisserait jamais, disais-je à qui voulait bien m'entendre, Shaytan étendre son empire. Je passai donc, le corps brûlant de mauvaise fièvre, quelques semaines dans le camp de Panzi. J'avais parlé de la résistance d'Ibrahim et de son frère à Shaytan. Mais on me riait au nez. On me regardait d'un air pathétique. Et ma fièvre s'aggravait. Elle faillit m'emporter.

« Les terribles histoires que l'on racontait dans le camp n'arrangèrent rien. L'une m'épouvanta plus que les autres. Il était question de ces Longs et de ces Courts qui, à Nyamata et dans beaucoup d'églises de mon pays, croyant trouver refuge et réconfort dans les lieux de culte, y avaient croisé les adorateurs de Shaytan. Mon Dieu ! Ils y avaient péri !

On avait trouvé des crucifix dans la boîte à bébés des mamans, et des pioches dans leur fondement. On y avait découpé en morceaux les Longs et leurs amis Courts comme de la vulgaire charcuterie. Qui d'autre que Shaytan avait mis dans les têtes des paroissiens semblables acharnement et cruauté ? Le scénario des massacres perpétrés dans les églises avait partout suivi le même ordonnancement. On laissait tous les gens affolés et apeurés se ruer dans l'église. On les salvait avec componction et chaleur. La messe commençait et se déroulait selon le rite habituel. Le prêtre disait l'homélie, n'omettait pas de glisser dans son sermon les paroles des Évangiles appelant à l'élévation de l'esprit et à la fraternité des créatures de Dieu, l'Unique. On communiait ensemble, Courts et Longs, soudés par l'esprit de concorde descendu du ciel pour la gloire du Seigneur. Entre les Longs et les Courts, les gras et les trapus, les nez épatés et les nez pointus, tout semblait aller comme dans le meilleur des mondes confraternels. Ah ! monsieur, les enfants d'Imana priaient ensemble pour la paix, récitaient les mêmes psaumes, se donnaient même la main, s'embrassaient, se couvraient de baisers... et brusquement, dès que la messe était dite, dès que l'office avait pris fin, les machettes dissimulées sous les prie-Dieu, sous le tabernacle, sous la chaire, sortaient de leurs cachettes et le dépeçage des Longs reprenait, et le fracas des crânes recommençait, et le découpage des jarrets pour rétrécir les nôtres continuait sous les crucifix géants. Les éclaboussures de sang des martyrs coloraient les murs et le mobilier des églises. Et les âmes des suppliciés, encore brûlantes des prières récitées en commun, s'évaporaient au milieu du vacarme de cris et de râles qu'on ne pensa jamais entendre dans des lieux réputés sacrés et en des circonstances aussi tragiques. Parfois, les ministres du culte ou les curés lancèrent eux-mêmes, dans les églises ou les temples qu'ils dirigeaient, le signal de l'équarrissage.

« La saison des pluies, sous les tentes installées à Panzi, avait embourbé le camp. Comme si vivre au milieu des odeurs nauséabondes ne suffisait pas, la pluie nous apporta bientôt la fièvre jaune et le choléra. On mourut de cela aussi. J'attrapai la première et restai dix jours alitée. Quand je m'échappai enfin, après qu'une gentille infirmière m'eut conseillé d'aller chercher Ibrahim du côté du marché de Kadutu, mon premier contact avec la ville de Bukavu, sous la lumière du jour, ne fut pas heureux. La ville était bruyante, cassée, poussiéreuse et sale. Elle

donnait l'impression de sortir d'une vieille et longue guerre ou d'avoir subi un tremblement de terre qui y avait abîmé les rues, défraîchi les maisons, lézardé les bâtiments et ruiné toute esthétique urbaine. Mus par une force irrésistible, mes pas me conduisirent d'abord vers la frontière avec mon pays. Je vis la rivière Ruzizi, longue et majestueuse. S'ouvrit devant moi le splendide paysage du lac Kivu. J'aperçus, depuis les hauteurs surplombant le poste frontière, les policiers et les douaniers qui s'affairaient à Bukavu, et de l'autre côté, dans mon pays, les militaires et les miliciens, hargneux et peu rassurants, qui patrouillaient en moto ou assis dans des pick-up, les lunettes noires sur le nez. Ils étaient grotesques. Je crachai par terre. Je crachai sur eux. Ils tiraient nerveusement sur des cigarettes, ou tenaient des fusils-mitrailleurs qu'ils tournaient en tous sens au moindre cri des corbeaux, nombreux aux abords du lac Kivu.

« La frontière aurait dû être fermée, mais elle avait été exceptionnellement rouverte ce jour-là. Le pont en bois qui reliait les deux pays ployait sous le flot des candidats à la traversée et à l'exil vers Bukavu. Sur le pont de la Ruzizi les bousculades et les heurts parmi la transhumance apeurée et pressée menaçaient de tourner en un énième drame. Les gens qui étaient autorisés à entrer à Bukavu étaient des binationaux, transportant tout ce qu'ils avaient pu amasser à la hâte et posé sur leurs têtes : des lits d'enfants, des chèvres qui bêlaient, de vieilles casseroles ou des marmites en fonte, de la farine de maïs, des machines à coudre, des mortiers et leurs pilons, des fagots de bois et même des corbeaux morts que les militaires et les douaniers balançaient dans la Ruzizi. "On veut bien laisser passer la farine, les fagots de bois, mais pas les corbeaux morts ! Quand même !..." rugit un officiel. Il gueula si fort qu'on l'entendit à un kilomètre à la ronde. "C'est tout ce qu'on a attrapé pour manger, se défendaient les gens. — Eh bien vous dormirez ! Qui dort dîne !"

« À Cyangugu, peu de monde circulait dans les rues hormis des militaires. Dans le quartier du marché, que je pouvais voir de mon poste d'observation, les rideaux de fer des magasins étaient baissés. Du côté de Bukavu, après le poste frontière, en contrebas d'une route pentue et fourmillant d'une foule compacte, les gens zigzaguaient entre les flaques d'eau des chaussées défoncées et envahies par la même boue rouge qui tapissait les trottoirs. La ville épousait un relief aussi chahuté

que chez nous, mais il manquait à ses collines le charme bleuté des nôtres. Ici, un voile poussiéreux enveloppait la cité.

« Bukavu, ce nom avait agréablement sonné à mes oreilles. Mais son atmosphère souffreteuse, la crasse qui y était amoncelée par endroits, la puanteur qui la recouvrait lui donnaient l'allure d'un mouvoir. C'était une ville livrée à elle-même ou à la cupidité de quelques-uns. Mon cœur se serra. Il est tout aussi possible que la fièvre qui m'avait affaibli et tous les événements que j'avais vécus aient altéré mon jugement. Il y a cinq ans que j'ai quitté Bukavu. Sa situation s'est-elle améliorée ? Vous en savez peut-être quelque chose, vous, monsieur ?

— Non, Souveraine. Ce que je peux vous dire, c'est que j'aime un musicien natif de cette ville. Son dernier album, *Nkolo*, est une allégorie sur la montagne, m'a expliqué un Congolais.

— De quoi parle l'artiste ?

— Justement, de la montagne intérieure que nous devons chaque jour gravir afin d'accéder à une claire vision sur nous-mêmes et sur l'existence.

— Son nom ?

— Lokua Kanza.

— Je ne le connais pas. Même si j'ai passé quinze ans là-bas, la musique m'a vite soûlée. Les Congolais n'ont que ça et la sape en tête.

— N'exagérons pas !

— Allez-y donc chez eux, et on en reparlera ! Euh... si jamais on a l'occasion de se revoir ! Ce qui les intéresse, ce n'est pas du tout de gravir la fameuse montagne intérieure de votre musicien, mais l'apparence, tant les gens ont là-bas le goût des choses superficielles.

— C'est une formule discutable, mademoiselle Magnifique. C'est même une caricature !

— Je vous le concède. J'ai fréquenté des gens sérieux à la faculté.

— J'aimerais beaucoup vous inviter à Bukavu !

— Vous ? Pour y faire quoi ? À quel titre ? Je savais bien que vous cachiez votre jeu !

— Non, je n'y connais personne. C'est une idée qui m'est venue tout à coup. Vous y êtes allée à l'école et vous y avez certainement gardé des amis en dehors d'Ibrahima et de son épouse. Peut-être appréciez-vous leur cuisine...

— Leur cuisine ? Non, merci ! Le saka-saka ou la sauce-feuille me plaisent bien, mais pas le singe boucané qu'on y consomme à

l'excès !... Pouah !...

— Chez moi aussi, on en raffole.

— C'est horrible de manger son frère ! Vous baissez dans mon estime, monsieur. Je pensais les gens du Pays des Crevettes plus... plus attentionnés ! Les singes sont tout de même nos grands frères !

— Certains peuples adorent manger les escargots, voire les chiens...

— Franchement, je préfère encore le chien... Tout cela ne m'explique pas pourquoi vous voulez m'inviter à Bukavu !

— Parce que je reste convaincu que des dialogues sont possibles entre vous et les Congolais. Une conversation sur vos expériences diverses serait passionnante. Je ne sais pourquoi un pays aussi riche que le Congo est en définitive si pauvre...

— Adressez-vous aux intéressés.

— Expliquez-moi, quand vous avez quitté le camp de Panzi, comment vous avez fait pour trouver la trace d'Ibrahima ?

— Au marché de Kadutu !

« C'est au marché de Kadutu que ce grand monsieur m'a accueillie comme s'il m'avait toujours attendue. Son frère, Souleymane, lui avait annoncé ma venue, mais il régnait un tel chaos dans les différents camps de réfugiés qu'il lui avait été impossible de me retrouver ou de savoir si j'étais bien entrée au Zaïre. Sa femme, une Congolaise, Aminata Misoumissoka, m'ouvrit son cœur et ses bras. Un trésor, cette dame !... Je vous le dis sans ambages. Quand les gens sont bons, ils sont bons !...

« Ibrahima et Aminata m'ont donc reçue comme une princesse. Au milieu de leurs trois enfants, je n'ai manqué de rien jusqu'à mon départ de leur maison, il y a cinq ans. À Bukavu — tant pis si cela vous choque encore —, j'ai surtout été effrayée par l'habitude qu'ont les gens de parler fort. Ils s'adressent à vous comme si vous étiez sourd ! On ne sait pas s'exprimer doucement dans ce pays-là ! Alors, quel contraste, chez Ibrahima ! J'y avais droit à des paroles simples, murmurées, et qui me caressaient l'ouïe. Elles ne volaient pas en pagaille jusqu'à moi, pour farfouiller dans mon cerveau. Certains étrangers nous disent taiseux, ici, au Pays des Mille Collines. Mais qu'est-ce qu'on hurle à Bukavu ! Quand les gens sont en famille et se parlent dans une maison, on dirait qu'ils s'adressent aussi aux passants dans la rue. Une conversation familiale n'est pas un meeting politique ! Un minimum de discrétion est

nécessaire en société ! Dans notre petit pays, comme nous avons peu de surface sur ces mille collines, le rangement y est chose capitale. L'ordre est ainsi venu tout naturellement dans nos manières de vivre. L'ordre est ici une religion et — vous ne me ferez pas changer d'avis — le désordre est la religion majeure au Congo. Il y empêche toute éclosion économique et limite les initiatives et le potentiel d'intelligence qui y est énorme. Durant mon séjour, seuls les enseignants m'ont impressionnée. À l'Institut pédagogique de Bukavu où j'étais inscrite, mes professeurs n'arrêtaient pas de nous inciter à travailler dur, avec méthode, à bâtir des plans sur lesquels appuyer tout développement et toute perspective forte. Là, monsieur, il y avait de l'ordre dans les idées. Malheureusement, ces enseignants compétents n'étaient pas écoutés ou réellement sollicités. On leur préférerait, du temps du maréchal à la toque de léopard, les serviles et les profiteurs. Les gens du savoir étaient quant à eux surchargés de missions inutiles et grotesques dans les provinces ou éloignés des classes et des amphithéâtres pendant de précieux mois ; ils étaient contraints d'aller traîner à Kinshasa, dans la cour bruyante et loufoque du maréchal-roi Mobutu. Ah, oui, le pays est immense. Les deux seules provinces du Kivu occupent une surface cinq fois supérieure à celle de notre Pays des Mille Collines... Chez Ibrahima et Aminata Misoumissoka, je me suis refait une santé. Je ne suis pas ingrate, mais j'aurais aimé que le Congo change et soit meilleur. Le changement est au-dessus des forces qui gouvernent là-bas, qui gouverneraient, qui voudraient gouverner.

— Avez-vous gardé le contact avec les Ibrahima ?

— Bien sûr ! Ce couple m'a d'abord, vous vous en doutez, soignée et régénérée, dans la mesure du possible évidemment car je conserverai toujours les séquelles de ce que j'ai vécu ici. Elles sont indélébiles, vous comprenez ? Mes protecteurs m'ont aussi redonné, par la force de leur foi et de leurs attentions, une capacité extraordinaire à me battre. J'étais arrivée affaiblie et j'avais à l'œil droit, celui qui avait saisi le moment où l'assassin sectionnait la tige de mon père, un clignotement perpétuel. On m'a expliqué que c'était un tic, lui-même lié à un TOC, un trouble obsessionnel compulsif. J'ai mis du temps à m'en défaire ! Peu après mon arrivée, Ibrahima m'a demandé des nouvelles de son frère, regrettant que ce dernier n'ait pas choisi l'exil. Il a pleuré de le savoir encore au milieu des démons. Ce n'est pas drôle de voir un tel homme pleurer. Il pensait que son retour au pays n'était pas possible, mais

redoutait que le nombre de réfugiés sans cesse croissant ne finisse par créer des tensions sociales et communautaires à Bukavu. J'ai parfois aidé Ibrahim, quand je n'étais pas à l'école, à tenir son magasin. Cela le fâchait car il aurait préféré que je consacre ce temps à étudier mes leçons au lieu de le passer à travailler dans son échoppe. Je le rassurais en l'assurant que cette occupation n'était pas une corvée ; elle me rappelait l'époque où j'aidais ma mère, où je tenais compagnie à mon père dans sa cordonnerie. J'aimais beaucoup la conversation d'Ibrahim. Elle reprenait et étoffait celles que je n'avais plus avec son frère Souleymane. Nous ne vivions pas comme des moines, il ne faut pas le croire. Puisque la musique et la danse sont sacrées à Bukavu, nous allions parfois nous contorsionner chez des amis qui donnaient une fête ou lors des mariages. Oh, oui, après tout, vous avez raison, il ne faut pas couvrir tout un peuple sous le même opprobre. La musique est le souffle des anges. Et puis, j'ai aimé un Congolais, Dieu merci Komomato !

— Ça, alors ! Qu'est-il devenu ?

— Attendez !... Nous nous sommes rencontrés à l'Institut pédagogique de Bukavu. À l'époque, c'était une excellente faculté. On me dit qu'elle est aujourd'hui un lieu sans âme, livré à lui-même, comme un bateau ivre. C'est triste ! J'ai cru comprendre que des établissements privés dotés de budgets plus importants attirent les meilleurs professeurs et vident l'Institut de ses atouts pédagogiques et humains. Il paraît que la poussière a commencé à s'infiltrer et à s'installer dans les classes à la place des élèves et des livres ! Ce n'est pas une malédiction, ça ? Il semblerait aussi que les diplômes ne s'obtiennent plus en classe, mais s'achètent. À notre époque, c'était impensable de corrompre quiconque. Aujourd'hui, si on n'a pas de billets verts, il faut qu'on soit rosicrucien, franc-maçon, shaytanien, adorateur du Temple solaire, marathonien du premier soir ou pentecôtiste du dernier jour...

— Et Dieu merci, votre amoureux, alors ?

— Ah ! il vous intéresse, celui-là !

— Enfin... disons que... un peu...

— C'était un coureur de jupons !

— Ah !

— Il aimait les cravates criantes et les fêtes. Je détestais les unes et abhorrais les autres.

— Quand on est amoureux, on supporte tout...

— Nous étions amoureux l'un de l'autre, mais je ne pouvais vraiment pas être constamment fourrée dans ses fêtes et, pour tout vous dire, je supportais encore moins la vue de sa tige... Il trouvait que j'étais trop froide. Que j'avais les cuisses serrées. Que j'avais toujours mal quelque part. "Quelque part, c'est où ?" me criait-il, exaspéré. Je ne lui ai pas parlé des détails concernant la mort de mes parents. Par ailleurs, ce que j'avais vu dans le camp de Panzi a sans doute contribué à me figer dans une attitude de refus. C'était comme si une espèce de dalle de ciment avait confiné dans une enveloppe étanche une part intime de mon être.

— Il fallait consulter un médecin.

— En fait, j'ai toujours eu peur d'enfanter. J'ai probablement eu tort de ne pas en parler à Dieumerci. Je lui ai néanmoins dit que je ne donnerais ma virginité qu'après le mariage. Après tout, oubliait-il que j'étais passée par l'île aux Vierges ? Il n'a pas été patient. Il m'a dit qu'il voulait alors se marier sur-le-champ. "Hey, tu me bouscules trop ! j'ai fait. On finit d'abord l'école !"

« Il n'a pas pu supporter mes exigences. Il n'a pas vraiment été sensible à tout ce qui m'entravait et encombra ma mémoire. Cependant, il me divertissait beaucoup. Car rien que le voir marcher, c'était un spectacle ! Sa démarche ressemblait à une parade. Il aimait se mettre en scène, il raffolait des regards braqués sur lui. Il voulait que le monde fût à ses pieds, à pousser des hourras tonitruants quand il passait, quand il marchait, n'accomplissant nul exploit, mais amusant simplement la galerie par ses poses de dandy tropical. »

Souveraine est donc revenue à Kuito il y a cinq ans. Pendant quinze ans, elle n'a pas remis les pieds au Pays des Mille Collines. S'interdisant même de se rendre dans la ville frontière de Cyangugu qu'elle se contentait de regarder depuis les hauteurs de Bukavu, lorsque la nostalgie la tenaillait. Il y avait pourtant des compatriotes qui y descendaient pour y respirer, après les massacres, le parfum du pays et réapprendre à fouler son sol sans être secoués de frayeurs. Ibrahima y allait d'ailleurs réceptionner les courriers que lui adressait Souleymane ; il les récupérait à la gare routière de Cyangugu, auprès des chauffeurs d'autocars qui jouaient aussi le rôle de postiers. C'est ainsi qu'ils reçurent la lettre annonçant le départ de Souleymane de Kuito, où les auteurs des massacres qu'il contribuait à faire arrêter l'avaient jugé indésirable. « Oncle » Ibrahima avait souvent demandé à Souveraine d'aller chercher la correspondance venue du pays, mais la jeune fille s'était toujours cabrée. Elle trouvait que cela ne valait pas la peine de retourner au pays bien qu'il se trouvât si près, à deux minutes seulement de la traversée du pont sur la Ruzizi. Et puis, il y avait toujours quelqu'un qui parlait de ce pays si proche et si effrayant aussi. Elle était trop marquée pour faire le geste apparemment anodin qu'on réclamait d'elle.

Les cris de sa mère, Beauté Magnifique, résonnaient encore trop puissamment en elle pour qu'elle puisse envisager le moindre contact physique avec la terre ancestrale. À Bukavu, elle avait commencé un travail d'analyse avec une assistante sociale de l'université, puis elle y avait renoncé. Quelques séances chez le docteur Denis Mukwege, ce médecin congolais qui savait recoudre les femmes, lui avaient fait du bien. Mais elle ne les prolongea pas, car il était surtout spécialisé dans les chirurgies réparatrices de la boîte à bébés. Le vagin, quoi ! C'était

l'époque où Dieumerici avait entrouvert en elle la fenêtre de l'amour. Puis celle-ci s'était refermée comme si un courant d'air avait brutalement clos le chapitre. Aminata Misoumissoka, la femme d'Ibrahima, lui prodiguait des conseils afin qu'elle assouplisse ses positions, comme le ferait une mère à sa fille, mais Souveraine mettait peu d'enthousiasme à les suivre. En revanche, elle ne ménageait pas ses forces pour étudier et s'investir dans le commerce que tenait son protecteur. Il aurait peut-être pu la contraindre à moins de rigidité, mais il ne voulait pas s'immiscer dans ce que la jeune fille avait décidé de faire. Quand elle lui opposait une bizarrerie ou un comportement qu'il aurait pu blâmer, Ibrahima disait dans la langue du pays : « *Amagambo ageze iwa Ndagaba !* La situation appelle la présence de Ndagaba ! » Il fallait comprendre qu'une tierce personne était requise pour donner son avis ou pour aider Souveraine à sortir de sa difficulté à s'épanouir.

Souveraine sentit le besoin de revenir au pays quand la loi de 2001 fut promulguée. Le gouvernement proposait que les criminels qui avaient avoué leurs forfaits soient jugés sur leur colline, selon la coutume de la gacaca. Tous les sentiments qui la retenaient loin de Kuito s'évanouirent lorsqu'elle apprit que Modeste Constellation, qui allait être jugé à Kuito, était sorti de prison. Elle prit la décision de rentrer pour aller entendre et confondre celui qui avait tué ses parents.

Elle avait fait le tour de Bukavu avant d'embarquer dans un autobus à la gare routière de Cyangugu en direction de Kuito. Elle avait passé la frontière avec de nouveaux papiers d'identité qu'elle avait pu obtenir un mois auparavant. De son retour imminent, elle n'avait prévenu qu'une seule personne : Souleymane, lequel résidait désormais à Butaro, sur les rives du lac Burera, près de la frontière avec l'Ouganda.

Elle était retournée, la veille de son départ, chez l'une des personnes qui l'avaient moralement et matériellement aidée à Bukavu : Polycarpe Logambugu. Elle le considérait lui aussi comme un adversaire résolu de Shaytan, même si sa religion n'était pas celle d'Ibrahima et de Souleymane. Son histoire était particulière et les journaux de Bukavu en avaient rendu compte.

Polycarpe appartenait au groupe des Courts. Son parcours inspirait le respect et toutes les communautés louaient son comportement et sa générosité. On raconte qu'à sa naissance ses parents habitaient une maison construite sur une termitière, et la famille avait souvent été

incommodée par ces bestioles dès que survenait la saison sèche. La colonie des petites bêtes remuait constamment la terre et élevait, partout dans la maison, de désagréables mottes de terre sur lesquelles on se foulait les chevilles. La grand-mère, agacée par les colères que piquait le père de famille contre les termites, lui avait dit qu'il aurait dû, avant de bâtir cette habitation, soumettre son projet, comme le réclamait la coutume, à la bergeronnette. C'était l'oiseau des bâtisseurs ! Du haut de son arbre, elle écoutait le porteur de projet, chantait et s'envolait en faisant entendre sa ballade. Il fallait alors la suivre. Lorsque la bergeronnette se posait à un endroit et y cessait de chanter, cela valait autorisation de construire. Le lieu était viable, une construction pouvait s'y établir en toute sécurité sans risque d'inondation ou de trouble dû aux termites. Les époux Logambu avaient déjà deux enfants. Quand naquit Polycarpe, ils s'en furent auprès de la bergeronnette. Elle les conduisit sur un terrain. Ils y édifièrent leur nouvelle concession. Ils y vécurent heureux, sans termitière. Aussi le père de Polycarpe ne cessa-t-il de répéter à son fils qu'il était né sous de joyeux auspices et sous le signe du bien. Il lui disait aussi qu'il devrait vouer son existence à rendre les gens heureux autour de lui. L'enfant grandit avec ce message et ces préceptes. Animiste, il épousa plusieurs femmes et, ses activités agricoles étant prospères, il aidait, soulageait, accomplissait le bien sans relâche. Au cœur de la ténébreuse saison d'extermination par la machette, il mobilisa ses trois femmes pour sauver, soigner et soutenir les rescapés. Matin, midi et soir, il se démenait. Il ne travaillait pas pour l'ONU, il ne mobilisait pas son énergie et celle des siens pour une organisation caritative, il œuvrait pour rendre heureux ou tenter de sortir de l'abattement ceux que les discriminations frappaient de plein fouet. Il essuya des tentatives d'assassinat et d'empoisonnement, il reçut des menaces des groupes que son action contrariait. Il ne changea pas de cap : il se portait au-devant des nécessiteux, toujours soutenu par ses femmes. Cet agriculteur qui possédait des terres fertiles et des vaches n'hésita pas à en donner pour arracher des mains d'un préfet sans scrupule de nombreux Longs qu'il avait fait enfermer dans un gymnase auquel ses employés, Courts, s'apprêtaient à mettre le feu.

Un jour, au plus fort des massacres, Polycarpe reçut l'étrange visite d'un pasteur. Cet homme massif et membre du « Court Power », une organisation qui présentait les Longs comme étant de « faux » citoyens au Pays des Mille Collines, attisait l'option exterminatrice. Il sermonna le

juste et lui dit : « Logambugu, tu n'es pas un bon croyant ! » Première nouvelle, lui répliqua son hôte. « Tu vis dans le péché avec tes trois femmes. Sépare-toi de deux d'entre elles pour le salut de ton âme ! À l'heure du jugement dernier, tu seras précipité en enfer si tu persistes à rester polygame ! » Celui qui venait de parler, bien que ministre du culte, participait aux tueries. Polycarpe lui dit : « Pasteur, sans mes trois femmes, je ne pourrais sauver les gens que vous pourchassez. Depuis que vous avez créé l'enfer ici avec vos tueries, je n'aurais pu sauver les gens sans le concours de mes femmes. Je leur fais mille fois plus confiance qu'à vous ! » Et il mit un terme à la conversation avec ce pasteur que le tribunal pénal international d'Arusha n'a d'ailleurs pas manqué d'arrêter et de condamner. Le Juste Logambugu a tiré des centaines de personnes du désastre alors que ses deux frères torturaient et machettaient les Longs, violaient et assassinaient les Longues et les Courtes qui refusaient de tuer. Ils avaient aussi saccagé les ventres des gamines, car en période de guerre, le corps des femmes devient la cible d'affreux bombardements : sexuels, programmés, répétés. Collectifs et sales.

Souveraine a quitté la maison de ce juste, les yeux baignés de larmes. Dans l'autobus en route pour Kuito, c'est le voyage en sens inverse qui a défilé dans sa mémoire. Elle n'allait pas retrouver Souleymane sur sa colline, puisqu'il vivait désormais dans le nord du pays, mais ses premières pensées furent pour lui et pour Sara.

Elle n'a pas été trop prolixie sur ce qu'elle a vu pendant son voyage de retour. Je brûle de lui poser quelques questions. Elle m'enverra peut-être paître. Tant pis ! Je trouverai bien l'occasion de lui donner mes propres impressions de voyageur, même si je n'ai pas une connaissance exhaustive du pays. Elle vante beaucoup l'ordre qui règne ici, qui serait, à l'en croire, dans les gènes des populations de ce pays, qu'elles appartiennent aux Courts ou aux Longs, aux métis ou aux Très Courts. Ce discours sur l'ordre et la discipline m'exaspère ! Ce qui me choque ici à Kuito, chaque matin du bon Dieu, lorsque je suis penché à ma fenêtre et que je regarde la brume se retirer lentement du paysage, me demandant si je suis en Afrique ou sur un autre continent, les couleurs des uniformes que portent les élèves qui vont à leur école me soulèvent le cœur : le bleu nuit que revêtent les filles et le kaki qui habille les

garçons... Ils ignorent que chez moi, au Pays des Crevettes, le bleu nuit est la couleur du deuil, qu'on en impose le port aux veuves, et le kaki celle de l'autorité brutale : la police. Elle cogne d'abord et discute après. Je ne parviens donc pas à m'habituer à voir des gamines dans cet accoutrement. Je ne peux les regarder sans penser qu'on les enferme, si jeunes et innocentes, dans les tons du malheur.

Quant aux jeunes garçons, n'est-il pas désolant de constater qu'ils sont déjà, si jeunes, engoncés dans la tenue des gardiens de l'ordre ? Les missions de la police sur la voie publique, et notamment celles qui consistent à réguler la circulation, ne l'exposent pas, dans les zones urbaines denses, à la seule pollution de l'air. Sur les routes et près des carrefours où les feux ne fonctionnent que de manière aléatoire, le gardien de la paix doit se surpasser, risquer sa vie chaque jour au milieu des chauffards et des hors-la-loi. Comment se dédommager des gaz asphyxiants qu'il respire à pleins poumons dans la rue, seul au contact de la ferraille, de la foule, de la peur et de la chaleur, du stress, et sous la menace d'une surdité précoce ? En arrondissant ses fins de mois, en rackettant l'usager automobiliste : il se sert abusivement de sa matraque.

Avec une jeunesse ainsi accoutrée, le pays me paraît pris entre deux feux : la mort et l'ordre... Le premier, fatalité encore plus imprévisible ici, menace à tout moment. Le second couve un monstre : la dictature.

Je ne parlerai pas de tout cela à Souveraine. Pas aujourd'hui, 6 avril 2014, car cette journée est délicate et importante ! Nous allons visiter un mémorial consacré à la tentative d'extermination des Longs par les Courts. Les cérémonies de commémoration du vingtième anniversaire de la tragédie monumentale de 1994 ont commencé. Nous avons déjà assisté à des manifestations officielles dans la province et elles ont laissé une impression étrange. Dès que les autorités ont le dos tourné, des groupuscules agiles et bien organisés se fondent dans la foule, murmurant que trop de commémorations tuent la commémoration ! Des séminaires conçus comme des préludes au recueillement ont été l'occasion pour les contestataires de sortir de l'ombre et des paroles convenues. Dans une salle de cinéma, lors d'une projection d'un documentaire montrant des machetteurs en action, un homme en colère s'est étranglé de rage : « De toute façon, nous, les Courts, sommes en train d'être étouffés par l'édredon de la culpabilité massive qu'un

gouvernement de revanche ethnique met en place. Oui, de revanche ethnique ! » Et il est parti en fulminant avant que la police ne lui mette la main dessus. Souveraine n'était pas là, elle lui aurait sauté à la gorge. Dans les marchés, dans les bistrots où je me rends souvent, j'ai entendu des récriminations et des propos que l'on ne lit pas dans la presse, que l'on n'entend ni à la radio ni à la télévision. Des gens disent qu'ils n'en peuvent plus de voir ces cadavres de l'époque de la catastrophe maximale. « Marre, nous avons marre de ça ! De ces expositions morbides qui traumatisent nos enfants ! Enfin, quoi ! un pays ne peut pas vivre sous le poids du passé ! sous les menottes de 1994 ! Il faut vite recouvrir tous les macchabées visibles dans les musées de la mémoire et les enterrer, car leurs masques de terreur, perpétuellement exhibés, giflent les yeux des vivants ! » Un groupe de gens, qui prétend s'appeler les Ulcérés, dit que le pays doit sortir des rails de l'autoflagellation. Ils vont, de colloque en colloque, dénonçant, à les entendre, la poussière mise sous le tapis national : « La décence commande de changer le discours public qui donne à penser que ce peuple n'est qu'un ramassis de tortionnaires ! Commémorer n'est pas une industrie, mais ça l'est devenu ! Allons, les Courts ne sont pas nés barbares ! Ils ont un cerveau et un cœur ! »

Lors d'une table ronde dans une librairie, un intervenant, membre de ce groupe des Ulcérés, a crié que les morts sont dans tous les camps, celui des Longs et celui des Courts. Un autre a hurlé que les Très Courts existaient. Qu'il n'y avait pas que les Longs. Le propos a été balayé d'un revers de main. Puis un homme a grogné, s'est mouché, et a estimé qu'il fallait parler de la guerre dans le Kivu, laquelle, selon lui, avait déjà occasionné plus de morts que la saison des coupe-coupe. La salle a élevé une molle protestation. Un Ulcéré, le doute bien planté sur les lèvres, a assené sa vérité : « Les chiffres de la saison des raccourcissements sont extravagants et excessifs. Jamais, au grand jamais, les machettes n'ont pu réaliser la boucherie qu'on leur prête. » Manipulations ! Manipulations ! ont scandé les Ulcérés. Puis, enhardis, ils ont laissé entendre que si les Longs n'avaient pas été d'irréductibles orgueilleux, fiers et dominateurs, on n'en serait pas là...

Pourquoi ne parle-t-on pas des drames dans le Kivu ? Et des exilés, qui ont précisément fait souche au Kivu et qui sont maintenant renvoyés sur les Mille Collines sans autre forme de procès ? Ils sont parqués dans des campements de fortune sur le sol de leur ancien pays. Ils ont cru

pouvoir en choisir un autre où planter leurs racines !... C'était une illusion ! Tout se bouscule. Les gens écoutent et grommellent. Des Longs se sont énervés. Ils ont dit que les coupeurs de têtes étaient de retour pour cracher sur les morts et aiguïser d'autres lames...

Comment toutes ces équations vont-elles se résoudre ? par la raison du plus fort ? par la médiation des sages assis sur l'herbe ? par la colère et de nouvelles tueries ? Ah non ! si la tuerie était la solution, on le saurait. Je me garderai de dire quoi que ce soit à Souveraine. Ce n'est pas mon avis qui compte. Je ne suis pas venu le donner...

En revanche, le point de vue des survivants est une chose qui ne se discute pas. Heureux soit qui recueille leurs paroles comme on extrait une pierre précieuse de la roche ou de la boue. Et leurs propos doivent pénétrer les esprits pour devenir des passerelles de prévention et de mémoire...

Doliba, la vache, a encore meuglé hier. Je crois pouvoir à présent reconnaître, à force de la regarder et d'écouter la tonalité de ses meuglements, sa supplique et son envie d'être conduite au pré pour se frotter aux cornes d'un taureau. Souveraine m'a expliqué sa façon de dire les choses, de lui faire comprendre qu'elle est prête pour l'étreinte avec un « beau mâle ». Modeste Constellation est passé cette semaine, vêtu de l'habit rose des prisonniers — quelle idée d'avoir attribué cette couleur aux prisonniers ! Je ne comprendrai jamais rien aux codes vestimentaires de ce pays ! —, mais il n'a pas mené la jolie bête vers le taureau. Elle l'a écarté d'un coup de sabot et d'un meuglement sec et radical : « Pas toi ! » Souveraine m'a d'ailleurs dit qu'elle a trouvé dans les excréments de la vache les indices qui montrent que la bête est vraiment en chaleur. Alors, il faudrait vite la conduire vers le beau mâle. Souveraine le sait mais elle tergiverse. Doliba s'impatiente. Je n'ose proposer ma médiation. Souveraine ne tolérerait pas que je vienne m'immiscer dans une affaire qui concerne les gens du pays. Conduire la vache au pré m'eût ravi. Je ne m'y connais pas en animaux de la ferme, mais j'ai beaucoup appris depuis mon séjour ici. Il y a deux jours, je suis passé à côté de Doliba. Son attitude a retenu mon attention. Je suis certain que j'ai vu rêver la belle bête aux cornes incurvées...

Assise dans son enclos, les yeux fermés, ruminant son précédent repas, elle avait l'air d'être dans les nuages. Sa queue battait et

chassait des mouches imaginaires. Un sourire flottait sur son visage, puis Doliba a opiné de la tête, comme si elle conversait avec quelqu'un. Ces créatures-là rêvassent aussi. J'ai eu l'impression qu'elle se disait en ruminant que les occasions de s'asseoir dans l'herbe et de remâcher ce qu'on a mangé servent aussi à se projeter et à envisager le moment où l'herbe sera plus grasse, pleine de marguerites et de ces trèfles que les vaches adorent. Qu'importe si une trop grande consommation de ces trèfles, surtout ceux à quatre feuilles, occasionne des perturbations dans l'appareil digestif ! Doliba rêvait, me semble-t-il, à l'invention qui les rendrait un jour moins nocifs, puis elle souriait aussi, en espérant voir arriver Souveraine qui, lui tapotant les flancs, lui dirait que l'heure d'aller voir un beau taureau avait sonné. Et Doliba riait maintenant dans son rêve. Sa lourde tête s'éclairait, et son corps tressautait, secoué de contentement, et ses cornes dansaient dans le vent, et bientôt pousserait dans son sein un embryon de velle ou de veau. L'un ou l'autre, voire des jumeaux, augmenteraient ses meuglements d'enthousiasme. Vite, que Souveraine Magnifique arrive et la mène auprès du beau taureau !...

« **J'**ai retrouvé la vieille maison de mon enfance dans un sale état. Pardonnez-moi, mais j'ai rendu, en y pénétrant, la sauce rouge à la viande de bœuf et la pâte de fufufu que j'avais mangées sur la route, à Buhoro, dans la province de Muhanga. Tout est sorti de mon estomac d'un jet et a maculé de rouge les herbes qui avaient élu domicile dans la vieille demeure paternelle restée inhabitée. Je l'ai quittée couverte de sang et je l'ai retrouvée en la retapissant de rouge ! On avait vidé la maison de ses meubles. J'ai revu la scène du double meurtre de mes parents. J'ai revu les images de mon père se tournant vers Modeste, rassuré de voir ce visage-là et non un autre, celui des machetteurs déformé par la rage de tuer, aux yeux gris luisants, rougis par la haine. Père eut un dernier sourire, ignorant qu'il vivait ses ultimes instants sur cette terre ingrate.

« On craque et on étouffe quand le souvenir vous cogne des rafales de coups dans la tête, le cœur, les poumons. On étouffe sous les tourbillons du sang qui bouillonne en vous et vous monte au cerveau. Et vous êtes au bord de l'asphyxie. Chancelante, je me suis agrippée à une poutre pour rester debout, malgré mes jambes flageolantes et mes genoux qui se dérobaient. La toiture de la chambre avait été abîmée durant toutes ces longues années d'absence, de manque d'entretien et par les effets nocifs des eaux de pluie qui avaient coulé ici et là, qui avaient même fait pousser des arbustes dans la maison abandonnée. Je suis sortie dans la cour pour respirer. Et j'ai aperçu Constellation mère, courbée sous la tonnelle de sa véranda.

« Elle était devenue une vieille femme qui parlait toute seule. Quand je me suis avancée vers elle, il ne s'est rien passé. Elle ne m'a pas reconnue. Elle m'a prise pour une autre, m'a appelée Salomé Ofilonzi. Qui était celle-là ? Une copine d'enfance, qui habitait en contrebas et

qui avait été une élève occasionnelle de Mélancolie. "Cette fois, ma petite Salomé, n'oublie pas de dire à ta chère maman que je n'ai besoin que d'un peu de caïman braisé..." Je lui ai dit que je n'étais pas Salomé Ofilonzi. Elle m'a rabrouée. "Allons, sale gosse qui n'écoute pas sa maman. Va me chercher une feuille de haricot. Tu la mâcheras et apprendras à bien chanter la prochaine fois, car faire pleurer sa mère parce qu'on ne sait pas chanter Frère Jacques, sonnez les matines, ding deng dong ! c'est odieux ! odieux, tu m'entends, Salomé Ofilonzi ?..."

« Je n'ai pas insisté. Ma maîtresse d'école, mon ancienne véritable institutrice, n'avait plus toute sa tête. J'ai eu des pincements supplémentaires au cœur. Vous me demandez ce qu'elle a fait pendant les massacres ? Oh ! je préfère ne pas le savoir. À quoi cela m'avancerait-il ? À connaître la vérité ? Eh bien, puisque vous êtes ici, occupez-vous de cela ! Je vous souhaite sincèrement bonne chance ! Non, je pense qu'elle a eu une attitude irréprochable. Ses enfants ? Vous voulez parler de Quentin et Philombe ? C'est le cadet de mes soucis ! Vous êtes un enquêteur du Tribunal pénal international ? Jurez que vous n'en faites pas partie ?...

— Je le jure !

— Alors, sachez que j'ai aperçu l'un et l'autre, sans pouvoir les reconnaître. Celui qui m'a paru être Quentin m'a donné l'impression d'être accablé. Je l'ai salué de loin. Et puis je suis passée à autre chose. Il n'est pas venu à la gacaca, lors du procès coutumier où comparaissait son père. Aurais-je préféré qu'il fût présent ? Bien sûr ! Il faut savoir faire face ! Ceux qui nous ont génocidés et ceux qui ont rasé les murs sont de la même engeance ! Lorsque je suis revenue, Constellation père n'avait pas encore été libéré, contrairement aux informations que j'avais reçues à Bukavu... Non, non, je ne peux pas vous dire si les gens ont été heureux de mon retour. Ma présence les menaçait ? C'est leur affaire ! Ils savaient que j'étais à Bukavu, car ils n'ont pas eu l'air surpris de me revoir. Des gens m'ont montré, à la manière discrète de chez nous, qu'ils appréciaient ma présence parmi eux. "Tu es là, c'est un soulagement de te savoir chez toi ! On n'y croyait plus." Certaines personnes ont écrasé une larme. Furtive ou fautive, à vous d'en déduire ce que bon vous semblera. D'autres encore se sont détournées... Ah ! vous les condamnez ? Bien sûr ? Allons, allons, monsieur... ils se sont détournés pour deux raisons : soit pour ne pas pleurer et cacher leur émotion — on est quand même pudique dans ce pays —, soit... alors,

vous avez raison, pour dissimuler un remords. Je ne peux faire le tri, je vous livre ce que j'ai vu.

« Le premier soir, j'ai acheté du foin et j'ai dormi dedans, enroulée comme une boule de nerfs et de souvenirs. Mais je ne pouvais habiter là. Le lendemain, je suis allée au marché et je suis tombée nez à nez avec Distingué Ovingwé, un ancien apprenti de mon père. Il m'a proposé de m'héberger. Je suis donc restée quelque temps chez lui.

« Les jours suivants, nous avons surtout été silencieux, lui, sa femme et moi. Nous avons beaucoup de larmes à faire couler. Appartenaient-ils à la tribu des Longs ? Vous en avez des questions, monsieur. C'est une obsession ! À vrai dire, je n'en sais rien. Figurez-vous qu'il y a tout de même eu des mariages entre Longs et Courtes, Longues et Courts, Courtes et métis de Longues et Courts, etc. Comment voulez-vous que je sache qui est authentiquement Court ou Long ? Je trouve d'ailleurs que le nouveau président, notre sphinx, a bien fait de supprimer les mentions d'origine ethnique qui figuraient depuis trop longtemps sur les cartes d'identité. Imaginez combien fut désastreux le résultat de cette stigmatisation sur les barrages de police et de gendarmerie pendant la saison des avalanches de machettes !

— Comment reconnaît-on physiquement qui est Long et qui est Court ?

— Les hommes ont toujours besoin de discriminer. C'est un pitoyable réflexe. Malgré les mariages mixtes, le besoin demeure ici de savoir d'où vient telle ou telle personne. L'idée est ancrée dans les têtes, plantée comme un clou maudit ! Mais elle s'évanouira bien un jour, Inch Allah !

« Après mon retour, je suis allée rôder sur la colline où Souleymane et Sara m'avaient recueillie. Naturellement, ils n'étaient pas là, puisqu'ils résident maintenant à Butaro, au nord, comme je vous l'ai dit. Je voulais ardemment revoir leur maison. Souleymane m'a cependant réservé une belle surprise à un moment inattendu... Je vous le dirai. Ce que je dois aussi ajouter sur ce premier contact avec le pays, c'est qu'il était bien tenu. Vous n'avez fait que passer à Kigali, n'est-ce pas ? Retournez-y quand vous pourrez. Vous verrez ce que c'est que de travailler pour son pays. C'est ce que font nos compatriotes Courts, Très Courts et Longs. Certes, il y aura toujours des langues chargées d'une haleine de chacal pour prétendre que nous dépeçons nos amis du Kivu pour embellir nos villes. Ce sont les habitants de ce pays qui le maintiennent propre. Les

femmes, surtout, tôt le matin, qui balayaient les rues et nettoient les caniveaux ! Nous n'allons pas chercher les voisins pour assainir nos latrines ou pour ramasser nos déchets. Nous sommes les éboueurs de la petite terre de nos pères et de nos mamans. Ce que racontent les médissants n'est que de l'aigreur et du ressentiment mal placés. Tout va bien à tous les étages ? Non, car le Président a voulu chambouler nos héritages linguistiques à une vitesse folle. Cela me déplâit.

— Le français a mauvaise presse ! La langue ou le citoyen français ?

— Les deux, monsieur ! Je pense qu'on ne devrait pas accabler une langue pour les méfaits commis par ceux qui la parlent. Les auteurs de fautes doivent assumer à titre personnel leurs actes. Autrement, on glisse vers la responsabilité collective dans laquelle personne, en fin de compte, n'est coupable. Je suis revenue ici pour Constellation. Pour qu'il paie et ne se faufile pas entre les envies de *kubana*, de cohabitation, et les rêves de *kwiyounga*, de réconciliation. La justice devait passer avant tout. C'est une idéologie qui a armé les tueurs. Ils avaient une conscience, ils étaient majeurs et auraient dû éviter de trébucher, de fauter. Par contre, une langue a une tout autre trajectoire. Ce n'est pas elle qui a pris et soulevé la machette, ce sont des individus responsables. Mélancolie m'a jadis appris ceci : "*Ingwize yishe Ntango ! L'avidité perdit Ntango !*" Plus que cela, l'ignorance !

— Les exterminateurs ont reçu des aides extérieures.

— Oui, certainement. La justice n'a cependant pas à faire des amalgames, n'est-ce pas ? Elle examine les faits et les responsabilités, puis elle punit ou décharge l'innocent des soupçons indus... »

Souveraine s'est tue, a effacé une larme.

Depuis son installation à Kuito, elle a traversé des épreuves inattendues. Elle me raconta qu'elle s'était sentie épiée, regardée comme une incorrecte. L'administration lui reprochait, sans le dire clairement, d'avoir vécu dans un pays francophone. C'est le hasard et le contexte qui l'y ont entraînée. L'anglais dominait ici maintenant. Un francophone avait des soucis à se faire.

« Même s'il s'agit d'un survivant du carnage de 1994 ?

— Il est aussi suspecté et subit là une forme de double peine. Il a connu l'épreuve des machettes, il doit endurer celle du purgatoire linguistique ! On ne change pas de langue comme on change de bicyclette. Moi, si je vois le Président, je lui dirai que nous fabriquons

désormais de triples analphabètes sur ces collines. Vous ne saisissez pas ? Voyons, à la vitesse où l'on veut modifier les parlers et les alliances, le système éducatif traverse des moments difficiles : pressé de remplir des objectifs quantitatifs, les enseignants distribuent les bonnes notes à la pelle. Car celui qui ne présente pas un bilan positif risque les remontrances du pouvoir. D'ailleurs, on n'a plus la possibilité de redoubler une classe dans ce pays. Les statistiques doivent satisfaire les critères de la bonne gouvernance. Et cet agenouillement devant les statistiques mène l'éducation à sa perte. La réforme est trop rapide.

— On dirait que vous êtes contre le gouvernement.

— Non, il ne s'agit pas de cela. Aller vers l'anglais à marche forcée est ridicule. On néglige les autres langues, on jette des acquis linguistiques par-dessus bord alors qu'ils constituent un important patrimoine qu'il convenait d'entretenir et de transmettre. On néglige la langue du pays et on vomit la langue française. L'anglaise est bricolée et enseignée de manière cavalière. Je suis allée voir des enseignants à Butaré, dans la belle université qui s'y trouve. Les professeurs de langue française y craquent, parce que désorientés, parce que mal aimés. Vous me comprenez maintenant, monsieur ?

— Hum... Derrière la langue, se camouflent un modèle, des habitudes et des pratiques. Derrière la langue française, il y a la France ! N'a-t-elle pas conduit ici une opération militaire du 22 février au 28 mars 1993, bien avant la saison des coupe-coupe ? Vous souvenez-vous qu'elle fut baptisée Chimère ?...

— Quel beau présage ! Je sais qu'il y a eu des ambiguïtés et des villes où, pendant la saison des malheurs, les soldats français ont laissé un souvenir acide : Bisesero, Gikongoro, Murambi... des villes où des massacres ont été perpétrés avec, plus ou moins, la passivité des forces françaises. J'ai lu ça dans la presse.

— Alors ?

— Des instructeurs à la solde d'un gouvernement, je ne les confonds pas avec tout un peuple et toute une langue. Je le redis, toute langue n'est qu'un véhicule qui transporte les bonnes ou les mauvaises pensées des hommes. La langue est une vache à longue rumination, à maturation progressive et lente. Qu'ajouterons-nous à l'anglais dans le triste état où nous le pratiquons ? Le lait de la langue ne coule pas d'un jet, sur un ordre ou en le pressant comme on le ferait d'un mamelon.

— Vous retombez dans la politique, Souveraine !

— Elle vous fait peur, hein ? Vous craignez d'être expulsé ? Non, on peut parler dans ce pays, on n'est pas chez Ceaucescu ! Tenez, aurait-on dû mettre la langue allemande au ban des langues parce que des fous furieux, sanguinaires et shaytaniens ont créé les chambres à gaz et organisé la Shoah ? Shaytan est polyglotte. On ne va pas déchirer les langues à cause de lui. C'est Shaytan qu'il faut écarteler. On a davantage tué en parlant la langue nationale ici. Ce sont les criminels qu'il faut traîner devant les tribunaux, pas la langue. Les gens de chez vous, au Pays des Crevettes, s'en sortent-ils avec toutes vos nombreuses langues ?

— Ils bricolent et pataugent.

— Eh bien nous bricolerons en pire ! Nous en prenons encore pour deux siècles au moins de bricolage ! Nous n'avions que deux langues, mais elles n'ont pas suffi à nous prémunir contre la violence. Je me trompe peut-être, mais il me revient ce mot que citait souvent Ibrahima : *"Nyakamwe ntavumba mu Bakara !* Celui qui n'a aucune parenté avec les Bakara ne va pas leur quémander de la bière !" Nous aurions fort bien pu nous contenter de ce que nous avions et préparer correctement l'accès à l'anglais qui est de toute façon devenue la langue de la communication scientifique. Allons quémander la bière aux Anglais ! *Slowly, sir !...* »

« Ces derniers temps, je n'ai pas eu le sentiment d'être toujours vivante. Ai-je vraiment vécu ? Qui suis-je, enfin ? J'ai souvent l'impression d'avoir toujours dormi et cauchemardé. Quand me réveillerai-je complètement ? Vous, l'étranger, êtes-vous un vivant ou un fantôme ?

— Un vivant, voyons ! Je n'ai pas connu d'autre vie que celle-ci. Votre question me surprend.

— J'ai beaucoup parlé de moi. C'est à vous maintenant de me renseigner sur vous.

— Je ne suis qu'un petit fonctionnaire des Eaux et Forêts. Mon travail vous ennuerait et ma vie affective...

— ... est certainement pleine et mouvementée !

— Ni l'un ni l'autre. Vous écouter me grandit, m'agrandit.

— C'est trop de modestie, monsieur.

— Je suis sérieux. En vous écoutant, je m'informe, je m'instruis. Je ne rêve pas beaucoup, vous savez.

— Moi, je me suis réveillée cette nuit avec une terrible angoisse. Il me semblait que des hommes se regroupaient dans une clairière, espérant capter une étrange lumière, celle de la renommée, dans laquelle ils allaient entrer et attirer toutes les bonnes fées. Ils disaient que ce que nous, les Longs, avons subi n'est pas arrivé. On s'agglutinait autour d'eux. Des micros se tendaient avec empressement et des caméras se mettaient à tourner. Attention, je ne dis pas qu'ils ne doivent pas parler, ces gens-là. Tout le monde a le droit de l'ouvrir. Mais où étaient-ils lorsque nous tombions sous les balles, les machettes, les gourdins cloutés et les coups de hache ? Il n'y a que vingt ans de cela et certains voudraient déjà qu'on se taise. Pour eux, la tentative d'extermination qui nous a frappés doit s'oublier.

— Ce n'est pas un rêve, c'est aussi ce qui se dit ici, à bas bruit et

même à haute voix. Nous en avons déjà parlé.

— Mais ça me chiffonne. Et puis, au cours de ce triste vingtième anniversaire, j'ai parfois envie de... Non, je ne peux le dire ! En réalité, ceux qui veulent se rendre intéressants échafaudent des histoires pour corser l'histoire. N'avez-vous pas entendu ces voix qui prétendent que le nouveau pouvoir, dirigé par les Longs, s'est aussi rendu coupable d'une contre-extermination en écrasant des militaires et des miliciens retrouvés dans les forêts sans respect du droit de la guerre ? Et l'on découvre ici et là des charniers que l'on place sur le même plan que le ravage final. Tout ce remue-ménage tourne à une bataille de chiffres où on se lance les morts à la figure.

— Les gens aiment la controverse, mademoiselle Souveraine. Si elle n'a pas lieu, l'oubli que vous redoutez, que chacun doit redouter, prospérera. Considérez la controverse ou la polémique comme faisant désormais partie des rites de la conversation publique.

— Vous voulez plutôt dire du chahut public ! Ce n'est pas une réponse, monsieur. Vous louvoyez, car vous-même pensez peut-être que les bourreaux sont de tous les côtés !

— Je n'ai rien dit de tel.

— Pour moi, les faits sont les faits. On a voulu nous éliminer. Éli-miner ! C'est la seule évidence à admettre.

— Je suis venu comprendre. J'avoue cependant que cette vache qui vous lie, euh, que vous cogérez désormais avec Modeste Constellation, le meurtrier de vos parents, m'intrigue. Elle vous offre du lait, elle vous a même donné des veaux depuis cinq ans, ainsi que vous me l'avez vous-même confié.

— C'est exact. Ne m'interrompez pas, car je veux aller au bout de mon propos...

« Il y a en effet cinq ans, deux semaines après mon retour, le procès de Modeste Constellation s'est ouvert à Kuito. Il avait passé sept ans en prison, ce qui veut dire qu'avant son incarcération il avait pu vaquer pendant huit ans à ses affaires. Il a fallu l'opiniâtreté de Souleymane pour que la police vienne l'arrêter. L'engorgement des tribunaux réguliers a conduit le gouvernement à recourir en 2001 à la juridiction de la palabre sur les collines. Sinon la plupart des criminels auraient moisi et péri en prison sans procès à cause du nombre réduit de magistrats et de la lourdeur des procédures judiciaires ordinaires qui

rendaient impossibles les jugements des affaires liées à l'extermination des Longs avant cent à cent cinquante ans. Ce scénario a mortifié les nouvelles autorités du pays, prises en tenaille entre le souci de sévir et la volonté de réconcilier les Longs, les Courts et les Très Courts. Je suis revenue pour confondre le coupable. Il était hors de question de le laisser s'en tirer à bon compte, ce qui risquait d'arriver si je n'étais pas là, moi, l'unique témoin oculaire de la tragédie. Je savais, par les nouvelles qui nous parvenaient du pays, que beaucoup de sages, y compris parmi les Courts, avaient été tués. Quel tribunal coutumier crédible pouvait se tenir dans ces conditions sur des collines où les rares survivants se terraient ? Ils tremblaient quand ils devaient venir témoigner sous l'œil courroucé ou vindicatif de voisins qui ne voulaient pas que le linge sale soit remué avant d'être lavé ! Je suis venue pour leur dire que nous n'abandonnions pas les morts, que nous ne leur assenions pas de nouveaux coups de massue par défection, larbinisme ou je ne sais quoi ! Me placer en dehors du procès de l'assassin de mes parents n'était pas imaginable. Le conseil des sages devait écouter ma déposition !

- Comment fonctionnait cette juridiction avant la période actuelle ?...
- Je me sens un peu lasse. Je vous l'écrirai...

Cher étranger,

Gacaca signifie « herbe verte », celle sur laquelle on prenait place pour régler les problèmes de la colline. Autrefois, cette juridiction traditionnelle servait à juger de petits délits ou de minuscules troubles de voisinage. Certains désaccords familiaux venaient aussi aux oreilles des sages et ils rétablissaient le courant qui n'aurait jamais dû s'interrompre entre des époux. Jadis, donc, sur les collines, dans l'après-midi, on s'asseyait sur l'herbe verte, de préférence sous le bois, à l'abri du soleil, pour se parler. Les sages, choisis pour leur tempérament et leur rectitude morale, examinaient les litiges en cours. Ils cherchaient toujours le moyen de trancher tout en veillant à sauvegarder la paix sociale. Gacaca avait d'abord eu à connaître des conflits entre cultivateurs et éleveurs. Les premiers accusaient les seconds de ne pas faire assez attention à leurs animaux qui ravageaient des champs, broutaient de jeunes pousses de patates, de maïs ou de fonio, quand l'herbe se faisait rare. Il arrivait aussi que des troupeaux saccagent des labours, mettant en péril la récolte espérée par le paysan. Grâce à l'habileté des sages,

le tribunal coutumier calmait les regards fiévreux et furieux des planteurs qui invectivaient les éleveurs. Parfois, aussi, ce sont ces derniers qui se plaignaient de la disparition d'un veau ou d'un mouton. Les sages arbitraient, trouvaient des voies d'apaisement. Ils étaient aussi saisis pour des affaires conjugales car des couples venaient vers gacaca se plaindre des abus de l'homme ou des dépenses outrancières de la femme.

Il arrivait qu'un homme saisisse les sages, estimant que sa femme ne savait pas tenir la gestion de la cruche et qu'elle en dilapidait le délicieux breuvage, une bière de maïs, très prisée chez nous...

En effet, chaque foyer disposait d'une cruche pleine afin que tout hôte qu'elle accueillait reçût sa rasade de bière de maïs en signe puissant d'hospitalité. Mais un code non écrit prévoyait que la femme, chargée des affaires domestiques, et qui servait donc les hôtes de passage ou les invités, prît garde de conserver une quantité satisfaisante de bière, avant la fin de la journée, pour la réserver à son époux. La calebasse devait être placée près de la tête de lit, à portée de main du mari afin qu'il étanchât une ultime soif avant de se jeter, le cœur reconnaissant, dans les bras de sa dulcinée ou de sombrer, l'esprit serein, dans ceux de Morphée.

Or la gourde fut parfois vide avant le coucher du soleil ; le mari, vexé ou hors de lui, ne tardait pas à courir se plaindre auprès des sages. Mais quoi ! serais-je tentée de dire, les hommes n'avaient pas seulement des bras pour rouer de coups leurs épouses ! Ils pouvaient très bien s'occuper eux-mêmes de cette satanée gourde ! Telle n'était pas la réponse de nos sages, gardiens de la tradition et aptes à jouer le rôle de pacificateurs. Ils apaisaient donc le courroux du mari, sondaient la femme pour savoir si les manquements à l'ordre majestueux de la cruche ne masquaient pas des motivations plus souterraines et des revendications qu'elle pouvait leur révéler. C'était parfois le cas. L'homme était alors réprimandé et invité à revoir son comportement pour mériter les attentions de son épouse. Ainsi fonctionnait gacaca.

Il me revient l'histoire que me raconta mon père et qui opposa un maître forgeron, Muana, marié à Cumana, à son voisin Giromani, le chasseur et époux de Kita.

Les deux hommes avaient épousé deux sœurs. Cumana et Kita se fréquentant, une idylle naquit entre le forgeron et Kita. Le voisin

chasseur eut des soupçons et s'en plaignit à son entourage. Un soir, invités à une fête villageoise, les deux couples s'y rendirent et, conformément à leur habitude, s'assirent à la même table. Le lendemain, on apprit la mort du forgeron. On parla de meurtre. Les soupçons se portèrent sur le chasseur et l'affaire fut soumise à la juridiction de la palabre qui ne traitait ce type de problème que de manière exceptionnelle. Giromani, soupçonné d'avoir empoisonné son rival, jura qu'il n'aurait pu s'abaisser à pareille monstrosité. Les sages auditionnèrent les amis de Muana et tous racontèrent que le défunt souffrait de son foie depuis quelque temps. On voulut savoir s'il s'était plaint de ce mal et on ne tarda pas à se mettre d'accord sur le fait que le disparu adorait et consommait à l'excès les sauces rouges à base d'huile de palme et pimentées. Il souffrait aussi de la goutte et ne parvenait pas certains jours à poser le pied par terre, l'arthrite le gênant considérablement. Comme on ne disposait pas d'autopsie à l'époque, on se tourna vers l'épouse pour recueillir sa déposition. « Oui, mon mari aimait trop les sauces rouges. Ces derniers temps, assurait-elle, il était tout transpirant et respirait aussi fort que quelqu'un qui a grimpé à vive allure la colline de Kuito. » Mais pourquoi diable n'avait-elle pas révélé ce fait devant gacaca ? Elle raconta que, sous le coup de l'émotion, on ne pense plus bien car on a l'esprit en désordre. Et puis, si elle avait dit que c'étaient les sauces rouges qui étaient à l'origine du décès, ne l'aurait-on pas accusée, elle, d'avoir tué son mari ? Les sages se consultèrent et rendirent le verdict lavant Giromani de tout soupçon, car, reconnurent-ils, un cœur peut s'arrêter de battre parce que la mécanique humaine dépend aussi de la manière dont nous traitons notre corps.

Si le pays est retourné à gacaca, cher monsieur, c'était donc pour repeindre nos collines aux couleurs de la paix. Nos traditions ont volé au secours de la modernité encalminée.

Quand j'étais à Bukavu, cette idée n'était pas présente à mon esprit. En rencontrant les juges, je ne dis pas qu'ils m'ont fait changer de position, mais j'ai accepté de taire mes pulsions pour donner une chance à une paix durable. Je tenais vraiment à toiser le criminel, à sonder son âme. Où l'aurais-je fait si je n'étais pas revenue d'exil ? À travers la télévision et les rares images qu'on diffusait des procès des machetteurs ? Sur YouTube ? Nos connexions étaient très lentes et les

images se bloquaient toutes les deux minutes. Je n'ai pas voulu injurier les miens ou cracher sur leurs tombes en restant à l'écart de ce procès. C'était une possibilité de rachat pour nous tous. Pour les criminels et pour ceux qui n'avaient pu empêcher ce malheur. J'ai bénéficié de l'aide de Distingué Ovingwé. C'est avec lui et sa femme que je me suis rendue à la gacaca. En réalité, je les ai précédés sur les lieux de la palabre. Je voulais y être la première. Deux des huit juges n'étaient pas présents, car ils étaient agriculteurs et avaient des travaux urgents dans leurs plantations. Eh oui, ce pays est encore à quatre-vingt pour cent rural. Ne l'oublions pas ! Je ne tins pas rigueur à ces absents. J'écoutai l'intervention du jeune Akagamba qui avait été élu, contrairement aux habitudes, président de cette juridiction.

Il avait eu, me renseigna Distingué Ovingwé, l'ancien apprenti de mon père, un parcours honorable sur la colline. Théogène Akagamba avait à peu près mon âge, mais son sens des responsabilités et tout ce qu'il avait réalisé après les tueries de 1994 avaient favorablement marqué ses concitoyens. Quand il fut pressenti pour intégrer la cour traditionnelle, il avait si bien travaillé à la reconstruction des maisons brûlées et à la distribution de secours aux rescapés qu'il accepta cette nomination « à la manière de Bugubugu », c'est-à-dire promptement. Il ira loin, ce garçon. Les anciens n'étant plus là, nombre d'entre eux, Longs ou Courts, ayant été massacrés, le jeune garçon avait su inspirer confiance pour être établi « nyumbakumi », chef de dix maisons. Il venait d'une famille connue et son appartenance au groupe des Courts n'avait pas obscurci son humanisme et son idéal de justice. Il s'était très tôt passionné pour les travaux de notre historien, Alexis Kagame, de sorte que sa connaissance de notre défunte monarchie et du code ésotérique que détenaient les faiseurs de roi lui avait valu une forte audience. Il passait aussi pour être l'un des plus intéressants interprètes du regretté savant. Comme en plus il portait le nom et le prénom de son grand-père, homme pondéré et respecté sur notre colline, Théogène Akagamba était écouté. Il pensait que le pays se déliterait si nous ne réalisions pas la kubana, une cohabitation harmonieuse. « Elle a besoin, martelait-il, de la kwiyinga, c'est-à-dire de la réconciliation communautaire. »

Je lui ai aussi retourné un mot de remerciement après la lecture de sa lettre.

Quand nous nous sommes revus, Souveraine m'a avoué qu'elle n'avait pas aimé l'idée de réconciliation. Elle ne voulait pas d'un pardon généralisé arraché aux victimes. « Nul n'envisage jamais de revoir celui qui l'a frappé comme je l'ai été », déclara-t-elle. Elle pensait, comme Denis Diderot, que « lorsque les haines ont éclaté, toutes les réconciliations sont fausses ».

Au vrai, c'est l'hypocrisie du dispositif et l'opportunisme de ceux qui en bénéficiaient qui irritaient Souveraine Magnifique. Elle put aisément convenir que Théogène Akagamba introduisit finement l'idée de réconciliation durant le procès, et la survivante admit qu'il fut l'un des plus convaincants avocats de cette cause. À côté de lui, se tenaient la belle et effacée Mercedes Kayishéma et une autre juge, Eucalyptus Chimumu, en plus de Dorlothée Avelimanga. Eucalyptus énerva Souveraine, par ses poses et ses vêtements affriolants. Les sottises qu'elle ne pouvait s'empêcher de lancer quand elle ouvrait la bouche l'exaspérèrent : « Je me demande comment on a pu choisir une pimbêche pareille dans ce groupe de juges ! Heureusement qu'il y eut aussi Landerneau AUFANOTÉ et Maximum DOUKANZO pour seconder le président et appuyer les interventions de Dorlothée.

« Vous souvenez-vous de votre premier contact avec Modeste Constellation ?

— Et comment ! Ce fut le jour de l'ouverture de la gacaca ! Il était habillé de l'uniforme des prisonniers, constitué d'une chemise rose et d'un pantacourt de la même couleur. Deux gardes, vêtus d'une tenue kaki, l'avaient extrait de sa cellule et conduit jusqu'au sous-bois où se tenait le procès. On l'avait installé, sans menottes, sur le banc des accusés. Il regarda le ciel. Oh ! Seigneur, ne voyait-il pas les yeux de mon père, de ma mère et de petit frère sur lui ? Dieu du ciel ! ne sentait-il pas ton brûlant courroux sur sa nuque crispée ? On ne devrait pas lever les yeux au ciel sans être foudroyé quand on a tué et agi comme Constellation... »

Dorlothée Avelimanga était dépressive depuis son jeune âge. Elle attribuait cela à deux éléments : son prénom qui lui avait valu, très tôt, beaucoup de quolibets. Elle en avait voulu à ses parents, mais ils n’y étaient pour rien. Ils la convinquirent que leur choix, Dorothée, avait été modifié par l’agent d’état civil, visiblement distrait, qui glissa ce « l » qui transforma en Dorlothée son prénom. L’administration, du haut de son pouvoir discrétionnaire, refusa de défaire ce qui causait son trouble. Le fichu prénom était donc resté. Considérons cela comme une brouille, en comparaison des événements qui frappaient régulièrement les Longs. Ce fut le second traumatisme dont souffrit Dorlothée avant de devenir Avelimanga !

Je crois avoir eu beaucoup de chance de l’entendre quand je me présentai chez elle. Je lui signalai que je venais de la part de Souveraine.

« Entrez, mon ami, entrez ! Prenez place ! »

Je me suis affalé dans un fauteuil.

« Que voulez-vous boire ?

— La Primus, s’il vous plaît.

— Vous aussi, vous vous mettez à ce breuvage prétendument moderne mais qui nous fait enfler le ventre comme des baudruches ?

— On va faire comment ?! »

Elle m’a servi la bière locale et m’a narré ce qui s’était passé dans sa famille et qui avait amplifié son mal-être.

Lors de la présaison des machettes, en 1983, ses parents avaient été tués et elle avait été miraculeusement épargnée. La rumeur avait couru qu’un Court, amoureux éperdu de la jeune fille, avait su plaider en sa faveur. Avoir survécu ne l’avait pas empêché de regretter la disparition de ses parents et d’en vouloir aux Courts. Une alliance avec l’un d’entre

eux ne pouvait s'imaginer. Elle se mit à boire pour oublier. Longtemps, elle vécut sous la dépendance de la Primus. Un soir, Dorlothée était allée à un spectacle chorégraphique à Butare. Il se déroulait dans une salle attenante au musée national. Elle y avait vu danser son roi mage, Melchior-Gaspard Avelimanga, un Très Court. Épileptique Avelimanga était son pseudonyme. Il avait quitté les brousses du Sud pour les brumes du nord du pays. Il se déplaçait comme une pile électrique et voltigeait littéralement sur scène. C'était un chat ! Dorlothée avait tellement ri à l'annonce de ce nom à rallonge, porté par un nain, qu'elle en mouilla sa petite culotte. Le soir même, elle voulut rencontrer Épileptique, cet homme qui rebondissait sur scène comme un ballon. Elle rêva bientôt de l'avoir à elle. Ce que la belle et longue Dorlothée voulait, elle l'obtenait ! Ils sympathisèrent à la fin du spectacle. Ils se revirent le lendemain et le surlendemain. Elle le suivit tout au long de sa tournée dans les Grands Lacs. Elle écarta définitivement les nombreux Courts qui lui faisaient une cour assidue, convaincus qu'elle finirait par leur ouvrir ses bras. Ils durent constater que seules les catapultes et les arabesques du danseur redonnaient vie à l'indomptable Dorlothée. Elle se mit en ménage avec le lutin et ils se marièrent très vite.

Ce couple, détonnant au physique, s'adorait, mais l'artiste ne réussit pas à guérir « sa liane interminable », ainsi qu'il l'appelait, de ses migraines. Il savait, en dehors de la scène où il la subjuguait toujours, lui fabriquer des mixtures qui réduisaient les douleurs, et il la massait en chantonnant des berceuses de la forêt qui endormaient la belle créature. Mais ces anesthésies ne suffisaient pas à vaincre les crises et les sautes d'humeur de sa femme. Le doux imbécile, comme l'appelaient aussi les amoureux éconduits de Dorlothée, avait ainsi appris que, lorsque sa femme commençait à tourner en rond et à marcher comme un robot, des coups allaient pleuvoir sur lui. Il les recevait en rentrant la tête dans le cou, se retenant de crier ou de riposter, se mettant simplement en boule pendant que tombaient, des fines et longues mains qu'il aimait oindre de ses crèmes adoucissantes, les gifles de la colère. Il était un homme battu et cela se savait, cela s'était vu, malgré les lunettes noires que l'artiste portait parfois pour dissimuler les traces de coups de pilon et autres ustensiles que la colérique épouse utilisait pour l'assommer. On se moquait de lui. Il s'en fichait. C'étaient les tensions ethniques qui altéraient le moral de sa « longue liane ». L'amour aide à passer l'éponge sur les bosses, philosophait le danseur. Il proposa d'ailleurs à

sa femme d'émigrer vers son village natal lorsque la psychose d'un regain de tension commença à s'étendre. Non, répondit la migraineuse, pas question d'aller vivre en brousse et risquer de n'avoir à y manger que des tubercules de manioc et des méchouis de singes ! Elle buvait et le battait. Quand la radio des Mille Collines entama, bien avant avril 1994, la diffusion de ses nocives émissions et de ses appels aux meurtres qu'elle achevait par la même recommandation : « Abattez tous les grands arbres », les Longs surent que l'on parlait d'eux, qu'on les désignait, que leurs jours étaient comptés.

Dorlothée arrêta de boire, mais conserva l'habitude de passer sa mauvaise humeur sur Épileptique. Elle l'aimait, mais un dépressif ne maîtrise jamais tous ses actes. Les idées noires, toujours plus noires, l'empoignaient, la remuaient. Incapable de se détacher de ses angoisses, Dorlothée Avelimanga souhaita alors que la mort l'emporte.

Aussi, lorsque la moisson des têtes et des jarrets fut ouverte et que Shaytan se déchaîna sur toutes les collines, Dorlothée attendit tranquillement que la mort vienne la chercher. Son mari la veillait, résigné, car toutes ses suppliques pour l'emmener dans les forêts du sud du pays, qu'il connaissait bien, avaient été vaines. Il était prêt au sacrifice. De toute manière, sa résolution était prise : il se pendrait si une machette emportait sa dulcinée. Ils vécurent dans un état de prostration pendant plusieurs jours, s'alimentant peu, attendant les assassins. Leur porte ne tarda pas à voler en éclats. Le jour déclinait et la pénombre qui régnait dans la pièce s'effaça au profit d'une petite lueur agonisante. La longue épouse vit entrer un homme muni de l'acier qui tuait. Elle était assise et son mari se tenait debout en face d'elle. Même dans cette position, elle le dépassait d'une tête. L'assassin, déjà barbouillé de sang, regarda la Longue assise mais toujours haute. Elle lui tendit son cou. Il le repoussa avec dédain. Il avisa Melchior qui se tenait debout et dont la grosse tête lui faisait face. D'un geste sec et tranchant, le meurtrier fendit Melchior-Gaspard de haut en bas comme on ouvre une noix de coco. Dorlothée décolla de sa chaise et se jeta sur les deux morceaux de son mari pour recoller l'homme achevé. Elle serra de toute la force de ses mains remplies d'amour les deux bouts disjoints du pygmée qui se vidait de son sang et qui était déjà mort. Après avoir traversé le corps du malheureux, la machette avait entaillé le sol d'un long trait à l'endroit où elle avait terminé sa course. La jeune veuve resta un moment enlacée au cadavre. Le milicien était ressorti — reparti

vers d'autres sanglantes équipées ? Quand la pauvre femme comprit qu'il n'y avait plus rien à faire, elle abandonna les deux tranches du cadavre de Melchior-Gaspard. Dehors, la nuit était sans étoiles.

Une fois encore, la mort n'avait pas voulu de Dorlothée, mais le bestial spectacle auquel elle venait d'assister lui arracha alors un cri interminable et inhumain. Comme pour les Magnifique, personne n'était venu à sa rescousse. Hagarde et les cheveux barbouillés du sang de son mari, elle avait ensuite couru dans le vide, dans la brume, dans le noir et vers la forêt où s'était peut-être évaporé l'assassin. Elle le supplia de la finir comme il avait fini son homme. Des rires venant du sous-bois, derrière les bananiers, lui fouettèrent le visage. Puis une voix lui dit : « Tu as trouvé que les Très Courts étaient meilleurs amants que nous, n'est-ce pas ? Voilà notre réponse ! Nous allons le cuire à petit feu et manger le cerveau de ce singe ! Ha ! ha ! ha ! Ça rendra nos soldats invisibles et invincibles. Ha ! ha ! ha ! »

Elle comprit que les Courts voulaient la rendre folle. Elle avait erré sur la colline, puis elle était rentrée chez elle, avait roulé dans les flaques de sang et hurlé encore son désespoir. Au bout d'une errance ponctuée de cris et de larmes, elle s'était réfugiée chez Souleymane.

Elle avait conservé le souvenir de sa rencontre avec Souveraine : « Malgré mon désespoir, admit-elle, j'ai perçu qu'il y avait quelque chose de fascinant en elle. Je l'ai vue partir pour Bukavu avec Souleymane ; mais ce jour-là j'étais anéantie, je ne pouvais pas les suivre. Les dernières forces qui me restaient devaient s'éteindre ici et non dans une hypothétique fuite. Non, je ne pouvais pas. Qui allait sauver la mémoire d'Épileptique ? Quand Souleymane est rentré à la maison, et lorsque j'ai pu émerger de ma détresse, il m'a raconté le crime commis sur les parents de Souveraine. Il est allé chez eux et a enterré leurs corps. Il s'est ensuite comporté avec moi en frère siamois qui ressent ma douleur. Il m'a empêchée de me précipiter dans un ravin. Savez-vous ce qu'il m'a dit ? Il m'a regardée dans les yeux et, fermement, il m'a lancé : "Tu dois vivre pour ne pas donner une victoire de plus aux assassins..." »

Elle a cependant eu du mal à tenir debout, promenant sa carcasse amaigrie sous les bois, s'interrogeant toujours : « Pourquoi la mort me refuse-t-elle ? » Puis, les efforts de Souleymane et de sa femme Sara

aidant, elle a repris goût à la vie. Elle a secouru d'autres personnes dans le désarroi ; elle s'est accrochée à l'idée fixe qu'elle confondrait le criminel. Elle a tenu pour cela. La paix revenue, Dorlothée a oublié ses peines pour aller soulager celle des autres. Elle a travaillé avec une ONG qui pansait les plaies du corps et de l'âme, qui invitait les traumatisés à se retrouver, à parler de ce dont ils souffraient, à se délivrer de leurs angoisses lors de séquences de thérapies individuelles ou collectives. « Pendant longtemps, nous autres femmes avons appris à ne jamais élever la voix. À parler doucement, à murmurer nos pensées. Ne pas parler fort, baisser la tête, endurer toujours. Je n'ai jamais été comme ça, mais j'ai failli le devenir. » Elle s'est ainsi progressivement écartée du gouffre. Elle a écumé les prisons, dans l'espoir d'y retrouver celui qui avait fendu Melchior-Gaspard en deux. Sans résultat. Elle était sûre qu'elle le reconnaîtrait. Quand elle croisait des files de prisonniers vêtus de leur uniforme rose, lors des travaux communautaires qu'ils effectuaient hors des prisons, elle les dévisageait avec fièvre et avec une intense concentration. Elle ne rencontra jamais l'assassin. Il avait dû traverser la frontière. Peut-être était-il en Europe, camouflé sous l'habit de prêtre dans une église ou de médecin dans un hôpital en France ou en Belgique. Quand elle a été désignée pour siéger comme sage au tribunal coutumier, elle s'est souvenue de tout le travail de Souleymane pour dénoncer les assassins et casser le cycle de l'impunité. Elle avait toujours en mémoire tout ce qu'il lui avait dit sur la mort des parents de Souveraine et le rôle de Modeste Constellation dans cette affaire.

Des proches de Dorlothée s'étaient posé des questions sur l'attitude que devait adopter Souveraine. Fallait-il qu'elle assiste à ce procès ? N'en sortirait-elle pas brisée par la tension et l'émotion ? Les Longs étaient minoritaires sur les collines avant les massacres, ils l'étaient encore plus après. Souveraine risquait donc des désillusions. Dorlothée n'était pas de cet avis. Certes, les procès coutumiers se déroulaient dans un cadre défavorable aux survivants qui étaient aussi écrasés par le poids des traditions et l'infériorité numérique. Mais même si gacaca pouvait apparaître comme un tribunal expéditif, où les droits de la défense étaient parfois escamotés, comme cela s'était produit sur certaines collines, sa tenue était justifiée. Il était ouvert, comme dans le reste du pays, aux accusés ayant avoué leur forfait. Il leur était difficile d'arriver devant les sages et de plaider autre chose que les circonstances atténuantes. En général, m'a dit Dorlothée, les accusés qui

étaient préalablement passés aux aveux et qui plaidaient coupable bénéficiaient dans gacaca d'une diminution conséquente de leur peine, car on voulait certes punir, mais également raccomoder le pays en lambeaux. Faute avouée était à moitié pardonnée ! La sévérité extrême n'était plus de mise et la région était encore à feu et à sang quinze ans après la saison apocalyptique. Un accusé de crime de deuxième catégorie ne faisait pas partie des instigateurs de l'élimination radicale des Longs ; il encourait une peine allant de sept à douze ans de prison. Elle pouvait être assortie de travaux d'intérêt communautaire qui permettaient aux prisonniers de sortir de leurs cellules exiguës et de préparer leur réinsertion sociale dans des conditions acceptables.

Les crimes de Modeste Constellation étaient classés dans cette deuxième catégorie. Il avait passé sept années en détention préventive. S'il se défendait bien, il savait qu'il n'écoperait pas d'une sanction susceptible de le renvoyer derrière les barreaux pour une durée supérieure à cinq ans. Dorlothée m'a encore confié ceci : « La veille de l'ouverture du procès de Modeste Constellation, je n'ai pas dormi... J'ai pensé à mon Épileptique, à ses bras douille, à ses grands yeux qui n'avaient pas cillé devant la lame de la machette, à sa grosse tête bien carrée et droite face à l'assassin...

— L'a-t-on cuisiné et mangé pour de vrai ?

— Monsieur, l'horreur n'a aucune limite. Quand elle a commencé, nul ne sait où et quand elle s'arrêtera... Et j'ai tremblé, tremblé jusqu'au petit matin... Je suis arrivée en reculant à la gacaca. J'étais frémillante, comme la feuille d'un arbre qui va tomber de sa branche sous l'orage. Cependant, je peux vous dire que, moi, la juge, Dorlothée Avelimanga, je ne voulais plus mourir ! »

« **C'**est à midi que je me suis rendue sur les lieux du procès, encore vides deux heures avant son ouverture. J'avais dit à Distingué Ovingwé, l'ancien apprenti de mon père, de me rejoindre avec sa femme lorsqu'ils seraient enfin dégagés des tâches de transport de marchandises qu'ils effectuaient pour le compte d'un groupement agricole. Les gens de la colline de Kuito sont arrivés petit à petit dans le sous-bois où s'était déjà tenu un procès similaire. Il allait avoir lieu sous les grands arbres et les spectateurs s'asseyaient sur l'herbe rase et verte. Le soleil, perçant, traversait le barrage des arbres. Il y avait une longue table derrière laquelle prirent place les sages élus à la gacaca. À la gauche de cette table, se trouvait un banc réservé aux accusés et à leurs complices. À la droite des juges était situé le siège des témoins. Je suis d'abord restée sous les arbres, assise sur l'herbe verte où vinrent bientôt s'agglutiner les hommes, les femmes et les enfants qui avaient décidé de suivre le procès. Puis je m'avançai vers la place qui m'était attribuée. Il y eut bientôt une foule immense dans la clairière et des jeunes gens grimpèrent même sur les arbres pour avoir une meilleure vue sur la scène. Une demi-heure avant l'ouverture du procès, Modeste Constellation, flanqué de deux gardes armés et sanglés dans leur uniforme kaki, est venu s'asseoir sur le banc des accusés.

« Le criminel avait probablement été prévenu que je m'étais inscrite sur la liste des témoins. Il savait donc que j'étais revenue au pays. Son entourage l'en avait informé. Mais il ignorait, j'en suis certaine, à quoi je ressemblais désormais. Il a eu un mouvement de recul quand ses yeux se sont posés sur moi. Il a vacillé. Était-ce feint ? Je ne le crois pas. Ensuite, les juges ont fait leur apparition, alignés, en rang d'oignons, derrière le jeune président de la séance, Théogène Akagamba. Ils étaient tous ceints d'une écharpe aux couleurs du drapeau national : le

bleu, le jaune et le vert. La bande jaune de chaque écharpe tricolore portait l'inscription "Inyangamugayo Gacaca" : — juges de la gacaca !

« Le soleil brûlait. Pour s'en protéger, les spectateurs prévoyants, qui avaient apporté des parapluies, grands et bigarrés, les ouvrirent sans attendre. Dès que les juges furent assis, le jeune Théogène Akagamba prit la parole. Il présenta ses collègues, tous raidis par l'émotion. Un greffier écrivait tout ce qui se disait et plongeait avec frénésie ses notes dans un coffre en bois ouvert devant lui. Il y plaçait sous scellés le verbatim de l'audience. "La tragédie de 1994 nous obligeait, rappela Akagamba, reprenant à son compte les mots de l'actuel chef de l'État, soit à nous entre-tuer soit à nous réconcilier. La justice doit passer et ouvrir en même temps la voie à la réconciliation ! Chacun d'entre vous, hommes et femmes de Kuito, poursuivit-il, les yeux balayant la foule, peut et doit s'exprimer, dire ce qu'il a vu ou entendu. Il doit apporter tout éclairage et témoignage indispensable à la manifestation de la seule chose qui nous occupe ici : la vérité.. J'ajoute qu'il ne s'agira pas, uniquement, au terme de nos rencontres, de prononcer la sanction que mérite l'assassinat des époux Magnifique, assassinat perpétré dans leur maison par Modeste Constellation ici présent. Il s'agira de nous ouvrir les uns aux autres et de nous convaincre qu'on ne verra plus jamais ça sur la terre de nos aïeux ! Constellation a avoué son forfait. Il nous le confirmera ou il se reniera. C'est à lui de s'exprimer. Je tiens à mentionner la présence, à cette séance d'ouverture de gacaca, de Souveraine Magnifique, la fille unique d'un couple tant regretté à Kuito. Chacun d'entre vous sait combien ce mari exemplaire et cette femme au grand cœur, soucieuse constamment d'aider les gens en difficulté, étaient appréciés sur cette colline et aux alentours. Disons simplement les choses : ils nous manquent beaucoup. Ils nous manqueront à jamais ! Aussi longtemps que nous serons des hommes et des femmes pleinement humains, nous nous souviendrons d'eux, de ceux qui sont partis, terrassés par les machettes. Alors, en souvenir de ces personnes, je veux espérer que nous nous tendrons la main pour reconstruire un pays viable. Faisons en sorte que cet État soit celui de tous ses enfants et pas seulement celui de certains d'entre eux. La question qui dominera les débats sera celle-ci : comment pouvons-nous renaître ensemble après la tragédie de 1994 ? Je compte sur vous pour nous aider à y répondre. Avant de laisser la parole à mes collègues, je tiens à rappeler que nous siégeons conformément à la loi organique numéro 10-2007

de mars 2007, modifiant et complétant la loi numéro 15-2004 de juin 2004 qui a institué les gacaca. En pensant aux victimes de la catastrophe sans nom, je demande à la population de Kuito de se lever et d'observer une minute de silence."

« Modeste Constellation avait la tête basse. Malgré les émouvants propos que nous venions d'entendre, je lui aurais volontiers craché à la figure. J'aurais volontiers brisé sa sale mâchoire d'assassin. J'aurais volontiers fracassé... Oh, je ne peux dire tout ce qui me traversa l'esprit ! Mes sombres pensées n'avaient rien à voir avec le discours conciliant du représentant des sages. Après la minute de silence consacrée aux suppliciés, un homme se moucha bruyamment. Mon Dieu, il était partout ! Il se manifestait partout ! Il se mouchoit toujours pour nous faire peur. Le représentant des sages grommela. Il appela ensuite le meurtrier à venir se placer devant l'assemblée des juges et à jurer qu'il dirait toute la vérité. Il l'invita ensuite à décliner son identité puis il attaqua, dans la langue de chez nous qui ne connaît pas le vouvoiement :

« "Reconnais-tu les assassinats qui te sont reprochés ?

« — Oui.

« — Qu'as-tu à dire devant gacaca ?"

« S'adressant au jeune Akagamba, l'assassin s'élança :

« "Mon enfant, mon cher enfant, tu étais un gamin en ce temps-là...

« — Non, je ne suis pas ton enfant.

« — Hein ? Tu n'as pas l'âge de mon deuxième fils, Quentin Constellation ?

« — Oui, mais nous sommes ici pour une affaire terrible et ton langage peut prêter à confusion. Je suis le chef de la gacaca, pas ton fils.

« — Ah ! Il y a quelque temps, on t'aurait plutôt envoyé chercher les cruches de bière pour que les adultes puissent étancher leur soif...

« — Modeste Constellation, tu as commis des crimes et tu dois en répondre. Nous sommes réunis pour cela.

« — Pardon, mon fils... les choses ont changé si vite ! Jamais gacaca n'a été dirigée par un enfant, euh... un jeune. Excuse-moi, grand-père !

« — Je ne suis pas ton grand-père !

« — Si je t'appelle ainsi, c'est parce que tu portes le nom et le prénom de ton grand-père, un vénérable ancien de Kuito, qui a aussi

siégé dans gacaca, n'est-ce pas ? Ah, grand-père, à quelle question dois-je maintenant répondre sans te vexer ?

« — Le pays et notre colline veulent savoir ce qui t'a poussé à accomplir les actes de barbarie qui te sont reprochés.

« — Mon enfant, euh... le grand Théogène, j'ai fait du mal, je l'ai reconnu. Mais, aussi vrai que Dieu est Dieu, est-ce qu'il faut passer tout le temps à le dire ? Dieu d'Abraham et de Jésus-Christ Notre Sauveur sait que j'ai été forcé de donner la mort.

« — Bon, ma collègue Dorlothée Avelimanga a une question à te poser.

« — Qui t'a forcé à le faire, hein ? Qui ? Tu as tué, et de sang-froid...

« — Hey ! Dorlothée, est-ce qu'on commence une conversation par les gifles ?

« — Parfaitement ! Le médecin soigne là où ça fait mal. Parfois, il saigne le malade pour le guérir. Ce ne sont pas des baffes que tu mérites, tu le sais bien, mais la corde.

« — Madame la panthère, grand-père t'a demandé de poser ta question, pas de me menacer !

« — La voici : en t'introduisant violemment chez les Magnifique, quelle idée avais-tu en tête le jour du triple crime ? Je rappelle que Beauté attendait un enfant.

« — Oui, j'ai tambouriné chez eux, première chose. Deuxième chose, je n'avais pas le choix, madame Épileptique... Euh... Avelimanga !

« — Ah bon ? Tu veux te défilier et contester tes responsabilités ?

« — Dorlothée, toi aussi tu veux m'accabler alors que j'ai sauvé des gens sur cette colline ! Cela, tu ne me l'enlèveras pas ! Laisse-moi maintenant m'adresser à grand-père, car tes questions sont biaisées et tes idées toutes faites.

« — Non, ce n'est quand même pas toi qui vas diriger les débats et choisir de répondre à tel sage plutôt qu'à tel autre !

« — Constellation, la sage Dorlothée Avelimanga a parlé en notre nom à tous ! Est-ce bien clair ?

« — Oui, grand... euh, mon fils... j'ai tué. Je ne devais pas tuer. Quelle idée j'avais en tête, ce fameux jour, Dorlothée Avelimanga ? Il y a quinze ans, les collines elles-mêmes bougeaient comme des feuilles secouées par le vent de folie qui traversait tout le pays. Hey ! Dorlothée, tu crois que ça me fait plaisir de parler de ça ?

« — Nous sommes réunis pour entendre et trancher !

« — Je tiens à dire qu'avant de me rendre chez mes voisins, j'avais reçu la visite des miliciens. Ils m'ont dit qu'ils connaissaient les liens très forts qui unissaient ma famille à celle des Magnifique. Certes, nous étions originaires de groupes ethniques différents mais étions soudés. Moi, je suis né chez les Courts et lui chez les Longs. Quand les tueries ont commencé, j'ai sauvé les Mamzi, une famille de Longs, j'ai abrité un temps les Abakuze, une famille de Longs, j'ai caché Mukar et sa concubine, et vous croyez que les miliciens ne l'ont pas su ? Ils sont arrivés à la maison. Ils ont sorti de belles et longues machettes et m'en ont tendu une en disant : 'Cette arme est à toi ! Soit tu l'utilises, soit on met fin à ta vie, à celle de tes enfants, de tes cousins, de tes maîtresses' — j'en avais deux, si c'est ce que tu veux aussi savoir, Dorlothée Avelimanga !

« — Je me fiche, mais alors complètement, de tes coucherries, tu m'entends ? Qui est venu te demander d'aller tuer ? On veut des noms, pas des sous-entendus, Modeste Constellation. Sois précis !

« — Quoi ? Vous avez des titres de sages et vous ne connaissez pas le chef des miliciens qui est venu nous bourrer la tête ici même à Kuito ?

« — Un peu de tenue, quand tu nous parles, oh ! s'énerva Maximum Doukanzo.

« — Tenue, tenue... Mais c'est ce diable de Philibert Konduze, entouré de Sylvanus Hururu et d'un autre imbécile, tenez, Courroucé Ganuvamu, qui sont entrés chez moi. Ils m'ont bien fait comprendre que c'est toute ma famille qui serait rasée si je ne mettais pas à exécution ce qu'ils attendaient de moi."

« Le sage Maximum Doukanzo le coupa encore :

« "Tous ces gens que tu cites sont morts ou en fuite.

« — Toi aussi, Doukanzo ! Est-ce que c'est moi qui les ai tués ou envoyés dans les forêts du Kivu ?

« — C'est quand même un peu facile de donner les noms de personnes qui ne peuvent être entendues ici !

« — On m'a demandé d'être précis. Je le suis. Et puis, laissez-moi encore dire une chose à Mme Avelimanga. Les gens que je viens de citer ont été très précis. Pour eux, si je ne tuais pas mes trois voisins, ils rasaient tous les miens. C'est affreux, mais c'est l'abominable marchandage qui m'a été imposé. Je devais tuer trois personnes ou alors une vingtaine des miens disparaissait. Qu'aurais-tu fait à ma place, hein, grand-père ? Je te signale, à toi le chef des

Inyangamugayo, que bien des nôtres, je parle des Courts, qui ont résisté aux miliciens, ne sont plus de ce monde. Gacaca veut des noms ? Je vais vous rafraîchir la mémoire, moi ! Où sont aujourd'hui Épiscopal Bizimungu, Athanase le Roc Rusakomo, Mathilde Ozikima ? Qu'est devenu Georges-Éminence Mukanza ? Dans quel état est donc Prospère Olimagon ? Ces gens-là ont refusé de tuer et ont été sauvagement abattus aux premières heures de la saison des raccourcissements."

« Théogène Akagamba soupira, puis il se tourna vers l'assistance :

« — Qui a quelque chose à dire contre Modeste Constellation ? »

« Aucune main ne se leva, aucune voix ne se fit entendre. Il est possible que les habitants de Kuito aient été touchés par la hargne de Constellation. Ce qu'il avait raconté n'était que du cirque. J'étais stupéfaite ! La passivité des gens me tuait. Le meurtrier jouait sa peau. Il avait peut-être raison de mentionner que des miliciens extrémistes l'avaient contraint et poussé à de sordides calculs. Mais, bon sang !, personne ne pouvait-il lui crier qu'il avait une conscience ? Qu'il aurait dû s'en servir. Il aurait pu faire autre chose qu'aller froidement donner la mort sous le prétexte qu'il épargnait ainsi d'autres vies ! J'étais à bout de nerfs. Ce qui a suivi m'a encore mise hors de moi, quand Akagamba a ajouté :

« "Qui a quelque chose à dire pour défendre l'accusé ?" »

« À ces mots, des dizaines, que dis-je, des centaines de mains se dressèrent au-dessus de nos têtes. Je sentis mon sang bouillir. Ces mains se levaient pour apporter une caution aux propos du criminel. Je me dressai d'un bond et montai sur mon banc pour bien signifier ma réprobation contre ce qui allait se passer. Je réclamai la parole. Théogène Akagamba me fit signe que je ne parlerais pas. Il dit simplement : "Reprends ta place, Souveraine. Nous t'écouterons, mais pas ce soir, car le jour ferme ses portes. Nous reprendrons les débats demain après-midi. Mesdames, messieurs, les morts nous entendent. Ils ne toléreront rien, ils nous maudiront tous si nous cédon's aux pulsions. À demain, quinze heures ! C'est au coucher du soleil que nous nous retirerons, tout le temps que durera ce procès. Que chacun retourne dignement dans sa demeure ! Soyez conscients que ce que nous faisons ici nous engage, engage l'avenir du pays. La raison doit nous rappeler que nous sommes des citoyens égaux. La raison nous enseigne que, si

c'est par les hasards de la naissance que nous sommes Long, Court ou Très Court, seuls nos actes font de nous de bons maris, de bons pères, de bonnes épouses, de bonnes mamans, de bons voisins ou de bons citoyens de nos collines et de notre pays. Enfin, partons d'ici en compatriotes qui entendent l'appel souterrain des anciens. Il faut rétablir le circuit des échanges et du respect de chacun. Les anciens nous demandent, depuis ces collines qui vont de la terre au ciel, de renaître ensemble." »

« Il y avait beaucoup plus de monde à la reprise de gacaca ! Les mêmes juges étaient présents et les absents du premier jour s'occupaient toujours de leurs terres. "Nous, nous essaierons de soigner notre âme en disant la vérité, toute la vérité", commenta Théogène Akagamba. Il ajouta qu'il comprenait l'absence de ses deux collègues et il fit une digression à propos du terrassement radical, cette technique agricole qui donnait à nos collines l'allure d'escaliers géants menant directement au ciel.

« C'est un prêtre belge qui, après avoir développé ce type d'agriculture à Kisaro, dans l'ancienne préfecture de Byumba, située dans la province du Nord, a inspiré le renouveau de notre agriculture. Comme quoi, monsieur, les prêtres et les Belges pouvaient aussi avoir des idées intéressantes, ici, chez nous ! Ils n'y ont pas seulement exporté la querelle entre Flamands et Wallons qui met également leur pays au bord de l'explosion.

— Oui, oui, Souveraine, mais eux, ils n'ont pas sorti fourches, faux, serpes et machettes pour régler leur différend ou malentendu, à ce que je sache !

— Effectivement !

« "Grâce au remembrement, la production a augmenté, comme vous le savez, a encore insisté le jeune président. Cela demande davantage de travail et un entretien des terres plus soutenu. C'est pour cela que je vous demande d'excuser l'absence de nos deux collègues." Le porte-parole des sages observa alors que nous nous étions quittés la veille après avoir entendu Modeste Constellation. "Qui a quelque chose à dire contre lui ? Je pose à nouveau la question aux habitants de notre colline."

« J'ai fermé les yeux pour ne pas regarder la foule, pour ne pas constater, comme cela s'était produit le jour d'avant, que personne n'osait prendre la parole. Je me trompais car une voix, que je n'oublierai jamais, s'éleva dans le public :

« "Je veux parler à notre communauté..."

« — Tu n'en fais plus partie, hurla quelqu'un qui se moucha, produisant un son semblable à la sirène d'un bateau.

« — Devant notre communauté et devant Dieu Tout-Puissant qui nous a donné la vie !"

« La voix de Souleymane ! Avais-je rêvé ? Non ! Souleymane était debout au milieu de l'assistance. Il avait la tête droite et la parole claire. Il poursuivit, ignorant le chahuteur :

« "*Agenda nk'Abagesera !* Je suis effectivement parti d'ici à la manière des gens de Bugesera, sans dire au revoir ! Mais, bien que j'habite désormais près d'un lac, je n'ai pas agi comme ce malheureux Muganza qui se suicida dans le lac Cyohoha car il était exténué par la pourriture qui gangrenait les têtes et les cœurs des habitants de la ville qu'il venait de quitter.

« — Pas d'insultes, Babazimpa ! Pas d'insultes ! cria encore le même chahuteur.

« — Laissez-le s'exprimer, vociféra Théogène Akagamba. Hier, j'ai posé la même question ici et personne n'a esquissé le moindre geste ni prononcé un seul mot. Tous ceux qui voudront parler seront, devront être écoutés.

« — Merci, président. Nous nous sommes enfuis, ma femme et moi, il y a quelques années, et vous en connaissez les raisons. Nous ne pouvions accepter que des criminels vivent en liberté ! Nous avons alors subi menaces, vexations et des épreuves morales insupportables. En bref, nous sommes partis parce que nous n'étions plus en sécurité ici. Ce tribunal communautaire juge un homme. Bien. Qu'est-ce qu'on lui reproche ? Un triple crime et une tentative d'anéantissement de toute une famille. Quelle a été l'œuvre satanique de Modeste Constellation en 1994 ? Il est entré chez ses voisins. Ceux-ci l'attendaient comme un sauveur et c'est par sa main qu'ils sont tombés.

« — Tu étais là ? Comment peux-tu dire ce que tu n'as pas vu ?

« — Modeste, tu n'as pas seulement tué, tu as profané un cadavre !

« — Mais qu'est-ce que tu racontes ? Cet homme a le cœur haineux. Ce musulman me déteste. Il m'a dénoncé et il veut ma tête ! Ne la lui

donnez pas !

« — Modeste Constellation. Peux-tu me regarder dans les yeux et dire que tu n'as pas, ce jour-là, essayé de violer Beauté Magnifique après avoir tué son mari ? Peux-tu le dire ?

« — Mon enfant, grand-père, euh, Théogène Akagamba... Immense seigneur, tu vois bien que c'est la bave de la haine qui tombe de la barbe de cet homme. Est-ce que tu acceptes sans broncher ce que j'entends là ?

« — Nous sommes ici pour recueillir les interventions de chacun. Ce qui vient d'être dit te concerne. C'est à toi de répondre. C'est à toi de nous dire ce que tu as fait.

« — Tu as pu tenir une lourde machette et l'abattre sur tes voisins, sans trahir la moindre émotion. Tu peux bien écouter ce qu'on te dit sans gesticuler ! lança Dorlothée Avelimanga.

« — Hum... Hier, ce musulman n'était pas là quand j'ai expliqué comment les choses se sont passées. Il vient faire le saint ici, alors que ses frères intégristes égorgent les gens ailleurs au prétexte de leur prétendue guerre sainte. Avez-vous oublié ce qu'ils ont fait à la puissante Amérique en pulvérisant les longs immeubles qu'il y a là-bas ?

« — Ne dévions pas de sujet, cria Avelimanga. Aujourd'hui, il est question de savoir si tu as coupé des parties sexuelles de ton voisin après l'avoir tué. Qu'en as-tu fait ? As-tu oui ou non essayé de violer sa femme avant de la tuer ? C'est précis, ça. On attend de toi des réponses claires et nettes, non que tu bottes en touche et nous parles de la responsabilité des musulmans dans ce qui se passe loin d'ici. Et puis, nous, nous savons que, s'il y a eu des justes qui ont sauvé des gens dans ce pays, les musulmans en font partie.

« — Moi aussi, j'ai aidé des gens sur cette colline ! Des Courts qui avaient des amis, des Longs que les miliciens pourchassaient. J'ai caché des Longs dont personne ne voulait. Je crois qu'ils sont là. Je les ai protégés du mieux que j'ai pu. Et puis les miliciens sont venus chez moi, chez nous, au temps où ma femme était encore elle-même !... Les menaces des miliciens étaient pressantes. Il fallait tuer ou mourir. Ils n'ont pas seulement émis des menaces sur ma vie, mais aussi sur celle de mes proches qui seraient morts avec moi...

« — Oui, vous l'avez dit hier, c'est la faute aux miliciens ! grinça Avelimanga.

« — Mais, grand-père, euh, honorable *nyumbakumi*, chef de dix

maisons et à présent grand chef de cette inyangamugayo ! comment quelqu'un qui n'était pas là au moment des faits peut-il proférer des mensonges devant toi ?

« — Ce ne sont pas des mensonges, s'énerva Souleymane. Il y avait un témoin : Souveraine. Elle a tout vu, tu comprends ? Pourquoi as-tu coupé la chose à son père ? Même après l'avoir décapité, tu as osé un tel geste ! Pourquoi as-tu tué de sang-froid un homme, sa femme et fendu son ventre et découpé le fœtus qu'elle portait ? Pourquoi ?

« — C'est Philibert Konduze, le chef des miliciens, qui te l'a expressément demandé ?" ajouta Akagamba.

« Souleymane reprit vivement la parole, en toisant l'accusé :

« "Cet homme est une peste qui prend tous les musulmans pour des malfaisants. Allah lui seul aura le dernier mot ! Je veux adresser une dernière question ! En entrant chez tes voisins pour tuer, n'as-tu pas demandé à Donatien où se trouvait Souveraine ?" Souleymane était furieux. Il se tourna vers les juges. "Ah ! je vous le dis, sages réunis dans cette assemblée inyangamugayo, l'enfant qui a tout vu se trouvait bien dans la chambre où s'est passé le triple meurtre. Elle avait été hissée sur l'armoire par son père, peu avant l'arrivée de l'assassin. Elle a heureusement eu la vie sauve car le bourreau n'a ni fouillé ni inspecté ce meuble.

« — Que répond l'accusé ? siffla Dorlothée.

« — Euh, c'est possible, mais je ne vois vraiment pas pourquoi cet homme qui a fui Kuito s'acharne à ce point...

« — Tu ne vois pas, tu ne vois pas... Tu as tué un homme, un ami, un voisin qui était rassuré de te voir arriver chez lui pendant la tempête des machettes. En réalité, les massacres arrangeaient bien certains esprits cupides, comme le tien, et qui étaient prêts pour le meurtre. Le seul objectif que tu voulais atteindre est clair : éliminer tes trois, pardon, tes quatre voisins, puisque Beauté Magnifique attendait un enfant. Tu as donc demandé où se trouvait Souveraine pour accomplir le satanique projet qui t'a conduit chez eux. Il y a eu préméditation et, en plus, tu as dégradé l'intégrité physique d'un mort et voulu abuser d'une femme enceinte. Je n'ai pas écouté ce que tu as dit hier, car je me trouvais sur la route où nous avons eu une panne, une sale fuite d'huile. Tu parles des miliciens pour dégager ta propre responsabilité. Ils ont bon dos. Sache que Souveraine Magnifique t'a vu faire. Elle t'a vu effacer ses parents de la vie avec ta gomme d'acier.

« — C'est ma mort que tu veux, Babazimpa. Pourquoi ne le dis-tu pas ?

« — Non, je veux la vérité. Assume tous tes actes !

« — Grand-père, euh, et vous les sages, pourquoi ne dites-vous pas à cet homme que j'ai passé des années en prison ? que j'ai aussi perdu beaucoup dans cette histoire ? Ce sont ses dénonciations qui m'ont jeté entre quatre murs pour de longues et étouffantes années. Vous voyez bien qu'il porte la haine en lui. Je ne mérite pas d'être regardé comme une bête sauvage. J'ai vu des choses abominables pendant les sept ans passés en prison. J'ai été battu, humilié. J'ai vu des gens étouffés sur leurs grabats par les codétenus pour une cigarette ou pour un morceau de viande qui manquait dans leur assiette. Tout ce mal, ce n'est pas moi qui l'ai fait. J'ai été mêlé à ça, parce que je ne pouvais faire autrement. J'ai beaucoup perdu et ma famille est laminée. Philombe n'a pas fait le métier de ses rêves, lui qui voulait être brasseur de bière a fini fossoyeur. Quentin a... ah !... est-ce que je dois le dire ? Tant pis pour moi ! Pauvre de moi ! Quentin a aimé Souveraine ! Oui, il est tombé amoureux d'elle depuis tout petit et ne m'a jamais pardonné d'avoir contribué à... à éloigner celle qui fait toujours tambouriner son cœur. Il n'a plus jamais voulu approcher une autre fille de notre colline et du pays. Il n'est jamais tombé amoureux de personne d'autre. Quant à Mélancolie, ma femme, vous connaissez tous son état. Qui lui ramènera sa raison ? Elle n'est plus qu'un légume, une peau ridée et sèche sur des os qui craquent. Quand elle parle, c'est pour dialoguer avec des fantômes. Je l'ai vue se soustraire à notre couple et à notre monde avant que je ne sois jeté en prison. Vous croyez que je n'ai pas été broyé par la malédiction qui s'est répandue autour des miens ? Vous croyez que je n'ai pas pensé qu'il aurait été plus digne pour moi de mourir que de vivre ce sort et de porter ces fardeaux que j'endure ? Qui me redonnera la femme que j'ai jadis connue ? Celle qui nous cuisinait de si succulents plats et qui allait tous les jours que Dieu fait à l'église ? Ce n'est pas elle qui m'a nourri en prison, puisqu'elle n'est jamais venue me voir. Mes concubines s'en sont chargées. Si mon cœur n'appartient qu'à Mélancolie, ce sentiment n'a donc rien à voir avec la reconnaissance que je lui vouerais pour des services qu'elle m'aurait rendus afin d'adoucir mes épreuves. Mesdames et messieurs les juges, c'est à votre cœur que je m'adresse. Laissez un peu de côté le goût des vengeances. Donnez-moi la possibilité de retourner près de ma

Mélancolie. Je voudrais la ressusciter d'entre ces morts qu'elle côtoie, et la soigner.

« — Il se prend pour Jésus maintenant, grinça Avelimanga.

« — Car si elle est devenue une ombre, dit le prisonnier, feignant de n'avoir pas entendu la pique de la juge, c'est à cause de ceux qui ont armé mon bras. J'ai été un mari honorable. Un père affectueux. Un cultivateur émérite. Un homme de Kuito respecté, mais le souffle de l'histoire m'a dévié de ma ligne droite. C'est ce souffle qu'il faut punir, pas moi. Je l'ai déjà été. Voilà mon âme nue à vos pieds. Piétinez-la, si vous le voulez, comme le rêve Babazimpa ! Tuez-moi, finissons-en ! »

« Il ne faisait aucun doute que Modeste Constellation voulait émouvoir les juges. Quelques personnes dans le public avaient même tiré des mouchoirs de leurs poches et reniflaient. L'éternel morveux fit bruyamment entendre ses "moucherries". Le secrétaire du tribunal avait le stylo posé sur la table et semblait lui aussi gagné par l'émotion. Juste à ce moment, une voix qu'on n'attendait pas là, celle de Mélancolie, se fit entendre. Elle marcha vers la table des juges. Elle stoppa devant eux :

« "Il faut dire ce qui est. Il faut que les gens arrêtent de tourner en rond, commença-t-elle. Ce qui s'est passé dans notre pays n'est pas du théâtre. Je me souviens de ce triste matin qui nous a courbés comme un vent violent qui plie les arbres et les casse. Je me souviens bien de tout. C'est vrai, ce matin-là, des gens à l'haleine chargée et aux regards mauvais sont venus à la maison. Ils ont appelé Modeste. Il tremblait comme une feuille. Il fait le beau ici mais, ce jour-là, il n'en mena pas large devant eux. Ils ont sorti une longue machette d'une caisse et l'ont tendue à Constellation. Il transpirait comme un bœuf. Il a pris la rutilante machette et, avec elle, les instructions très précises édictées par le chef de la troupe. Mon mari n'a pas dressé la tête comme il le fait maintenant. Mais il a écouté, sans broncher, comme nous savons le faire, et obéi avec la même docilité qui nous caractérise. Je ne veux pas parler de moi, mais je n'ai pas du tout aimé ce qu'on lui a dit de faire : raccourcir les gens, nos compatriotes ! On raccourcit du bois, pas les êtres humains ! Avant qu'il ne parte chez les Magnifique, je lui ai dit ce que je pensais. Raccourcir la petite Souveraine ? Ce n'était pas pensable ! Couper ma meilleure élève comme si c'était de la mauvaise herbe qu'on arrache d'un champ ? Ce n'était pas imaginable ! À qui allais-je donc pouvoir donner les leçons si on me retirait mes enfants ? À

qui allais-je parler si on raccourcissait mes voisins ? Je parlerais aux pierres ? Ce sont des cerveaux racornis qui ont inventé ça. Est-ce que Modeste est parti chez les Magnifique avec des idées tordues dans la tête ? Quand on soulève une machette pour aller tuer, on a déjà franchi un seuil qui rend bête. Oui, il a parfois rêvé de Beauté, dans la nuit. Mais ça, je me disais que c'étaient des rêves. Que celui qui n'a jamais parlé dans son sommeil lui jette la première pierre ! Il a bu avant d'aller chez nos voisins. Il s'est tranquillement dirigé vers leur maison comme s'il se rendait à son travail. Il m'a même dit : 'N'oublie pas de ramasser les œufs dans le poulailler.' Je me suis alors dit qu'il trouverait le moyen de ne pas commettre l'irréparable. Et puis j'ai entendu des cris. Mon cerveau a vrillé. Modeste est revenu à la maison avec sa machette pleine de sang et il tenait un gland. Je ne sais ce qu'il en a fait... J'étais déjà morte, car les cris m'ont transpercée. Cette histoire m'a tuée. Tu sais, Modeste, qu'en raccourcissant nos amis tu m'as aussi raccourcie. Vais-je maintenant porter plainte contre toi ? Un mort ne porte pas plainte. Un mort laisse les vivants s'invectiver. Ce que tu dois faire, Modeste, c'est regarder tes pieds, tes mains et ton cou ensanglantés. Lave-toi du sang des innocents qui ruisselle sur toi. Voilà ce que je te demande. Et il faut le faire très vite, sans tourner en rond et sans machetter la vérité..."

« Elle a salué les Inyangamugayo et elle est repartie comme elle était venue : discrètement. Un homme se mouchait. Modeste Constellation s'est mis à pleurer. »

« **L**e président des Inyangamugayo avait convoqué une troisième et ultime séance le lendemain. Elle devait commencer dès huit heures du matin. Il y avait toujours foule et les juges agriculteurs ne se montrèrent pas davantage. La déposition de Mélancolie avait fait forte impression. L'homme qui se mouchait avait dit qu'on n'allait quand même pas prêter attention aux paroles d'une démente. Il avait aussi ajouté deux autres points. Le premier concernait les gens que Modeste prétendait avoir sauvés des griffes des exterminateurs. Ils n'avaient pas paru, mais l'homme qui se mouchait crut bon de dire que les propos de Modeste étaient parfaitement fondés. Son second argument fut que l'on ne parlait que des machettés et qu'on taisait ceux qui avaient été fusillés dans les brousses du pays par le FPR, l'armée des rebelles, le bras armé des Longs. L'homme déclara que les Longs avaient du sang sur les mains et continuaient à trucher les anciens soldats dans les camps du pays en les empoisonnant et en pratiquant des assassinats ciblés.

« Un autre habitant, encouragé par la harangue de l'homme enrhumé, prétendit que les Longs organisaient et planifiaient une extermination des Courts sur un mode sournois. On ne leur donnait pas des postes de responsabilités. Quand ils en avaient, ils étaient sous la surveillance d'un ou plusieurs Longs. On asphyxiait une catégorie de la population sous prétexte qu'on ne faisait confiance qu'à une poignée de fidèles. Pour cet intervenant, les maladies cardiaques frappaient maintenant davantage les Courts, parce qu'ils supportaient de moins en moins les discriminations et autres vexations qui les décimaient. Un troisième témoin vint soutenir Modeste, déclarant que l'on ne pouvait condamner un homme qui avait été pris par la roue de l'histoire et qui avait été durement sanctionné dans sa vie familiale. En plus, le coup de poignard que lui avait assené sa femme, dit-il, montrait qu'on ne

pouvait compter que sur soi-même. "Maudites soient les femmes !" s'étrangla-t-il. Un quatrième témoin se présenta devant les juges et assura, en montrant des photos, que plusieurs charniers avaient été découverts dans les régions où l'armée des rebelles avait eu des positions fortes. Pourquoi donc ne condamnait-on pas ces exactions-là ? Pourquoi l'actuel gouvernement n'était-il pas poursuivi pour ces crimes-là ? Un cinquième précisa que les réfugiés qui cherchaient à rentrer au pays étaient empêchés de le faire car on voulait cyniquement les exposer, les Courts, à la vindicte des populations en Tanzanie ou au Congo. Il assura que le refus par les autorités du Pays des Mille Collines de leur délivrer des documents administratifs était une façon de les condamner à l'exil à vie et donc à une forme de mort par épuisement mental. D'autres témoins, enhardis, en nage et enragés, ajoutèrent que les célébrations et autres commémorations de la tentative d'extermination des Longs augmentaient en volume chaque année. Elles n'étaient, à les écouter, qu'une vaste opération de propagande pour maintenir un homme et sa clique au pouvoir. "Ces coûteuses commémorations ne cherchent qu'à nous culpabiliser, nous les Courts. On nous brise les reins et le moral avec toutes ces émotions qui, chaque mois d'avril, envahissent les écrans et les journaux. Pourquoi fait-on rarement mention des Courts qui ont aussi péri en nombre ?" Il fallait encore ajouter, souligna l'enrhumé qui reprit la parole en se mouchant avec force, tous les prisonniers et internés par dénonciations malveillantes ! Et aussi prendre en compte tous les Courts qui s'étaient vu déposséder de leurs commerces ou confisquer leurs biens sous de piètres et vils prétextes. Il fit le décompte ahurissant des victimes du nouveau régime qu'il estimait totalitaire et sanguinaire. À l'entendre, la mort sociale organisée des Courts était sous-évaluée. Quel avenir avons-nous dans ce pays ? Je n'en vois pas ! conclut-il.

« Modeste Constellation, qui était sorti la tête basse la veille, reprit des couleurs, et il toisait maintenant le jeune président. Tous ces gens qui venaient témoigner avaient créé une atmosphère électrique sur la colline. Les Courts défilaient et apportaient leur soutien à Modeste Constellation. Le greffier en eut mal aux mains et se plaignit de ces dépositions qui n'en finissaient pas. Akagamba ne savait quoi faire. Il avait promis que tout le monde parlerait. Il ne pouvait restreindre une liberté qu'il avait encouragée.

« Les gens s'éloignaient, je le crains, de l'affaire. Je crois que je suis

passée par toutes les couleurs. Souleymane voulut reprendre la parole, mais les Courts hurlèrent, disant qu'ils l'avaient déjà suffisamment entendu et qu'il n'avait pas le monopole de l'expression publique. Les regards incendiaires qu'on lui jetait traduisaient l'inimitié tenace que nombre de gens sur la colline lui manifestaient encore. Je regardai avec inquiétude cette foule qui témoignait pour Modeste. Les deux gardes armés auraient-ils suffi à contenir les débordements qui menaçaient de se produire si les esprits ne se calmaient pas ? Oh, je ne redoutais rien pour moi-même, je trouvais même que ces paroles avaient le mérite de crever l'abcès purulent de l'hypocrisie. Le pays était encore malade. Les fruits de la haine ne se cueillent pas uniquement sur les branches des arbres. Ils se ramassent sur la terre brûlée des faux-semblants. Ils se cultivent sur le sillon des colères mal placées. Ils fermentent comme une bière agressive, une mauvaise et aigre mousse qui recouvre de médiocres pensées ; ils poussent aussi dans les cœurs gonflés de ressentiment. Nous touchions le fond de la mer des idioties. De misérables âmes aux miroitements pervers fusillaient notre entendement, saignaient nos cœurs. Avelimanga était prostrée. Eucalyptus Chimumu crut bon de se manifester :

« "Arrêtons, on est aussi ici pour parler des faits. Modeste Constellation, quels vêtements portait Mme Beauté Constellation le jour de sa mort ?

« — Hein ? Vous plaisantez ? Beauté Magnifique, corrigea le meurtrier.

« — Ah ! oui, consentit, penaude, la pauvre juge.

« — Il y a quinze ans de cela, reprit le criminel. Je ne m'en souviens plus.

« — Bien, reprit Landerenau Aufanoté qu'on avait peu entendu. Ce qui nous préoccupe, après tout, c'est de savoir si Modeste Constellation a bien conscience de la gravité des actes qu'on lui reproche.

« — Mes regrets sont profonds. Je demande qu'on m'accorde des circonstances atténuantes."

« Le président sortit de son silence. Et se tourna vers moi :

« "Tout le monde ou presque s'est exprimé. Nous devons maintenant entendre Souveraine Magnifique.

« — Beaucoup de choses ont été exposées ici. Il ne m'appartient pas de les commenter, ni même, je crois, de les juger. Si je suis là, c'est parce que mon père m'a hissé un jour sur une armoire. Je pense à mes

parents et aussi à la femme très digne, Mélancolie Constellation, qui a parlé hier et qui a été dans une autre vie, une autre époque, une deuxième maman pour moi. Elle n'est plus qu'une âme morte sans sépulture, incapable de sortir de sa prison psychologique. Est-ce que j'ai de la haine pour l'assassin de mes parents et de petit frère ? J'ai de la haine pour la bête qui se cache en lui. Il sait ce qu'il a fait. À lui de prouver qu'il a rejoint le camp des humains. De nombreuses familles ont été touchées et décimées en 1994 et même avant, par le même démon. Des criminels existent qui ne seront jamais jugés et leurs crimes resteront impunis, car il en est ainsi des malins ou des chanceux. Ils passent entre les mailles de la justice. Ce que je veux ? Que les miens dorment en paix. Je crains que le chemin ne soit encore long pour cela.

« "Je ne voudrais entrer dans aucun détail sordide sur ce que j'ai vu il y a quinze ans, du haut de l'armoire. Je remercie Souleymane et son frère Ibrahima, qui vit à Bukavu, d'avoir été mes protecteurs. Une chose m'intéresse : revoir mes parents. Voilà tout ! Comprenons-nous, je ne demande pas qu'on me les rende. À qui pourrais-je présenter une telle doléance ? À vous, Constellation ? À gacaca ? Au TPI ?

« "Nous sommes fragiles, nous sommes des brindilles chancelantes au milieu des ruines. Je pense enfin que tout ce qui nous reste à vivre n'est qu'une brindille au bout de laquelle brille un petit feu qu'un vent léger peut éteindre. Voulons-nous être la brindille ou le vent ? C'est cette question-là que je voulais vous proposer d'examiner. J'en ai assez dit, chers Inyangamugayo, chers habitants de Kuito !..."

« Quand je me tus, un écrasant silence régna sous les arbres où nous étions. Le président mit alors un terme aux débats et la cour se retira pour délibérer. Elle revint au bout de trois heures.

« Le président dit :

« "Nous avons délibéré et rendons maintenant notre verdict, au nom du peuple de ces mille collines. Permettez-moi de rappeler les quatre points qui ont servi de critères à notre décision : la manifestation de la vérité, l'éradication de la culture de l'impunité, la tenue d'une justice équitable, enfin, le renforcement de l'unité et de la réconciliation entre les citoyens des Mille Collines. Modeste Constellation est reconnu coupable des faits d'assassinat qui lui sont reprochés. Il est condamné à sept ans de prison ferme et à cinq ans de travaux de construction d'un centre de cordonnerie qui portera le nom de Donatien Magnifique. Il

devra aussi assurer la reconstruction de la maison endommagée de la victime. La cour donne enfin une vache, offerte par l'ONG Renaître ensemble, à Souveraine Magnifique et à Modeste Constellation. Ils en seront les copropriétaires. L'usufruit sera partagé à parts égales entre les deux personnes que je viens de désigner." »

« **Q**ui a trouvé le nom Doliba ? C'est Modeste Constellation, mais je l'ai adopté. J'ai toujours aimé les vaches, vous savez. Pourtant l'idée de cogérer celle-ci avec le meurtrier ne m'a pas le moins du monde amusée. Souleymane m'a cependant convaincue de l'accepter. Doliba n'est pas seulement une vache. Elle est devenue une amie. Elle n'est pas comme vous, elle a pris position entre Constellation et moi ! D'entrée, elle a choisi son camp, car ces bêtes ne sont pas si bêtes que ça. Elles savent percer les âmes. Le plus difficile pour moi, vous l'avez remarqué, a toujours été de l'accompagner au pré quand elle est en chaleur. Dans cet état, elle ne supporte pas de voir Constellation, quand bien même c'est son tour de s'occuper d'elle. Elle lui administre alors des coups de sabot pour le congédier. Résultat, c'est moi qui dois, chaque fois, la conduire auprès d'un beau taureau. Ces temps-ci, elle me harcèle...

« Ce n'est pas commode pour moi, car toute naissance me renvoie à petit frère qui n'a pas eu, lui, la chance de naître. C'est ainsi ! Je suis tourmentée par cette idée de procréation. Mais, pour avoir du lait pendant un certain temps, une vache laitière doit mettre bas. À propos du lait que donne Doliba, je ne sais comment la convaincre de se montrer plus généreuse avec le copropriétaire. Lorsque c'est au tour de Modeste de la traire, car nous procédons par roulement, elle donne moins d'un litre de lait par jour. Quand mon tour arrive, son pis est débordant de crème. J'en arrive à recueillir trois à quatre litres. C'est phénoménal ! Modeste en est tout retourné. Je n'y peux rien. J'ai parlé à Doliba, doucement, calmement. Je lui ai dit qu'il ne faudrait pas, par son comportement, laisser croire que je mène une opération revancharde par vache interposée. Elle a secoué sa tête de gauche à droite comme pour me parler. Elle comprend les situations les plus complexes. Je lui ai dit que le lait que nous recueillons, que ce soit moi

ou Modeste qui le tire, nous le mutualisons. Nous le vendons ensemble à la coopérative et en versons le produit dans un pot commun. Alors, il ne sert à rien de compliquer les choses.

« Les veaux qu'elle nous a donnés ont également été vendus sur le même principe du partage équitable ; dès l'instant où nous estimons opportun de les céder, l'opération a lieu. Modeste utilise souvent Doliba pour certains labours, car, en dehors des travaux communautaires de construction de la cordonnerie, le régime pénitentiaire lui a aménagé un peu de temps pour ses plantations. Elle y va en traînant les sabots. J'ai dit à cette énergique créature qu'elle reçoit aussi du foin issu des plantations de Constellation. Elle apprécie particulièrement celui à base de feuilles de maïs séchées qu'elle dévore avec empressement, se servant de sa langue comme d'une longue fourche pour engloutir et rabattre chaque bouchée dans sa bouche.

« Autour de cette belle bête au pelage soyeux, nous avons, c'est vrai, réappris à nous parler. Doliba est une ficelle qui n'entrave que ceux qui veulent l'être. Nous sommes la génération que 1994 a ficelée. Jadis, du temps où je vivais avec mes parents, nous allions parfois du côté de Nyanza où mon père avait de la famille. Deux de mes cousins aimaient à se chamailler et mon oncle les mettait dos contre dos et les attachait avec une corde. Nous avions ordre de ne pas intervenir, afin de laisser les frères ennemis trouver le moyen de se libérer en coopérant. Au début, mes cousins ne se disaient pas un mot, chacun boudant dans son coin. Puis ils commençaient à se trouver à l'étroit et leur situation les agaçait. L'un remuait un bras, l'autre essayait de dégager un fil, puis ils s'apercevaient que les choses allaient plus vite s'ils s'épaulaient. C'est cette vieille méthode que la gacaca a remise au goût du jour pour que nous puissions rebâtir une nouvelle sociabilité et nous débarrasser des fantômes qui entravent nos mouvements...

« Doliba est notre cordelette pour sortir de l'abîme. Elle nous a été lancée pour que nous reprenions langue avec nous-mêmes. Les petites maladies de la vache, surtout dues à sa gourmandise, il faut bien le reconnaître, nous ont inquiétés et rassemblés. J'ai aussi appris à Modeste Constellation à la soigner et à adoucir leur relation. Je lui ai montré comment éviter de recueillir des bactéries lorsqu'il tire le lait. Il suffit de presser les tétines et de laisser s'égoutter au sol les premières coulées. Il m'a rétorqué qu'il n'en récoltait déjà pas assez pour accepter

d'en gaspiller en suivant ma méthode. "Ce n'est pas grave, l'essentiel est d'avoir du bon lait que la coopérative ne rejettera pas !" Tout éleveur doit désormais veiller à la qualité de sa production, nous ont signifié les services de santé. Les consignes sont faites pour diminuer, paraît-il, la fréquence des maladies infantiles. À travers cette production, nous sommes membres de la chaîne alimentaire et avons des responsabilités à assumer. Il faut donc travailler scientifiquement et réduire les risques d'infections qui frappent en particulier les nourrissons et les personnes âgées. Modeste l'a compris. Même s'il est frustré des mauvais traitements que lui inflige encore la brave petite bête, il fait attention à ne pas la vexer.

— Avez-vous des nouvelles de Mélancolie ? J'aurais aimé la rencontrer, car vous avez brossé d'elle un élogieux portrait.

— Elle ne vit plus chez elle depuis plusieurs mois. Elle a été admise dans un hôpital psychiatrique. Après le verdict, elle a pourtant semblé aller mieux. Puis elle a rechuté. Son état, comme toute mécanique humaine, est fragile. Lorsqu'elle était encore chez elle, je lui ai souvent apporté des livres ou des revues. Elle me reconnaissait. "Merci, petite !", qu'elle disait, car, pour elle, je suis restée la petite fille d'il y a vingt ans. Le plus difficile quand je la quittais, après mes courtes visites, c'était de l'entendre me lancer : "Tu embrasseras Beauté pour moi. Hier, j'ai oublié de lui dire que ses paniers étaient percés, mais la pluie nous a chassées si vite de la rivière." Cela me cause un de ces cafards...

« À présent que vous savez tout de nous, je veux me retirer avant que le grand tumulte de Shaytan ne secoue à nouveau nos collines et ne fracasse la montagne comme un volcan vomissant sa lave. Quand repartez-vous au Pays des Crevettes ? Comment est-il possible que vous ne le sachiez pas ? Une idée fixe vous tient à cœur ? Hum !... Avez-vous maintenant compris ce qui s'est passé ici ?

— Je le crois, Souveraine ! Quel gâchis humain ! Mais vous, votre avenir, c'est quoi ?

— Des pointillés sur une feuille blanche... »

J'ai eu un haut-le-cœur. Elle m'a expliqué qu'on ne sort pas indemne de l'expérience qu'elle a vécue. On y reste englué, « mazouté », toute sa vie. Avec le recul, elle trouvait que la parenthèse amoureuse avec le Congolais avait été semblable à une lumière dans une cabane cernée par des fauves. Maintenant, n'est-il pas envisageable de vivre

normalement ? Vous parlez, lui ai-je dit, comme si vous étiez vieille, moche et sans perspective autre que douloureuse. « J'ai en moi un souvenir qui m'incendie. En fait, il brûle toute idée d'avenir. C'est cela, l'héritage de la saison des monstres... Ils ont mis le feu à l'avenir. »

J'ai baissé la tête. Elle a dit, en reprenant un ton moins grave :

« Depuis quand êtes-vous ici ?

— Six mois. C'est passé si vite !... Je dois rentrer chez moi.

— Avant de quitter notre région, allez donc, vous aussi, faire un tour à Bukavu et à Bujumbura...

— Après tout ce que vous m'avez dit de Bukavu... »

J'attendais une protestation. Mais, cette fois, elle a souri. Un soleil s'est posé sur ses dents éclatantes. Si belles sur des lèvres ourlées.

« Oui, vous avez raison, j'ai été sévère avec cette ville. Qui aime bien, châtie bien. N'est-ce pas ? Faites-y un tour, je suis certaine que vous adorerez le Ruwenzori et ses cimes enneigées. La corniche qui surplombe le lac Kivu et les superbes bougainvillées du parc de Kahuzi-Biega vous plairont. Et puis, allez aux soirées poétiques données par Muzalia ! Cet écrivain du Kivu forestier vous déclamera ses vers de feu pleins de fièvre équatoriale ; et vous entendrez, par sa voix mâle et rageuse, bouger les racines de la terre et gronder les cieux en colère. Je vous conseille aussi de faire une promenade nautique sur la Ruzizi, à Bukavu d'abord, puis sur le lac Tanganyika à Bujumbura. Dans cette dernière ville, vous verrez un spectacle hallucinant : les eaux bleues du lac agitent de hautes vagues qui viennent déverser sur la berge de sable fin leurs écumes blanchâtres voltigeant au-dessus du museau des hippopotames. Vous découvrirez là, sur cette plage splendide, l'étonnante rencontre, dans un même bassin naturel, des eaux azurées du lac et de celles rouges, couleur de latérite, de la rivière Ruzizi. Elles se jettent l'une dans l'autre. J'ai passé mes dernières vacances avec mes parents à la jonction de ces deux éléments liquides. Le Tanganyika est bleu et la Ruzizi rouge, vous m'entendez ? Ces deux couleurs baignent les grands lacs africains. Les pays de la région colorent leur destin avec cette palette à laquelle ils ajoutent le gris de la méfiance pour que se côtoient le meilleur et l'indigeste, l'admirable et l'infâme. La décision de modifier les représentations minables qu'ils donnent de leurs paysages leur appartient. L'alliance la plus décisive et la plus heureuse, quand le gris de la méfiance aura disparu, viendra de l'intérieur et non de l'extérieur.

« C'est d'ailleurs hors d'ici, mais autour des collines, à Bujumbura, que j'aimerais me dissoudre, au confluent du Tanganyika et de la Ruzizi, comme un sucre ou comme une pincée de cendres. Le bonheur ? Il est au coin de cette colline-ci ? C'est vous qui le dites, monsieur ! Le bonheur est une idée trop vieille. La lucidité me paraît plus intéressante. À quoi sert-il de s'acharner à vivre ? Les cinq années de travaux communautaires qui ont été infligées à Modeste Constellation vont prendre fin en juillet. Il reviendra habiter chez lui. Le centre de cordonnerie qu'il a bâti pendant ces dernières années est en voie d'achèvement. Il portera bien le nom de mon père et celui de ma mère. Des jeunes viendront y apprendre un beau métier. Dépasseront-ils les barrières invisibles entre Longs, Courts et Très Courts ? Vous secouez la tête ? Bon, tanneront-ils un jour la peau de Doliba ? Je ne veux pas le savoir, je ne supporte pas cette pensée-là !...

« Non, je n'ai pas honte de ma vie, mais j'ai quelque chose de pourri au fond de la gorge... »

© *Éditions Gallimard*, 2014.

EUGÈNE ÉBODÉ

Souveraine Magnifique

... J'ai donc voulu voir Souveraine Magnifique, cette rescapée des vastes massacres qui se sont abattus sur le Rwanda en 1994 avec la fureur de cyclones sanglants. C'est le poulx battant, mais la tête froide, que j'ai frappé à la porte de la jeune femme. On ne sait jamais qui vous scrute derrière des rideaux à peine frémissants. On ignore ensuite quel être, surgissant des fumeroles d'une épouvantable histoire, vous inviter à découvrir sur les marches du soir les fantômes qui peuplent et crucifient sa mémoire.

Tout au long de nos conversations, ses souvenirs, ses confessions, sa colère moite, sa rage intacte portaient encore, vingt ans après la tragédie, trace des cris, des râles et des chuchotements venus d'outre-tombe.

Ma rencontre avec Souveraine Magnifique et la vache Doliba, qu'elle cogérait avec le bourreau de ses parents, m'a montré combien la sagesse des anciens a pu voler au secours des temps modernes englués dans leur morale et leurs procès.

Depuis les brumes bleutées des collines rwandaises jusqu'aux eaux rougeoyantes du Ruzizi, cette rivière qui sépare plusieurs pays de la région des Grands Lacs africains, j'ai entendu la voix de Souveraine Magnifique, son cœur, son âme.

E.É.

Eugène Ébodé, dans son huitième roman, restitue avec verve et compassion la chronique d'une nation-phénix, après ce génocide apocalyptique d'une résonance universelle.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard, collection « Continents Noirs »

LA TRANSMISSION, roman, 2002

LA DIVINE COLÈRE, roman, 2004

SILIKANI, roman, 2006 (Prix Ève Delacroix de l'Académie française)

MÉTISSE PALISSADE, roman, 2012

LA ROSE DANS LE BUS JAUNE, roman, 2013

Aux Éditions Gallimard, revue NRF n° 602

LE REVENANT, nouvelle, 2012

Aux Éditions Gallimard JEUNESSE, collection « Scripto »

CAPITAINE MESSANGA, nouvelle, 2004

ANATA ET BASILOU, nouvelle, 2005

LE MATCH RETOUR, nouvelle, 2006

Aux Éditions Vents d'Ailleurs

LA DAME ÉTOILE, nouvelle, 2003

LA PROFANATION, nouvelle, 2006

LE FOUETTATEUR, poème roman, 2006

IL ME SERA DIFFICILE DE VENIR TE VOIR, correspondances, 2008

Aux Éditions Monde Global

GRAND-PÈRE BONI ET LES CONTES DE LA SAVANE, conte, 2006

Aux Éditions Demopolis

TOUT SUR MON MAIRE, journal, 2008

Aux Éditions Apic, Alger

MAHROUSSA L'AFRICAINNE, nouvelle, 2009

MADAME L'AFRIQUE, roman, 2010 (Prix Yambo Ouologuem)

Cette édition électronique du livre *Souveraine Magnifique* de
Eugène Ébodé a été réalisée le 23 juillet 2014 par les Éditions
Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, (ISBN :
9782070146314 - Numéro d'édition : 269529) Code Sodis :
N64148 - ISBN : 9782072558887. Numéro d'édition :
269530

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.